

Cahiers
Emmanuel Mounier
n°4

2018-2019

Responsable de la publication

Jacques Le Goff

Rédacteur en chef

Yves Roullière (roulliereyves@gmail.com)

Comité d'orientation

Marie-Étiennette Bély, Patrick Bizot-Espiard, Robert Boucher,
Bernard Comte, Yves Le Gall, Gérard Lurol, Patrice Obert,
Marc-Olivier Padis, Jean-François Petit, Maria Villela-Petit.

LES AMIS D'EMMANUEL MOUNIER

11, rue des 3 Forget – 29000 Quimper

<http://www.emmanuel-mounier.org>

Mise en page : <https://ottmar-et-tolbert.fr/>

Dépôt légal : 1^{er} semestre 2019

ISSN : 0407-8330

SOMMAIRE

Présentation.....	5
--------------------------	----------

Documents

Correspondance d’Emmanuel Mounier avec Rose Treglos (1930-1949) (Présentée et éditée par Yves Roullière)	7
--	----------

Chroniques

I - Études générales

L’inspiration paulinienne de la christologie d’Emmanuel Mounier Marie-Étiennette BÉLY	39
Le cœur et la personne chez Pascal et Mounier Jean-Louis BISCHOFF	50
L’inspiration éducative chez Emmanuel Mounier Gérard LUROL.....	59
La route des Scouts de France et Emmanuel Mounier Jean-François THÉRY	75
Rencontre et cheminement avec Emmanuel Mounier Yves LE GALL.....	80

II - Sur les Entretiens

L’intérêt des carnets de Mounier Bernard COMTE	85
Qu’entendait Mounier par « entretiens » ? Yves ROULLIÈRE	93
L’ombre de Péguy Charles COUTEL	106

L'incontournable Maritain

Sylvain GUÉNA..... 112

Recensions sur les *Entretiens*

Carlos DÍAZ (*Acontecimiento*, juillet 2017), Jean-Louis SCHLEGEL (*Esprit*, juillet-août 2017), Alain PEUDENIER (*Ouest-France*, 4 juillet 2017), Nicolas WEILL (*Le Monde*, 6 juillet 2017), Paul VALADIER (*Études*, septembre 2017), Pierre FOURNIER (*Lignes de crêtes*, octobre 2017), François LECLERCQ (*Citoyens*, octobre 2017), Guy COQ (*Observatoire Foi et Culture*, 22 novembre 2017), Élodie MAUROT (*La Croix*, 28 décembre 2017), Guillaume CUCHET (*Revue d'histoire de l'Église de France*, janvier-juin 2018), Claire DAUDIN (*L'Amitié Charles Péguy*, janvier-mars 2018) 119

III - Divers

Lettre à Alexis Lacroix sur Mounier et Vichy

Jacques LE GOFF..... 140

Préface à *La personne au secours de l'humain* de Jean-François Petit

Guy COQ..... 146

Livres 151

Nouvelles de l'Association 156

PRÉSENTATION

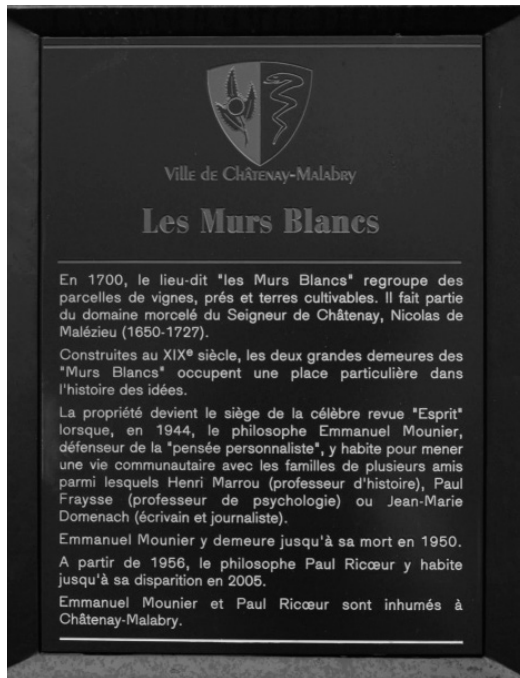
Jacques LE GOFF

Dans ce Cahier, vous trouverez, relativement aux Entretiens, un dossier de questionnement sur leur intérêt et sur le sens même du mot « entretien » qui revêt, chez Mounier, une épaisseur existentielle. Il fut, rappelle si justement Yves Roullière après Bernard Comte, tous deux maîtres d'œuvre de l'ouvrage, un impénitent du dialogue, de l'échange communautaire comme creuset d'une vérité partagée. Charles Coutel et Sylvain Guéna évoquent quant à eux les influences respectives de Péguy et de Maritain. Suivent quelques recensions de l'ouvrage parues en France (Le Monde, La Croix, Ouest-France, Citoyens, Esprit, Études, Lignes de crête...) et en Espagne (Acontecimiento). Elles témoignent du vif intérêt suscité par cette publication.

Sont, par ailleurs, réunies un certain nombre d'études tant sur la pensée de Mounier sous la signature de Marie-Étiennette Bély et Jean-Louis Bischoff, que sur son influence en matière éducative (Gérard Lurol) ou sur certaine trajectoire personnelle (Yves Le Gall), ainsi que sur les rapports plutôt critiques qu'il entretint avec le mouvement scout (Jean-François Théry).

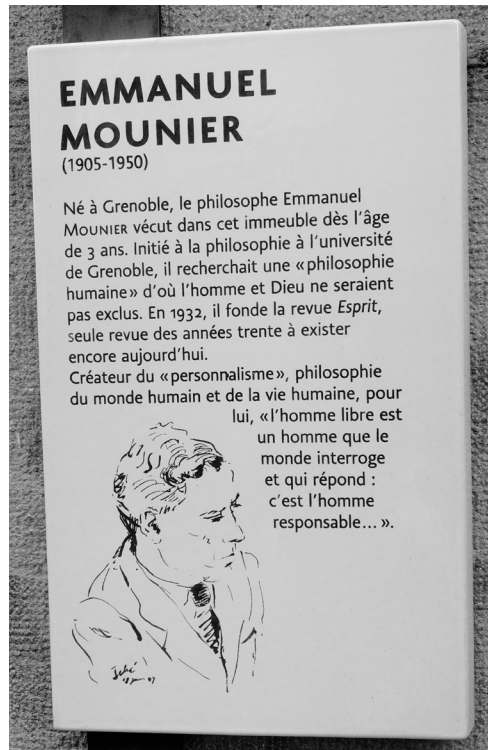
Le Cahier s'ouvre sur les lettres adressées par Mounier à Rose Treglos dans une correspondance assez nourrie de 1930 à 1949. Des échanges méconnus au ton vif sinon orageux avec cette professeur de latin très proche de la mère de Péguy et à l'anticléricalisme farouche. Mounier y révèle un réel talent diplomatique avec quelques beaux traits d'humour.

Et le Cahier s'achève sur deux documents : d'abord une lettre envoyée au journaliste Alexis Lacroix, lettre dans laquelle je démens toute connivence de Mounier avec Vichy, Entretiens et autres preuves officielles (inédites) à l'appui, attestant que Mounier fut un résistant de la première heure ; ensuite, la belle préface que Guy Coq a écrite pour le dernier livre de Jean-François Petit où sont regroupées trente études sur le personalisme.



Borne devant les Murs blancs

Plaque 11, Grand Rue à Grenoble



DOCUMENTS

CORRESPONDANCE D'EMMANUEL MOUNIER AVEC ROSE TREGLOS (1930-1949)

Rose Treglos (1890?-1967?), originaire des Côtes d'Armor, fut professeur de latin à l'École préparatoire des jeunes filles du lycée Pothier à Orléans. Elle était très liée à la mère de Charles Péguy, Cécile – dont nous publions deux lettres inédites en note –, ainsi qu'à Geneviève Favre, petite-fille de Jules Favre et mère de Jacques Maritain, et comme elles laïque, anticléricale et féministe. Cette correspondance assez enlevée, où se déploie le gai savoir de Mounier, couvre principalement les années 1930-1931. Elle est centrée sur l'actualité péguyste¹.

Yves Roullière

Paris, 2 mars [1930]
4, rue E. Renan XV^e

Mademoiselle,

Depuis que M^{me} Péguy m'a fait votre éloge je sais que vous êtes de celles dont on peut attendre le plus difficile service². Voici donc. Un des prochains bourgeois du Roseau d'Or va porter un Péguy dans lequel je voudrais introduire 3 photographies des moins connues³. J'ai pensé à celle que j'aime beaucoup, le petit collégien que vous avez découvert chez un photographe orléanais⁴. Pourriez-vous au plus tôt

1. Nous remercions Jean-Kely Paulhan, président de l'Association des amis de Jean Guéhenno, pour ses informations (R. Treglos était la tante d'Anne Rospabé, qui épousa Guéhenno après-guerre). Merci aussi à Véronique Le Gall pour la transcription.
2. Mounier a visité Cécile Péguy (1846-1933) le 28 janvier 1930 chez elle, à Orléans. Cf. E. Mounier, *Entretiens*, éd. B. Comte et Y. Roullière, PUR, 2017, p. 131-135 (R. Treglos est citée p. 131) ; « Mon garçon », *Aux Davidées*, n° 7, 1930, repris dans *La pensée de Charles Péguy*, éd. N. Y. Kisukidi et Y. Roullière, Le Félin, 2015, p. 181-185.
3. Mounier prépare chez Plon, dans la collection de Jacques Maritain « Le Roseau d'Or » *La pensée de Charles Péguy*, avec Marcel Péguy et Georges Izard. Devant la partie de Mounier figurera le médaillon de 1888, devant celle de M. Péguy une photo de 1897, et devant celle de G. Izard, le portrait de Jean-Paul Laurens de 1908.
4. Il s'agit d'Eugène Chauffy (1872-1947) qui exerce depuis 1900. Dans « Mon garçon », Mounier précise : « ... le collégien, le front haut, le menton en avant et l'œil décidé sous un clignement ... » (*ibid.*, p. 185).

m'en avoir un *cliché* (dont vous me direz le prix) ? Dites au photographe, pour qu'il accepte, que l'on publiera son nom. Et n'en parlez pas à M^{me} Péguy (mère) : elle est convaincue que ce n'est pas son fils et les idées sont solides dans sa tête⁵.

Dites-lui toutefois combien j'ai été heureux de la voir, de lui parler, et transmettez-lui tout mon très bon souvenir. Dites-lui que j'ai vu longuement Pierre hier⁶.

Je m'excuse de vous déranger ainsi, Mademoiselle, mais Pierre me dit que vous êtes seule à connaître l'origine de cette photo. Avec tous mes remerciements veuillez accepter mon meilleur souvenir,

E. Mounier

Si vous devez revenir chez les Vérité⁷, nous pourrions nous y rencontrer quand vous aurez mon affaire.

*

Paris, 10 mars [1930]

Mademoiselle,

Je vois que malgré vos protestations c'est un très difficile service que je vous ai demandé et je m'en excuse. Je ne pensais qu'à vous en vous demandant de ne pas parler de cette photo à M^{me} Péguy. Ne vous a-t-elle pas dit qu'elle ne la croyait pas authentique, comme elle me l'a dit à moi ? Vous savez aussi sans doute qu'une idée semblable, bien excusable chez une mère qui a *son* sentiment de ce que fut son fils, la conduisit à soupçonner Marcel de faux⁸. J'ai vu l'autre jour combien vive encore était cette rancune vieille de deux ans. Je pense n'être pas suspect de manquer de déférence envers cette femme vaillante et bonne pour reconnaître avec Pierre, le plus affectueux de ses petits-enfants, cette fidélité entêtée aux idées une fois admises. Toutefois, m'étant assuré par les Péguy de l'authenticité du document, et puisque le silence vous apparaît, par un scrupule d'amitié que je comprends, dissimulation,

5. Cf. *Entretiens*, p. 133.

6. Pierre Péguy (1903-1941), le cadet de Charles, normalien.

7. Pierre Vérité (1900-1993), peintre, graveur et courtier en art, et sa femme Suzanne s'apprentent à ouvrir la galerie Arnault – plus tard Carrefour – consacrée aux arts primitifs.

8. Allusion à un texte posthume de Péguy, sous le pseudonyme de Pierre, *Pierre, commencement d'une vie bourgeoise* (1899), dont Marcel a publié des extraits dans *Le Mail* (revue orléanaise) en 1930, notamment ce passage : « ... l'État paya même un bon prix à ma grand-mère pour lui acheter sa fabrique d'allumettes, il paya bien plus que n'aurait fait un particulier, et ma grand-mère s'imagina que c'était une bonne affaire ; mais ensuite elle ne savait plus quel métier recommencer, elle dépensa en essais infructueux tout l'argent qu'elle avait de l'État, bientôt elle resta sans un sou pour manger du pain ... » (Ch. Péguy, *Œuvres en prose complètes I*, Gallimard, 1987, p. 169). Marcel publia le texte complet dans les *Cahiers* en 1931 (*Cahiers de La Quinzaine*, XXI-7). Cécile Péguy donna à Mounier sa version des faits le 28 janvier (*Entretiens*, p. 131-132).

je vous laisse toute liberté d'annoncer à M^{me} Péguy mon intention, avec l'espoir de n'être pas maudit.

Votre photographie aura toute une note à la louange de son dévouement et de la géniale lucidité avec laquelle, en le fixant sur ses plaques, il devina chez Péguy, au sortir du biberon, le futur grand homme que personne n'avait découvert. Promettez-la-lui de ma part, en d'autres termes si possible, car, qui sait, il a peut-être, malgré les premières apparences, le sens de l'ironie.

Au moment de la signer j'ai peur que cette lettre ne vous paraisse mal inspirée ; lisez-la dans la lumière où elle a été écrite : je reçois ma sœur⁹, je suis content, et je m'amuse. Je vous suis bien reconnaissant de m'aider à avoir ce cliché que j'aime beaucoup. Puisque le photographe ne veut pas faire lui-même un cliché je crois que Plon pourra le tirer sur l'épreuve, à condition qu'elle soit bien bonne, car le défaut du grain est doublé par cet intermédiaire. Votre homme a-t-il compris que je lui demandai non la plaque de son groupe, mais une plaque de Péguy seulement ? Donnez-moi bien son nom, et, je vous prie, le coût du tirage. Peut-être aurai-je le plaisir de vous remercier un jour prochain. Veuillez accepter dès maintenant, je vous prie, mes sentiments reconnaissants,

E. Mounier

*

19 mars [1930]

Chère Mademoiselle S. J.,

Vous êtes l'intermédiaire idéal, non moins que Chauffy est le prototype des photographes. Je dois d'ailleurs ajouter que vous me demandez à votre tour un service impossible qui est d'inviter les Vérité pour le 3 ou 4 mars. Ce sont des distractions qu'on n'attend pas d'une personne qui se dit grave et tient essentiellement à ne pas boire de cocktails.

Votre classification par générations – *per generationes*, dirions-nous dans notre langage beaucoup plus précis – éprouvera quelque trouble du fait que je n'ai pas mis une fois les lèvres dans ces liquides mixtes et que j'ai le cœur très indulgent aux grands-mères. Non pas d'une indulgence de concession mais d'une indulgence de vénération. Vous trouverez bien un purgatoire où mettre les gens qui ne sont ni de l'ancienne génération par les années ni tout à fait de la nouvelle par les goûts.

9. Madeleine Mounier (1901-1987) est depuis 1923 professeur de comptabilité, gestion et économie en collège technique à Tours.

Dites-moi ce que veut dire : « s'occuper de la souscription Péguy¹⁰ ». Je suis tout prêt à m'y intéresser, bien que je me demande ce que les parasites du bronze vont faire de ces pauvres traits disparus.

Tous mes remerciements encore et mon meilleur souvenir,

E. Mounier

Vous voudrez bien ne pas acheter mon *Péguy* quand il paraîtra. Mercure vous l'apportera du haut des cieux.

Selon vous suffit-il de mettre « Photographie Chauffy » (ce qui, entre nous, n'est guère heureux) ou bien faut-il signaler d'une note l'obligeance de..., etc. ?

*

22 mars 30

Chère Mademoiselle,

Allez à la vitrine de n'importe quelle librairie publique vendant des ouvrages un peu ennuyeux et vous verrez à côté de noms qui ne sont pas des pseudonymes les lettres S. J. indiquant très banalement que leur auteur est de la Compagnie de Jésus : *Societatis Jesu* dans cette langue que vous maniez si bien¹¹. Quand on revendique un titre, on en assume les conséquences.

Une seconde lumière, seulement pour vous aider à bien repasser mes traits dans la galerie de vos connaissances. Le fait de ne pas boire de cocktails n'affilie pas plus à une chapelle un homme de la nouvelle génération que le crime d'en boire n'annexe à une loge une jeune fille de la précédente. Je vous prie donc de croire en même temps qu'à ma reconnaissance pour l'extrême gentillesse de M. Maritain et à ma vénération pour sa personne qui est, au sens péguyste, une des plus saintes de ce temps, à ma profonde aversion pour sa philosophie¹².

Pour finir [**mot biffé illisible**] les rectifications je vous signale que Mercure, dieu des voleurs, est aussi quelque chose comme ministre des transports (mêlé de ministre de l'air) chez Jupiter.

10. La ville d'Orléans a commandé un buste à Paul Niclausse (1879-1958), en faisant appel à la générosité publique.

11. **Note de Mounier** : En traduction.

12. Cette « aversion » est palpable dans l'entretien du « groupe de travail en commun » (animé par Jacques Chevalier) du 15 décembre 1926 (*Entretiens*, p. 33-36). Quant à la « vénération », elle est perceptible dans la phrase finale d'une lettre à Maritain du 7 mars 1930 : « Pouvez-vous me faire l'amitié de ne plus m'imposer ce titre de "Monsieur" qui ne convient ni à mon âge ni à l'affection que je vous porte et que vous avez bien voulu m'accorder ? » (J. Maritain et E. Mounier, *Correspondance*, éd. S. Guéna, Desclée de Brouwer, 2016, p. 44). Mounier remittra le manuscrit du *Péguy* à Maritain le 23 mars (*Entretiens*, p. 153).

Et l'on dira que la pédagogie se perd !

Je ne sais pas si vous voyez d'un bon œil, sur une page blanche glacée avec un petit Péguy au milieu, la phrase de prose pure que vous me proposez. Moi pas. Je ne verrais plus que cela dans le livre. Je laisserai donc le hors-texte vierge et insérerai une note en fin d'avant-propos¹³.

Que vous êtes endurci dans l'erreur ! Vous m'avez fait inviter les Vérité pour les 3 et 4 mars. Je dis mars : mars. Avez-vous compris ? (Et moi que je suis impertinent avec mes jeunes ans.) D'ailleurs une lettre de vous est arrivée tout à l'heure pendant que je dînais en cet aimable cercle.

Je n'avais pas interrogé Pierre sur ce buste que je croyais être une commande privée. Je connais bien l'existence de la souscription : je vous demandais seulement ce que signifiait *in concreto* (êtes-vous contente ?) « s'en occuper ». J'ai essayé d'en parler à M^{me} Daniélou chez qui je professe, établissement où on est très péguyste, non moins que claudélien et coctiste (coctail)¹⁴. Malheureusement à la seconde où j'ouvrais la bouche une surveillante entrain apportant 4000 F que venaient de donner les élèves pour le midi. Il faut donc attendre de ce côté. Mais je vais tâcher de recueillir des fonds, ce qui me sera plus facile encore quand nous serons imprimés.

Je serai très heureux de voir M^{me} P[éguy] au salon¹⁵. Portez-lui mon très bon, respectueux, et si je peux bien dire affectueux souvenir. J'ai de mes yeux vu, dans une note du travail qu'il me donne, la rétractation de Marcel sur les allumettes¹⁶ !

Je joue à Chauffy un tour dont Chauffy ne se rend pas compte. Vous verrez.

Avec mes remerciements pour m'avoir, à l'occasion de cette photo, distrait d'un gros travail par quelques lettres alertes, veuillez accepter, ô sœur en Jésus-Christ, mon meilleur souvenir,

E. M.

(ce qui veut dire tout simplement Emmanuel Mounier)

*

13. La voici : « Que M^{me} Charles Péguy, M^{lle} R. Treglos et M. Pierre Laurens, à qui nous devons les photographies insérées dans cet ouvrage, reçoivent ici nos bien vifs remerciements » (*La pensée de Charles Péguy*, p. 26).

14. Madeleine Daniélou (1880-1956) a embauché Mounier durant l'année scolaire 1929-1930 pour enseigner la philosophie dans l'établissement Sainte-Marie à Neuilly.

15. Au Salon d'automne (Grand-Palais, 1^{er} novembre-14 décembre 1930), Marcel Gaillard (1886-1947) exposera un *Portrait de M^{me} Péguy*. Celle-ci était invitée au vernissage.

16. Cette rétractation n'apparaîtra pas dans le texte de M. Péguy. Dans les *Entretiens*, le 18 janvier 1930, Mounier note que, d'après Marcel, « Charles Péguy s'est trompé sur les faits » (p. 129).

Grenoble, 21 avril [1930]

Chère Mademoiselle,

En grande hâte, à 2 heures de mon départ pour l'Espagne¹⁷, je vous remercie très vivement de votre délicate attention et suis très heureux d'y répondre avec la simplicité que vous me demandez. Je serai de retour à Paris, où vous pourrez m'avertir, le 12 mai.

Avec tous mes remerciements, acceptez mon meilleur souvenir,

E. Mounier

*

Paris 16 mai [1930]¹⁸

Mademoiselle,

Ce sera donc pour juin¹⁹. Je ne sais de quel bruit les Vérité se font écho en me disant que je serai peut-être invité à un banquet. S'il n'est pas indiscret d'émettre une préférence, j'aurai beaucoup plus de plaisir à l'intimité, chez vous, de la famille Péguy qu'au voisinage et aux discours des sénateurs du Loiret²⁰.

J'ai fait à Salamanque une conférence sur Péguy dont je reçois aujourd'hui de dithyrambiques comptes rendus à l'espagnole. L'Université m'a spontanément proposé d'envoyer un télégramme à la famille Péguy. Fort embarrassé, j'ai pensé que les convenances me dictaient d'indiquer M^{me} Péguy jeune comme destinataire²¹. On l'a pensé aussi là-bas. Mais devant l'impossibilité budgétaire d'expédier un second télégramme, on m'a prié d'exprimer à Madame Péguy mère les mêmes sentiments d'admiration et d'hommage. Voulez-vous les lui transmettre de ma part ?

Les Vérité n'étaient que pour quelques jours à Beaugency enlevés par une automobile amie. Ils étaient de retour hier. Ma dernière lettre cachetée, à Grenoble, ma sœur m'a chargé de vous transmettre ses amitiés. Je le fais avec un retard insignifiant pour des gens qui ont le sens de l'éternel.

Avec tous mes remerciements, veuillez accepter mon bon souvenir,

E. Mounier

*

17. Sur le voyage en Espagne, cf. *Entretiens*, p. 171-199.

18. Lettre cachetée espagnole avec l'adresse de la destinataire (4, rue Pothier, Orléans) et une vue générale de l'Alhambra à Grenade; au verso sa Cour de l'Étang et sa Cour des Lions.

19. Allusion à l'inauguration du buste de Péguy, prévue le 22 juin.

20. Le sénateur du Loiret et maire d'Orléans, qui sera le premier à intervenir lors de l'inauguration, était Eugène Turbat (1865-1944); l'autre sénateur du Loiret était Henri Roy (1873-1950), journaliste, condisciple de Péguy à Lakanal et à Sainte-Barbe.

21. Sur cet épisode, cf. *ibid.*, p. 191.

Paris, 28 mai [1930]

Mademoiselle,

Je travaille pour Péguy et en même temps pour votre tableau [*sic*] en réunissant quelques souscriptions modestes comme mes relations, – bien qu'y figure la femme d'un ancien ministre connu pour son incompatibilité d'humeur – de bonne humeur – avec notre Tardieu national²². Ou devrai-je envoyer le maigre fruit de mon éloquence ?

Je vois que votre esprit est tellement absorbé par les choses qui se passent au-dessus de la lune que vous ne pouvez pas poster une lettre sans me livrer un petit bout de profession de foi. Allons-y donc pour l'impur. J'ai vu avant-hier *L'otage* de notre maître M. Claudel²³ : est-ce pur ou impur ? Puisque vous avez compétence là-dedans j'attends de vous un petit index (à tous les sens du mot), en deux colonnes, de la littérature française. Édition de luxe, évidemment : une colonne sera teintée en gris jaunasse (c'est pour moi le comble de l'impureté) et l'autre en rien du tout, ce qui est le meilleur moyen d'exprimer la lumière pure.

Mon cœur est plein d'innocence.

Avez-vous invité Jéroméjean²⁴ ? Cela ferait tant plaisir au fougueux Marcel ! Vous pourriez aussi nous donner le spectacle inimaginable de voir ce que c'est qu'un Tharaud(s).

Mon meilleur souvenir,

E. Mounier

Et votre respectable directrice ?

Je vois aussi que vous donnez dans le conformisme polonais. Quelle pitié !

*

15 juin 1930

Mademoiselle,

Quelques heures après cette lettre vous recevrez un mandat. Pour le cas où une justification officielle serait requise je joins à ma lettre une liste signée des souscrip-

22. Allusion à Charles Daniélou (1878-1953), proche d'Aristide Briand et président de la Gauche radicale. En février 1930, il refusa de faire entrer son parti dans le gouvernement d'André Tardieu, sous prétexte que les autres radicaux en étaient exclus, ce qui entraîna la chute de ce gouvernement.

23. Cette pièce de 1910, mise en scène et jouée par Ève Francis (qui avait créé le rôle de Sygne en 1914), était représentée en 1930 au Studio des Champs-Élysées.

24. Allusion à Jérôme (1874-1953) et Jean (1877-1952) Tharaud, qui publiaient ensemble de nombreux ouvrages, en particulier *Notre cher Péguy* (2 vol., Plon, 1926). La famille Péguy les détestait (cf. *Entretiens*, p. 117 et 129).

tions. On m'a fait attendre, d'où mon retard. J'espère que vous voilà avec en main une banderille pour asservir les comités à vos désirs.

Vous êtes incorrigible. Je renonce à recevoir de vous une lettre innocente où il ne soit question ni de Claudel, ni de Gide, ni de Montherlant, ni d'aucun livre. Vous croyez sans doute, à cause du ton dont je vous écris, que je vis à travers tous ces gens, comme votre amie du couvent des Ursulines. Cela assure vos hypothèses sur les « deux ans de Paris » (qui sont bientôt trois). Je vous demande un peu de prudence dans la psychologie. Votre érudition luxuriante est d'ailleurs en défaut. Vous oubliez qu'Éliacin fréquentait des reines²⁵, que la femme du ministre n'est que ma directrice, et l'Espagne, je vois, est encore un peu pour vous le pays où l'on met les châteaux que l'on ne connaît pas ; on voit bien que vous n'avez pas été dévorée de punaises dans un hôtel sale de Saragosse²⁶.

De source directe je puis vous dire que M^{me} Favre n'a été invitée par personne ni au Comité ni à la cérémonie, qu'elle en a eu beaucoup de peine, d'autant qu'on ne lui a pas dit les raisons de cette exclusive²⁷. Pour des motifs semblables vous ne verrez pas sur ma liste la souscription que m'eût volontiers donnée Jacques Maritain, s'il n'avait été fort gênant pour lui de participer à une œuvre dont personne ne lui a touché mot. Je puis vous dire encore qu'il en est plus peiné que vexé, car s'il s'est montré du dernier maladroit avec Péguy²⁸, il garde pour lui une amitié émue et comme religieuse.

Il me revient que certains esprits, qui n'ont pas la justesse du vôtre, redoutent de me voir ou de nous voir annexer Péguy à un parti, disons le mot, aux curés. S'il en est autour de vous, vous pourrez les rassurer. Je ne sais pas ce que cela peut vouloir dire d'aimer et de comprendre Péguy, et de laisser surgir un seul instant en soi [**biffé** : la pensée] le désir d'annexer cette âme juste jusqu'à la délicatesse, cette pensée scrupuleuse jusqu'au pédantisme, à un parti quel qu'il soit. Mon souci constant, affirmé en belle place dans mon Avant-propos, a été de faire en sorte qu'aucun homme intelligent et impartial ne puisse nous adresser ce reproche²⁹. Mes amis n'ont eu

25. Allusion au personnage de Jean Racine, qui demeure caché même à la reine Athalie, sa grand-mère.

26. Sur cet épisode, cf. *Entretiens*, p. 178.

27. Mounier a dû le savoir par le fils de G. Favre, Jacques Maritain.

28. Fraîchement converti, Maritain avait insisté auprès de Péguy pour qu'il fit baptiser ses enfants.

Cf. *Péguy au porche de l'Église : correspondance inédite Jacques Maritain-dom Louis Baillet*, Cerf, 1997.

29. Allusion probable à ce passage : « Nous savons les difficultés de notre entreprise. Il y a, dans l'œuvre de Péguy, de quoi mécontenter tout le monde, tous les partisans de tous les partis. [...] Mais qu'importent les partisans : Péguy est celui que l'on ne peut annexer. Les promesses, pour nous, sont suffisamment belles du côté où ne mord point la corruption des politiques. Chaque parti sincère peut puiser, dans cette précise et ardente dialectique, des germes vivants de rajeunissement » (*La pensée de Charles Péguy*, p. 25).

aucune peine à accepter cette consigne qu'ils n'auraient pas eu l'idée eux-mêmes de violer. Elle a trouvé son écho dans la *toute première* parole de Maritain quand je lui ai exposé mon projet. Et c'est la chose la plus naturelle du monde pour qui vit en dehors de l'esprit politique. Mais voilà : les politiciens de toutes classes ne peuvent parler d'autre langage, dit Péguy, que le langage politique. Il faut à toute force qu'ils vous fourrent dans leurs concepts, et toutes les actions qui vivent sur un plan incommunicable avec le leur, il faut qu'ils les traduisent, qu'ils les trahissent dans leur langage³⁰. C'est ainsi, je n'en doute pas un instant, que le fait de paraître dans le Roseau d'Or, qui fut Dieu sait un fait contingent, obturera à jamais les yeux de certains. Que les uns ne verront que les dures paroles contre l'anticlérisme pour nous envoyer avec les réactionnaires, les autres se couvriront les yeux de leur main pudique parce que quelques moralistes et dévots recevront du poivre³¹. C'est attendu, et je ne m'en émeus pas autrement. Quant à me faire dire que Péguy ne fut pas, jusqu'au bout, un cœur fermement socialiste, et dès le début une âme profondément religieuse qui eut vers la fin quelque chose comme de la sainteté, bonsoir.

Mais telle n'est pas votre intention, et en mettant ici ces colères je charge contre du vent. Ayant serré il y a 8 jours la main de satin de celui que je n'appellerai plus notre maître³², puisque vous prenez mes grâces à la lettre, je suis évidemment partial sous l'envoûtement de cet honneur et ne répondrai pas à vos im-pertinences à son sujet. J'ai peur que votre âme libre, dont les cheveux flottent au vent de toute pensée, n'ait les pieds un peu embourbés dans les mares gidéo-proustiennes pour juger clair à son sujet. Et puis, n'est-ce pas, quelle idée pour un ambassadeur et un homme intelligent d'avoir une âme catholique.

Je vous assure d'ailleurs qu'il n'est pas au point tout culminant de mes admirations. Mais le réduire à de l'éloquence, non, c'est de l'obstination. Employez mieux vos ardeurs : il y a assez de Bordeaux, de Bourget, de Bertrand et de Laudet de par le monde³³.

30. Allusion à ce passage de *Notre jeunesse* de Ch. Péguy : « De tout ce que nous faisons, de tout ce que fait la vie et la force d'un peuple, de nos actes et de nos œuvres, de nos opérations et de nos conduites, de nos âmes et de nos vies ils effectuent incessamment, automatiquement, presque innocemment une traduction en langage politique, parlementaire, une réduction, un rabattement, une projection, un report sur le plan politique, parlementaire. [...] Tout ce que nous disons, tout ce que nous faisons, ils le traduisent, ils le trahissent. » (*Œuvres complètes III*, Gallimard, 1992, p. 153-154.) Cf. aussi *La pensée de Charles Péguy*, p. 114.

31. Dans les recensions du livre, ces critiques n'apparaîtront pas (cf. *ibid.*, p. 243-272).

32. Le 2 juin, Mounier fut invité par *La Vie intellectuelle* à assister à une causerie de Claudel, ambassadeur à Washington depuis 1928 (cf. *ibid.*, p. 199-200).

33. Henry Bordeaux (1870-1963), catholique conservateur, auteur d'une quarantaine de romans ; Paul Bourget (1852-1935), romancier à succès, converti en 1901 ; Louis Bertrand (1866-1941),

Je ne sais encore sur quel point de cette charmante ville ni à quelle heure j'atterrirai, tel un roi repentant, dimanche prochain. Un mot de vous, j'espère, me fixera. Je fais la cour à M^{me} Péguy pour jeter un œil sur les inédits. L'affaire des Tournelles ne fut pas plus dure.

À prochainement,

E. Mounier

Sportif? Marie Laurencin³⁴? Autant de raisons, à Massalia³⁵, pour ne me faire ni papillon ni eau courante.

La liste ci-jointe compte 450 F. Si le mandat est supérieur, vous voudrez bien attribuer la différence à M. Jean Guitton³⁶, Saint-Étienne, dont j'attends la souscription demain.

*

[Paris, 17 juin 1930³⁷]

Mademoiselle,

Jean Guitton s'enrobe de silence. Le 4 ne deviendra donc pas un 5. Je n'utilise pas votre compte courant, craignant que les opérations soient aussi longues à Orléans qu'à Paris. J'attends vos instructions.

Excellent souvenir,

E. Mounier

*

18 juin [1930]

Chère Mademoiselle,

Vous ai-je écrit le soir où nous fêtions au champagne les 30 ans de Pierre Vérité, le jour où je serrai la main du maître de Washington ou ce soir où la Seine était luisante et où je me promenais sur son bord avec les souvenirs fauves de Salamanque³⁸? Il faut le croire, si ma lettre manifeste une telle ébriété. On n'est pas

auteur notamment d'un best-seller : *Saint Augustin* (Fayard, 1913) ; Fernand Laudet (1860-1933), catholique conservateur, attaqua la *Jeanne d'Arc* de Péguy, lequel, en réponse, écrivit *Fernand Laudet, un nouveau théologien* (1911).

34. M. Laurencin (1883-1956), peintre, est à l'époque à son apogée.

35. Massalia est le nom d'origine grecque de Marseille par où Mounier passera lors de son voyage en Italie en septembre (cf. *Entretiens*, p. 217). C'est aussi le nom scientifique d'un genre de papillons de nuit.

36. J. Guitton (1901-1999), professeur de philosophie, a rencontré Mounier dans les milieux de Chevalier dès 1926. Une grande amitié les unira jusqu'en 1932.

37. Mandat-lettre de 450 F, avec adresse de l'expéditeur : 4, rue E. Renan, Paris XV^e.

38. Cf. *Entretiens*, p. 186-189.

sans se modeler aux formations ennemies puisqu'on me répond par une tirade de *pourquoi* en hallebardes qu'il me semble entendre de la bouche même de Sarah³⁹. Là ! détendons nos forces. N'ayez crainte, je n'ai pas jugé Anne-Marie⁴⁰, – je voulais voir si vous étiez toujours amies, ce que j'ignorais. Et pour la tirade de Péguy, que la chaleur gonfla peut-être bien un peu, disons comme un beau front de jeune dieu (l'image est flatteuse, puisque j'y suis intéressé, mais vous aurez une désillusion dimanche), elle partit d'un point particulièrement sensible où je crus, par des sons qui circulaient dans l'air, sentir votre passage. Ce ne sont donc que moulins, alignés comme je les vis un matin sur cette jolie ride de la plaine qu'ils appellent, faute de mieux, une « sierra ».

Ce mandat répond à la question Favre. Décomposez-le en 50 F de Jean Guittou, Saint-Étienne, et 100 F de Jacques Maritain, Meudon, que la belle-sœur-secrétaire a laissé traîner dans ses papiers quelques jours⁴¹. C'est bien de n'avoir pas été invitée au Comité que M^{me} Favre fut peinée. Je transmets à Maritain explications et carte, je pense qu'il sera temps pour l'avoir.

Je suis bien touché de votre invitation, – de vos invitations. Mille remerciements. Je vais voir les Péguy et vous enverrai un mot. Je prendrai le train qui me déposera à Orléans entre 9 et 9 heures ½. Ou avant s'il n'y en a pas à cette heure.

En hâte, car j'ai ce soir un gros courrier, et avec toute ma bien vive reconnaissance encore pour vos amicales attentions,

E. Mounier

M^{lle} Lupescu ne viendra pas⁴². J'aurais d'ailleurs choisi plus d'euphonie, – disons de pureté.

*

Paris, 19 juin [1930]

Chère Mademoiselle,

Je n'aurai jamais écrit si souvent en une semaine à la même jeune fille. Où il vous est démontré qu'Éliacin se perd. Mais un mot de votre lettre me trouble. M'habiller ? L'indication « déjeuner intime » m'avait fait espérer qu'un vêtement bleu suffirait

39. Cf. *Genèse* 18, 9-15.

40. Probablement A.-M. Marteau (1898-1987), professeur de mathématiques à l'école primaire supérieure de la rue des Ursulines à Tours. Catholique, elle formera le premier groupe Esprit à Tours et à Bourges avec Madeleine Mounier.

41. Il s'agit de Vera Oumançov (1886-1959), sœur de Raïssa Maritain (1883-1960).

42. Elena Lupescu (1902-1977) était la maîtresse attitrée de Charles II de Roumanie, exilé à Nice de 1925 à juin 1930.

à la cérémonie (et mon ami Claude⁴³ ne me contredirait pas qui pour dire quelque chose de gentil à sa mère, après réflexion, a dit d'une voix tendre : « Ma petite maman bleue »). Je dois vous dire qu'actuellement dépourvu des formes intermédiaires de déguisement je n'ai par delà qu'un smoking, ce qui est évidemment un signe de mégalomanie mais ce qui ne peut convenir en tous cas pour un déjeuner. Si donc je dois vous faire honte avec mon vêtement bleu décommandez la commande. Sinon pour compenser j'apporterai mon visage Éliacin.

Je serai fidèle à vos instructions. Il faudra bien les 2 paravents pour A.-M. [Marteau], ne vous inquiétez donc pas de moi. J'ai vu les Vérité hier soir, mais leur transmettrai lundi vos instructions impératives.

Vous n'êtes pas imprudente. Je n'ai pas du tout le souci des petites économies. C'est trop absorbant : prendre un taxi va bien plus vite.

Hommages et Reconnaissance,

E. Mounier

P. S. Le 6 juillet on inaugure à Athènes le monument à Xanthippe⁴⁴, érigé par le soin de la L. D. P. C. (Ligue des philosophes célibataires). Je vous invite. Commencez à songer à occuper le 13.

Cela ne vous ennuiera pas que j'aie avec moi Georges Izard, « mon collaborateur » au Roseau, futur brillant avocat au barreau de Paris, futur député socialiste catholique, si les électeurs lui permettent ce cocktail, – un garçon de valeur et fort délicat⁴⁵. Ainsi vous pourrez voir *l'auteur* complet du Péguy d'octobre. La formule Tharaud battue d'un point ! – Je n'ai d'ailleurs pas encore la réponse affirmative de G.I., – et s'il accepte il a dû s'inscrire directement au banquet.

En récompense de votre amabilité je vais vous livrer un secret : mon *Péguy* commencera par un poirier et finira par des yeux⁴⁶.

*

Vendredi [20 juin 1930]

Chère Mademoiselle,

Pierre Péguy me téléphone qu'il a dû vous répondre. Les Péguy repartiront tôt à cause de leur billet collectif.

43. Il s'agit de Cl. Vérité (1928-2018).

44. Xanthippe, la femme de Socrate, connue pour son irascibilité.

45. G. Izard (1903-1973) est l'auteur de la 3^e partie de *La pensée de Charles Péguy* intitulée : « la pensée religieuse ». Il vient d'épouser Catherine Daniélou, fille de Charles et Madeleine. Il sera inscrit au barreau en 1932 et fondera le parti La Troisième Voie en 1933.

46. Allusions probables au poirier d'Héra, déesse grecque du mariage légitime, et aux yeux des Gorgones.

Je ne sais ce qui me vaut l'honneur de cette *furia*. Où ai-je pris la défense des catholiques imbéciles, couards ou hypocrites ? Ai-je même repris cette question dans ma dernière lettre ? Je ne croyais pas. Je vois qu'il n'est pas loin de la Bretagne à la Manche (l'espagnole, Mademoiselle, l'espagnole). Vous tenez, je le vois, à me classer sous l'ombre des duretés maritaines, alors que je m'entendais si bien contre lui, hier, avec cette femme remarquable (et suave) qui vous donna 100 F⁴⁷. Pourquoi restez-vous dans ces histoires de politiques, sous le signe de Péguy ? Je lançais des flèches pour me détendre les muscles, comme un enfant. Voilà que vous parlez sérieusement. Je redeviens donc sérieux, et alors ne comptez pas que je songe aux projectiles, au dernier mot et aux oppositions irritantes :

Les armes de Satan c'est le contradicteur

*Qui dit d'abord : Mais non*⁴⁸ ...

Sérieux, humain, ami, je vous dis qu'il est radicalement impossible de juger des choses de la foi quand on est au dehors, – de la manière dont ce que nous appelons la grâce empoisonne une âme, la dissout et la réorganise jusqu'à la fibre, transfigure en elle sa vision du monde. Pour qui sait cela, fût-ce de très loin, de beaucoup plus bas que lui, et lit Péguy, il est impossible de considérer sa vie religieuse comme un épisode. Le ciel vivait sur terre, pour l'homme des *Lettres*, des *Entretiens* et des *Mystères*⁴⁹. Et il en a parlé comme peu. Tout cela est très loin des Laudet, des patronages, et des loges opposites.

Je ne connais pas M^{me} Favre et n'ai pu que transmettre, par lettre, vos justifications à Maritain. Comment, vous ne saviez pas leur parenté ? Je sais bien ce que fut M^{me} F. Il n'y a qu'à lire la tendresse avec laquelle Péguy en parle, – et aussi Pierre Marcel⁵⁰ qui, ne vous en déplaît, n'écorche pas les oreilles que j'ai petites, mais dures. Et qui aiment les dures vérités.

Il y aura à 9 heures ½ une messe pour Péguy⁵¹. J'y assisterai, venant directement de la gare avec les Péguy. Je vous demande de m'excuser pour ce geste clérical qui retranchera une heure au plaisir de nous voir. S'il est trop tard pour aller chez vous

47. Sur cette conversation avec M. Daniélou, cf. *Entretiens*, p. 205-206.

48. Cf. Ch. Péguy, *La tapisserie de sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc* (1912), dans *Œuvres poétiques et dramatiques*, éd. Cl. Daudin, Gallimard, 2014, p. 1104 ; cf. aussi *La pensée de Charles Péguy*, p. 77.

49. Cf. Ch. Péguy, *Lettres et entretiens*, éd. M. Péguy, Cahiers de la Quinzaine, 1927 ; rééd. Éditions de Paris, 1954 ; rééd. *Entretiens*, éd. A. Béguin, J. Bertrand-Sabiani et G. Leroy, Lessius, 2017 ; *Le mystère de la charité de Jeanne d'Arc, Le porche du mystère de la deuxième vertu et Le mystère des saints innocents* (1912), dans *Œuvres poétiques et dramatiques*, p. 399-431.

50. P. Marcel (1878-1953), historien de l'art, ami de Péguy, dont il fut le confident, avec G. Favre, sur l'amour impossible qu'il eut pour Blanche Raphaël (cf. *Entretiens*, p. 118).

51. Ce fut une messe basse à Saint-Aignan, paroisse de Péguy (cf. *ibid.*, p. 208).

en sortant de la messe, je suivrai les Péguy à la cérémonie. Avec eux pour repère il sera toujours facile de nous rejoindre. Au pis-aller, si nous ne nous voyions pas, j'irai chez M^{me} Péguy mère après la cérémonie où vous me trouveriez, au bas de l'allée au moins si elle ne rentre pas. Ceci pour satisfaire votre goût des petites économies et des grandes précautions.

Si vous voulez connaître plus amplement mes vues, relisez Péguy. Ce n'est pas par hasard et peut-être pas non plus par intérêt universitaire que je fais un livre sur lui.

Très amicalement,

Éliacin

D. H⁵². Je reçois votre carte. Fort bien.

*

Mardi 24 juin 30

Chère Mademoiselle,

Comment n'auriez-vous pas émoussé toute flèche et neutralisé le venin le plus noir avec une telle profusion d'amabilités et de sucreries ? J'espère vous avoir laissé la conviction que l'Éliacin de 1926 (?) a au moins laissé un peu de cendre et de phosphore pour les jours où on le reçoit avec cette gentillesse. Tous mes bien vifs remerciements encore.

Il n'était pas la peine d'avoir le premier billet de 2^e qui m'échoua dans ma vie pour avoir dû attendre un train jusqu'à 9 h 20 (le 7 h 59 ne comprenait que des 1^{res} pour moins de 250 km). Cette maladresse dans l'événement montre bien que je ne suis pas fait pour ça.

Dites-moi si vous avez pu avoir une photo de Niclausse (je veux dire de son œuvre). Sinon je vous en ferai demander une par Pierre [Péguy]. Avez-vous vu qu'il m'a dédié la mienne : « À M. et M^{me} Mounier » ! Êtes-vous derrière moi ou est-ce à M^{me} Simone qu'il a fait l'honneur d'un 3^e mari⁵³ ? C'est ainsi que l'on peut (si toutefois la future M^{me} Mounier existe) recevoir un cadeau en l'ignorant.

Ci-joint une souscription retardataire qui désire garder l'anonymat, que je respecte (mais ne cherchez pas une devinette, elle sort de la foule anonyme). Si la collecte est close achetez à M^{me} Péguy quoi que ce soit qui lui fasse plaisir. Je verrai M^{me} Favre aujourd'hui.

52. F. H. : Dernière heure.

53. Simone Le Bargy, dite M^{me} Simone (1877-1985), comédienne très connue entre autres pour avoir succédé à Sarah Bernhardt dans les pièces d'Edmond Rostand. En 1930, elle s'était déjà mariée trois fois : avec le comédien Charles Le Bargy (1858-1936), l'écrivain Claude Casimir-Périer (1880-1915), ami de Péguy, et le dramaturge François Porché (1877-1944), autre ami de Péguy, présent à l'inauguration. Avec Jacques Copeau, M^{me} Simone lut quelques vers de Péguy devant le buste.

Voulez-vous je vous prie me rappeler le nom et l'adresse du fameux photographe, et si possible la date de la photo du petit Charles ? Il se pourrait que je prenne le buste comme 3^e hors-texte⁵⁴. Il est toujours entendu qu'une cigogne vous apportera notre volume dans son rostre.

Mes remerciements encore, tout mon affectueux souvenir à M^{me} Péguy, et le plus cordial pour vous-même,

E. Mounier

Vous seriez bien aimable de m'envoyer un journal compte-rendu pour mes parents qui me le demandent⁵⁵ et, si l'on en tire, une ou deux photos de l'ensemble. Vous m'indiquerez pour celles-ci ma dette.

*

Paris, 4 juillet [1930]

Chère Mademoiselle,

Je pars dans 2 jours et n'ai pu trouver un instant de mes jours ni de mes nuits (qui ne sont ces jours-ci que de petits jours entre les jours, voir *Porche*⁵⁶, etc.) pour vous répondre. Je force le temps pour le faire, maintenant que semble être épuisée dans mon courrier cette tempête de journaux. Je remercie par le même temps M^{me} Péguy de sa photo, prenez la part qui vous revient dans cette intention. Je vous laisse juge des 2 ou 3 ou 4 ou 5 photos intéressantes par les gens qui y entrent (Péguy, Massis⁵⁷, etc., laissez le maire à sa mairie et Roy à la République). Vous m'enverrez documents, facture, avec plusieurs pages de vos toujours piquantes méditations 11, Grand Rue, Grenoble. Je ne veux rien à Chauffy, je croyais, mais suis détrompé, qu'il fallait mettre l'adresse. Ce que je veux savoir sans faute est *la date* de la photo, – et je serais fort heureux de mettre le nom du vrai photographe en place de l'Usurpateur. Pas un instant pour aller voir M. Gaillard. Ce sera pour octobre. J'ai vu J.-P. Laurens et sa toile, et M^{me} Favre, qui vous remercie vivement⁵⁸.

C'est donc M^{me} Simone qui a passé pour mon épouse. Le problème se fait compliqué, car l'erreur devient flatteuse pour les deux, à des points de vue quelque peu différents.

En hâte, mille remerciements encore pour votre dévouement,

54. Il n'en sera rien.

55. Le père de Mounier conservait en effet toutes les coupures de presse concernant son fils.

56. Allusion probable à ce vers du *Porche du mystère de la deuxième vertu* de Péguy : « Une flamme anxieuse a traversé l'épaisseur des nuits. » (*Œuvres poétiques et dramatiques*, p. 633.)

57. Henri Massis (1886-1970), journaliste, ami de Péguy dont il s'est séparé en 1913 lorsqu'il adhéra à l'Action française. Il prit la parole lors de l'inauguration.

58. Sur ces deux rencontres, cf. *Entretiens*, p. 208-214.

E. Mounier

*

Grenoble, 10 juillet [1930]

Chère Mademoiselle,

Je vous remercie de cette collection de photos. (Faut-il vous renvoyer celle où par mégarde vous avez laissé se glisser M^{me} Simone ? – Vous comprendriez peut-être alors – mais il fait si chaud – qu’il est flatteur à 50 et quelque de passer pour la jeune épouse d’un jeune Éliacin.)

Pourquoi mêler tant d’épines à vos roses ? Manque de simplicité. Je ne sais quelles sont ces opinions que je propage et où j’ai pu les propager. Quand on est vexé, on est clair : prenez exemple sur Péguy. Je ne prends aucunement la responsabilité de ce qu’on peut le plus insinuant du monde me faire dire. – Je vous retiens une seconde fois sur la pente des psychologies faciles. Vous ne pouvez concevoir qu’ayant des limites on puisse garder un regard plus lucide que celui d’un corps fatigué. Je ne puis ni n’ai l’intention de vous dérouler ma petite expérience, – mais si j’admets (et prends l’initiative envers elle de)⁵⁹ beaucoup de critiques, le mot de « serre chaude » est le plus cocasse qu’on y puisse appliquer. – Cela vous importe peu, et il faudrait vous parler à l’infini. Je constate seulement que le monde n’a pas fini de penser par étiquettes. Ne vous fâchez pas et ne réagissez pas : je vous concède d’ailleurs que, toute estime et amitié mises à part, je ne considère pas du tout, mais pas du tout P. Péguy comme apte à faire voir le catholicisme sous la juste lumière. Remontez plutôt au père, et laissez les cocktails à l’hygiène.

J’attends la date de la photo. Je n’ai pu voir Niclausse mais lui écris pour avoir une photo dédicacée à votre intention. (Je ne suis pas vindicatif. Je ne dicterai pas Treglosse.) Tous mes remerciements encore. J’espère qu’ils seront plus directs le jour où l’on inaugurerà le buste de Condillac à Grenoble⁶⁰.

Très bon souvenir,

E. M.

Le 1^{er} résultat de mon *Péguy* a été de me faire considérer comme un huluberlu par M. Rébelliau (de l’Institut) et de me fermer les portes de la fondation Thiers⁶¹. Vous voyez que même les académiciens pensent par coups de boutoir.

59. **Note de Mounier** : Ou comment les parenthèses sauvent la syntaxe. [N.d.É : Mounier avait mis initialement la parenthèse fermante après « initiative ».]

60. À notre connaissance, aucun buste de Condillac (1715-1780) n’a été érigé dans sa ville natale.

61. Alfred Rébelliau (1858-1934), professeur à La Sorbonne d’histoire des idées et de littérature chrétienne moderne, est aussi directeur de la Fondation Thiers (attachée à l’Institut), qui octroie des bourses d’études de trois ans. Mounier lui a adressé son projet de thèse en 1929 et 1930. En vain.

*

Paris, 25 oct. [1930]

Chère Mademoiselle,

*Audaces fortuna et cætera*⁶². Merci bien d'avoir de multiples fois osé et arraché au destin cette date. J'ai fait le calcul, cela cadre bien avec les dates que je connais pour la classe⁶³. Peu importe d'ailleurs, je ne mettrai rien autre sur la page que la date.

Je regrette beaucoup de ne pouvoir publier la photographie de M. Le Turc. Il doit avoir une belle tête.

Submergé d'épreuves (au propre, au propre)⁶⁴ je vous prie de savoir savourer la reconnaissance sous sa forme brève et vous enverrai la mienne bien vive,

E. Mounier

L'enfant naîtra fin novembre. Il sera sans mère. C'est horrible.

Merci beaucoup, et remerciez encore Madame Péguy de la photo. Les amis de Paris ne sont pas contents du buste⁶⁵.

*

13.1.31

14, rue des Écoles

Mademoiselle,

Je n'irai pas à Orléans (du moins en janvier) car, contrairement à notre première intention, c'est Tours qui viendra à Paris. Si votre indépendance, bien connue par de nombreuses lettres, se rencontre avec votre dévouement, dont je suis encore plus sûr parce que vous le niez, vous pourriez soit me donner les objets à Paris, soit, si vous n'y venez point, les laisser à ma sœur à la gare d'Orléans le samedi 24 (dernière heure : peut-être le 17). Plon commandera directement à Désir [**en marge** : Freud ?] ce qu'il veut⁶⁶, – j'ai communiqué l'adresse. Merci. Sous la rubrique *objets*, – hors une zone vague où je [**biffé** : ne voyais] n'attendais que je ne sais quelles générations spontanées de votre imagination, – je pensais à des aquarelles, dont je ne savais si M^{me} Péguy voulait se dessaisir, peut-être à des souvenirs des cahiers⁶⁷.

62. « *Audaces fortuna juvat* » (« La fortune sourit aux audacieux »), devise formulée par Virgile dans l'*Énéide* (X, 284).

63. Il s'agit de 1888 : Péguy est en 3^e.

64. Les épreuves de *La pensée de Charles Péguy*.

65. Au sujet du buste, les *Entretiens* recueillent les avis négatifs de G. Favre et Jean Tharaud, et l'avis positif de J.-P. Laurens (p. 211).

66. Il s'agit du Studio Désir (fondé en 1922), l'un des plus importants établissements photographiques d'Orléans à l'époque.

67. À l'occasion de la sortie du livre, Plon projette de faire, dans des vitrines de librairies parisiennes, des expositions de différents objets, aquarelles et cahiers ayant appartenu à Péguy.

Permettez-moi de vous faire remarquer que c'est à vous, non à Madame Péguy, que j'ai écrit mon avis sur le portrait de M. Gaillard, et que je ne prends pas la responsabilité d'une indiscretion qui est une maladresse. Je sais que les esprits indépendants goûtent les termes vifs.

Voudrez-vous me dire le jour de votre passage à Paris ? Je vous donnerai rendez-vous chez moi, – je ne reçois pas mes amis chez ma concierge, – car mon mois est très chargé et il me serait impossible de donner une après-midi aux galeries, si agréablement soit-elle employée. Ou bien je peux vous décharger en gare d'Orsay, ce qui doit être le plus conforme aux prescriptions de M. Paul Reboux⁶⁸.

Sinon sur la Vérité. J'ignore tout sur les Vérités, qui ne donnent aucun signe de vie. Impossible donc de leur transmettre les vœux qu'en une langue si naturelle vous me transmettez pour eux.

Mettez une matière assez abondante, car je dois fournir 2 librairies parisiennes, une grenobloise.

Avec tous mes remerciements pour vos services inqualifiables,

E. Mounier

*

Vendredi [16 janvier 1931]

Chère Mademoiselle,

À 10 h 15 ce matin, je me suis brusquement décidé à m'évader et à passer ce prochain dimanche (18) à Orléans (car je n'irai pas à Tours, finalement, le 24). J'ai bondi au téléphone car je voulais entraîner mon ami Georges Izard, qui pleure maintenant, dans son ministère, de n'être pas libre ce jour-là⁶⁹. Je pense partir de Paris à 7 heures. Si vous avez quelque beau revers de plateau, moi si par l'hiver, et par la brume, à me présenter l'après-midi, je suis à vous.

Je vous prie de ne pas venir à la gare. Outre que cela vous compromettrait auprès du contrôleur, vous y prendriez une grippe, et je sais très bien le chemin du Faubourg de Bourgogne.

J'écris à Madame Péguy du même coup. Je savoure les délices d'une décision brusque, mais vais tout de même tâter de ceux du restaurant d'en bas.

Circonspectueusement,

E. Mounier

*

68. Allusion probable au *Nouveau savoir-vivre* (Flammarion, 1930), où P. Reboux (1877-1963) donne des prescriptions telles que « la première règle du savoir-vivre est de se passer des règles ».

69. G. Izard était sous-secrétaire d'État à la présidence du Conseil dirigé par A. Briand.

18 janv. 31
14, rue des Écoles V^e

Chère Mademoiselle,

Plon m'ayant demandé des documents d'exposition pour la mise en vente d'un de ses ouvrages je me suis adressé à Madame Péguy mère, les Péguy-Baudouin étant comme à l'habitude inexpugnables. Elle me répond très gentiment aujourd'hui en me disant qu'elle va s'occuper du choix avec vous (suit votre éloge)⁷⁰. Voyez ce qu'il faut : quelques cahiers ou devoirs qu'on ouvrira aux plus belles pages, quelques lettres, des photos, une ou deux des belles cartes (que dès Orléans peut-être, pour leur sauvegarde, vous pourriez faire fixer sur carton par ces élèves qui vous sont tout dévouées), une ou deux aquarelles. Pour le reste, vous aurez une initiative bien plus intelligente encore qui consistera à choisir deux ou trois *objets*, parmi les souvenirs de Péguy, susceptibles d'attirer, dirait Montaigne, quelque « mouvement des passions » au cœur des gens qui passent. Il faut, comprenez-vous, leur tirer la larme jusqu'au bord des yeux, mais pas assez haut ni assez lourde pour qu'elle leur voile le titre qu'ils doivent lire et leur fasse oublier l'achat qu'ils doivent faire.

J'ai cherché un bon ¼ d'heure quelle était la jeune demoiselle que j'avais envoyée à Madame Péguy, et dont elle me remercie dans sa lettre. J'aurais pensé à vous si les données de la phrase (je parle du verbe) n'avaient écarté cette exégèse. Je pense finalement qu'une de mes élèves de Versailles, à qui je fais des cours sur Péguy (et autres), m'a demandé l'adresse de sa mère et que c'est elle qui a dû faire la visite⁷¹.

Merci de tout. Vous m'êtes bien et intelligemment utile. Ce n'est donc pas aujourd'hui que je devrais vous dire que je n'ai guère aimé le portrait du salon d'automne. Mais vous préférerez, n'est-ce pas, un avis sincère qui n'a nulle prétention, d'ailleurs, à être un jugement.

Je passerai sans doute à Orléans fin janvier, via Tours, et je prendrai ce qu'il y a à prendre.

70. Voici la lettre de M^{me} Péguy du 16 janvier 1931 à Mounier (nous respectons orthographe et ponctuation) : « Monsieur Mounier, votre lettre ma fait plaisir d'abord parce qu'elle me donne de vos nouvelles, ça ma également fait plaisir de voir la jeune demoiselle que vous m'avez envoyer qui a été bien aimable avec moi tout en nous apportant de vos nouvelles car M^{lle} treglos vous oublie pas non plus, nous parlons souvent de vous, c'est pour moi une bien grande amie je l'ai vu jeudi je pence la voir dans quelque jours, pour ce que vous me demander je ferai ce que je pourai quand vous viendrai car j'ai bien confience en vous pour les bons soins nous choisirons ensemble je préviendrai M^{lle} treglos je pence que vous la préviendrai et moi aussi je vous envoie l'adresse du photographe qui fera tous ce que l'on voudra [Studio Désir], l'adresse sur une de ces enveloppes, aurevoir M. Mounier mes amitié et à bientôt V^e Péguy 52 faubourg bourgogne. »

71. Mounier donna des cours hebdomadaires à des externes du Lycée Sainte Geneviève à Versailles entre 1928 et 1931.

Mes vœux (à l'arrière-garde les meilleurs soldats) et mon bon souvenir,

E. Mounier

Les Vérités sont aux Baléares.

*

Lundi 20 janv. [1931]

Chère Mademoiselle,

Le colis sacré est bien arrivé. En récompense je vous envoie un autographe de Péguy⁷². Pourquoi serrait-il tant pour en écrire si court ?

Une idée m'est venue : un libraire d'Orléans n'organiserait-il pas aussi sa petite exposition ? Il reste de la matière.

Tous mes remerciements pour votre délicieux accueil. Le pastiche veut que je m'arrête.

E. Mounier

Le même soir : je viens de rencontrer un Gabriel Marcel emballé pour mon Péguy⁷³. Est-ce donc un homme de goût ?

*

26 janv. 31

Chère Mademoiselle,

La lettre de M^{me} Régottaz, vous l'avez vu, est tombée à pic, comme le ministère⁷⁴. Je l'ai immédiatement envoyée à G. Izard en lui demandant de faire quelque chose s'il pouvait, avant son départ. Mais c'est bien court puisque, je le vois ce matin, ce départ est rendu définitif par le résultat des dosages. Je vous dirai s'il y a une réponse.

Tous mes regrets de n'avoir pu me rendre libre jeudi. J'ai donné des prospectus à mes Versaillaises et au Ministère.

Péguy montre son nez à toutes les bonnes librairies. Je pense faire mon service demain. Vous aurez donc incessamment un bouquin que Gabriel Marcel dit avoir lu avec passion et que je suis bien loin d'aimer aujourd'hui comme au temps où je le pétrissais.

Tous mes remerciements encore, et mon meilleur souvenir,

E. Mounier

72. L'écriture de cette lettre imite en effet celle de Péguy.

73. Sur l'« enthousiasme » de G. Marcel (1889-1973), philosophe, cf. *Entretiens*, p. 251. Il publiera une courte recension élogieuse du livre dans la *Quinzaine critique* en février 1931, puis une version longue dans la *NRF* en mai (cf. *La pensée de Charles Péguy*, p. 255-258).

74. Le 27 janvier, Pierre Laval devient président du Conseil, sans la participation des radicaux (donc sans Briand et son équipe).

*

3 fév. [1931]⁷⁵

Mademoiselle,

Votre requête a été transmise immédiatement à G. Izard. Silence consécutif parce que, surmené par sa double charge ministère-barreau, il est allé prendre 8 jours de repos et de soleil dans les Pyrénées. Bilan : 4 jours de pluie, 4 jours de lit, grippe intestinale, il n'a repris depuis son arrivée ni études ni relations beau-pénales. Il est de ces familles dont parlait Descartes au cœur desquelles la générosité est innée comme un charme naturel⁷⁶ : c'est vous dire que, sitôt vertical, il fera tout ce qu'il pourra pour un ami, pour une mère inquiète, et pour une collaboratrice (dixit Chauffy).

Vous aurez abondante matière à coup de pattes le jour où le courage vous prendra de me lire. J'ai signé votre exemplaire vendredi, ou même jeudi, mais la maison Plon a dû attendre pour les expéditions le service de presse que nous avons fait lundi seulement. La publicité, à peine commencée, ayant l'air de se localiser dans la région *Figaro-Écho de Paris*⁷⁷, je viens d'écrire au préposé une lettre qui m'a bien amusé pour lui expliquer qu'il se trompait sur ce que ses formules appellent « le public Péguy ».

Je pense que Marcel [Péguy], qui doit l'expédier, ne tardera pas d'envoyer le volume de M^{me} Péguy.

Cordialement,

E. Mounier

Vous avez des yeux et vous ne voyez pas⁷⁸. Cherchez face au titre de ma partie⁷⁹.

*

[Paris, 10 février 1931]

Chère Mademoiselle,

Désir et volonté – sujet classique de bachot. Position imprévüe : Plon attend la bonne volonté de Désir, qui n'a rien envoyé, pour commencer ses vitrines. Auriez-vous quelque autorité ?

75. Mounier a écrit par erreur « 1930 ».

76. Allusion probable à ce passage du *Traité des passions* de Descartes : « Ceux qui sont généreux de cette façon [en étant humbles] sont naturellement portés à faire de grandes choses, et toutefois à ne rien entreprendre dont ils ne se sentent capables. Et parce qu'ils n'estiment rien de plus grand que de faire du bien aux autres hommes et de mépriser son propre intérêt, pour ce sujet ils sont toujours parfaitement courtois, affables et officieux envers un chacun » (art. 156).

77. *L'Écho de Paris*, fondé en 1884, était d'orientation conservatrice et patriotique. Ni dans ce journal ni dans *Le Figaro* ne paraîtront de recensions sur *La pensée de Charles Péguy*.

78. Parole de Jésus adressée à ses disciples dans l'Évangile de Marc 8, 18.

79. Il s'agit du cliché du jeune Péguy de 1888, avec la mention : « *Photo Chauffy* ».

La lettre de M^{me} Régottaz sur l'Amérique signifie-t-elle qu'elle renonce à son désir ? Dites-le-moi, car Georges Izard a démarché.

Merci pour *L'Illustration*⁸⁰. Si je ne me trompe c'est la revue qui rend illustre. Je vois que les muses ne sont point mortes avec Musset quoi que veuille nous en faire croire M. Paul Valéry.

Respectueusement reconnaissant,

E. Mounier

Votre ami Proust ne se révèle pas brillant dans sa correspondance⁸¹. J'en ai lu quelques lettres sous l'Odéon. Quel tarabiscotage, quelle inhumanité !

Quelle inhumation.

*

Paris, 17 avril 31

Chère Mademoiselle,

Je suis en retard avec vous, plus encore avec Madame Péguy à qui vous direz bien tout de suite mes respectueuses excuses. J'attendais d'abord que soient achevées les expositions que des librairies obstinées ont prolongées très tard. Puis est survenue une polémique qui m'a pris du temps sur mon déjà pauvre temps, puis les vacances... Je m'apprêtais à vous écrire pour vous demander précisément si M^{me} R[égottaz] n'avait rien de son côté. G. Izard a écrit aux Compagnies et n'a reçu aucune réponse : quand on n'est plus le maître de l'heure, cela se ressent. Pas même un accusé de réception, et pourtant le papier était à en-tête.

Dès que les documents seront tous réunis je vous le ferai savoir et n'aurai que plus de plaisir si votre voyage me permet de vous les remettre de main à main.

Qui est donc M^{me} Mitard ? J'ai dû la connaître sous son nom de jeune fille, je ne vois pas du tout sinon. Ne manquez pas, habile Bretonne, de lui dire que j'ai gardé d'elle un si excellent souvenir.

Et Malissard⁸² ?

La polémique en question n'est pas pour vous déplaire. Elle s'est menée avec Henri Massis qui a cru bon de remplir deux n^{os} de la *Revue universelle* de ses lamentations sur « l'Agrégé *in partibus* » qui faisait un « Péguy pour démocrates populaires », qui par ses virulences journalistiques m'a amené la sympathie de nombreux

80. En octobre 1930, l'hebdomadaire *L'Illustration* fit paraître un article sur l'inauguration du buste de Péguy.

81. Les deux premiers volumes de la *Correspondance générale* de Marcel Proust (éd. R. Proust et P. Brach) ont été publiés chez Plon en 1930 et 1931. Il s'agit des lettres envoyées à Robert de Montesquiou et à la comtesse de Noailles.

82. La compagnie Malissard assurait des transports entre la gare d'Austerlitz et celle d'Orléans.

critiques, a éveillé des réponses qui vont paraître, et m'a ouvert les portes de la NRF où je vais riposter⁸³. Le plus joli est que, hier soir, je le rencontrai dans un bureau, chez Plon, et que se présente à moi un Massis humain, repentant, confessant, qui m'avouait être parti d'une impression de séance consécutive à une grande colère contre une intervention de Mauriac⁸⁴, m'avoir enrobé dans cette colère, et avoir substitué à moi un mythe qu'il ne reconnaît plus. Puis, pendant 1 heure, la souris [biffé : et le chat], réconciliée, écouta le chat lui lire avec émotion un manuscrit de ses souvenirs⁸⁵. La souris souriait bien⁸⁶.

Et votre cour à *L'Illustration* ! On me disait qu'une Bretonne...

J'écrirai bientôt à Madame Péguy. Dites-lui que j'obtiens de Ludmilla Pitoëff qu'elle donne la *Jeanne d'Arc*⁸⁷, cette saison même sans doute, et que pour ce nous l'attendrons à Paris⁸⁸.

Meilleurs souvenirs,

E. Mounier

83. Un mois après la parution de *La pensée de Charles Péguy*, Mounier est invité le 24 février à intervenir au Studio franco-russe lors d'un hommage à Péguy. Cette intervention suscita un article d'H. Massis, « Charles Péguy et l'Agrégé » (*Revue universelle*, 15 mars). Mounier demanda la publication d'une « protestation », ce qu'accorda Massis, tout en commentant celle-ci de façon désobligeante. Mounier ne publiera finalement pas d'article à ce sujet dans la NRF mais dans *La Vie intellectuelle* (« Dissonances sur quelques thèmes péguystes », 10 juillet). Tous les textes de cette controverse ont été publiés dans *La pensée de Charles Péguy*, p. 217-241.

84. François Mauriac, absent de l'hommage, avait fait lire une lettre où il disait ne pouvoir approuver chez Péguy, admirable par ailleurs, « cette manière de prendre ses aises [après sa conversion] dans une situation qui, pour tout chrétien normal, eût été intenable ».

85. Il s'agit d'*Évocations (1905-1911)*, Plon, 1931.

86. Cette rencontre est racontée en détail dans *Entretiens*, p. 275-277.

87. Il s'agit du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* (1912). La rencontre avec L. Pitoëff est rapportée dans *Entretiens* (p. 280-283) et dans « Péguy chez les Pitoëff », *Les Nouvelles littéraires*, 20 juin (repris dans *La pensée de Charles Péguy*, p. 215-216).

88. En réponse à la lettre de Mounier, voici celle M^{me} Péguy du 9 mai (nous respectons orthographe et ponctuation) : « Cher monsieur Mounier, j'ai reçu votre lettre qui ma fait plaisir comme vous me le dites je commansais a m'ennuyer car depuis janvier sa fait 5 mois et vous me demendier pour 15 jour ça arenge pas les choses d'être si lontan en vitrine, je sais pas si sa a bien fait plaisir a mes petits enfants M^{lle} treglos doit aller a paris cette semaine ne manquer pas de tout lui remettre car je trouve pas utile de promener un cahier pour dire se que l'on veut dire mes compliment pour votre livre je suis contente qu'ils soit bien vendu, pour la pièce de jeanne d'arc sa me fait aussi plaisir car je pence que sa raportera un benefice pour ma bru et mes petits enfants car c'est eux principalement que sa regarde puisque c'est le travail de leur Père, je crois pas pouvoir y aller, je marche trop mal dans le cas ou vous pourier pas voir M^{lle} treglos je vous envoie l'adresse de la maison Malisard, boulevard de l'hopital 26, au revoir M. Mounier je vous serre la main affectueusement et merci pour ce que vous avez fait pour mon charles. / veuve Péguy, faubourg bourgogne 52. »

*

9 juin [1931]

Chère Mademoiselle,

L'aquarelle et la photo sont hélas bien momentanément égarées avec les billets de M^{me} Favre. Momentanément, me dit-on chez Plon, et je l'espère car la maladie du directeur responsable⁸⁹ et une réorganisation récente des services ont pu amener une confusion provisoire dans les dossiers. Je vous tiendrai au courant. Je suis navré. Plon semble avoir prêté et manipulé les documents avec bien de légèreté.

Ludmilla (c'est la crise) a dû accepter un engagement imprévu d'une troupe de danseurs et musiciens hindous, ce qui donne un bien joli spectacle avec la *Salomé* d'O. Wilde où elle joue⁹⁰. *Le Mystère* en est reculé jusqu'en octobre⁹¹.

Je suis submergé dans mon travail et mes projets, je m'excuse d'être bref. Meilleurs sentiments,

E. Mounier

*

Vendredi [3 juillet 1931]

Mademoiselle,

Questionnaire pour questionnaire. Le mien n'est pas plus ahurissant que le vôtre. Ci-joint, – dactylographié⁹².

Toutes les excuses pour votre bien. Je l'avais récupéré [**en marge** : État neuf. Sans augmentation de prix] quand vous êtes venue (je crois qu'il a figuré... rue de la Pompe) et sitôt étiez-vous partie je me suis aperçu de mon oubli. Et puis j'ai renvoyé, c'est-à-dire que je n'ai pas renvoyé. Voulez-vous un colis ou préférez-vous attendre « une occasion » ? Je pars le 10 (en sortant – souriez – de présider la distribution de prix de M^{me} Daniélou⁹³), mais ma propriétaire sera là ensuite. Pour le reste, Plon demeure muet, j'ai bien peur qu'il n'y ait rien à faire. M^{me} P[éguy] vous en a-t-elle reparlé ? Je suis encore beaucoup plus ennuyé pour M^{me} Favre, dont on m'a perdu 3 billets sur 4⁹⁴.

89. Il s'agit de Georges Poupet (+ 1951).

90. L. Pitoëff joue le rôle de Salomé dans une mise en scène de son mari, Georges (qui tient le rôle d'Hérode Antipas), au Théâtre des Arts.

91. Il n'y aura finalement pas de représentation du *Mystère*.

92. Ce questionnaire était joint à la « Lettre circulaire » (co-signée André Déléage [1903-1944], historien, G. Izard et E. Mounier) annonçant le lancement d'une revue qui ne s'appelle pas encore *Esprit*.

93. Mounier reviendra sur son discours lors de cette distribution de prix dans *Entretiens*, p. 295.

94. G. Favre a entretenu une correspondance suivie avec Ch. Péguy entre 1903 et 1914. Elle fut publiée dans le *Bulletin de l'Amitié Charles Péguy*, éd. J. Sabiani, n° 54, avril-juin 1991 et n° 65, janvier-mars 1994.

P. Péguy part pour Hauteville⁹⁵. On *espère* le sauver. Je connais pour Normale un candidat-lettres. Ils ne devraient avoir les résultats que vers le 10-12.

Vous avez vu l'échec d'un ex-chef de cabinet dans l'affaire Régottaz. G. Izard, maintenant inscrit au barreau, ne retournera plus au ministère. Alors je crains que même une chute de cabinet... Pourtant si M. Daniélou (que je n'ai jamais vu) est ministre il ne refusera pas de lui en parler.

Des industries chimiques ! Grands dieux ! Me croyez-vous universel ? Pour le Nord de la Beauce je sais seulement qu'on fait des allumettes en Suède.

Demain même les journaux nous apprendront que je suis lauréat de l'Académie, ce que vient de nous téléphoner le plus tousseux des académiciens⁹⁶. Ne répandez pas cette mauvaise nouvelle.

Quant au papier ci-joint il vous annonce que malgré des préjugés massisiens il n'y a pas de coupure entre l'agrégé et le directeur de revue puisque l'on peut passer de l'un à l'autre en peu de temps. Mais de l'argent, de l'argent. Propagandez, propagez. (Fernandez, Arland, Berdiaeff, Supervielle⁹⁷... votre anticléricalisme ne

95. À Hauteville (Ain) se trouvait un foyer réputé pour lutter contre la tuberculose.

96. Probablement René Doumic (1860-1937), critique littéraire, directeur de *La Revue des Deux Mondes* de 1915 à sa mort, secrétaire perpétuel de l'Académie depuis 1923. Dans son rapport du 17 décembre 1931, il présentait ainsi l'ouvrage : « L'autre partie du prix Paul Flat est allée à un livre de haute critique, *La pensée de Charles Péguy*, dû à trois auteurs dont l'un est le propre fils de Péguy, et les deux autres, MM. Monnier [*sic*] et Izard, sont comme lui des jeunes gens. Il est réconfortant de penser qu'au milieu d'une société aussi profondément transformée que la nôtre, d'une littérature inquiétée par tant de curiosités nouvelles, une partie de la jeunesse écoute cette voix d'outre-tombe, la voix de cet homme de grand cœur qui n'a rien connu de nos drames et de nos faiblesses, et vienne lui demander des leçons. / Ce que furent chez Péguy la vision du monde, la pensée sociale, la pensée religieuse, tels sont les trois chapitres du livre. On y trouvera tout ce qui fait un travail solide, une étude consciencieuse et précise, des citations, des textes ; et il y a toujours profit à relire des fragments de cette prose nourrie des plus beaux sentiments de fidélité et d'honneur. / Peut-être ceux qui ont connu Péguy éprouveront-ils quelque tristesse à voir cette grande âme ainsi étiquetée, divisée en chapitres. Y eut-il une philosophie de Péguy ? Personne n'a moins eu de système : c'était une vie, c'était un homme. Ceux qui sont entrés dans son intimité n'ont trouvé rien de mieux à faire que de raconter son histoire : ainsi M. Daniel Halévy et les frères Tharaud. Mais, bien entendu, nous ne faisons aux commentateurs de Péguy nul reproche de la méthode qu'ils ont adoptée : c'est la loi ; c'est ainsi que les œuvres écrites durent et se renouvellent. Déjà a commencé, pour l'écrivain que la guerre nous a enlevé, la période des analyses et des explications. Puisse, sous cette nouvelle forme, se transmettre à ceux qui suivent un peu de cette flamme spirituelle et de cette noblesse héroïque ! »

97. La lettre circulaire indique : « Une revue internationale est en préparation, pour laquelle nous venons vous demander votre concours. Des jeunes gens y travailleront en amitié avec leurs aînés. Nous nous sommes déjà assuré, parmi ces derniers, l'amitié et la collaboration régulière de... » Suivent 19 noms dont Ramon Fernandez (1894-1944), essayiste, travaille à la NRF (cf. *Entretiens*, p. 290-291) ; Marcel Arland (1899-1986), romancier, travaille aussi à la NRF (cf. *ibid.*, p. 222-226),

sera pas trop effarouché.) Oui, je suis cachottier : mais dit-on ses meilleurs secrets ? Ce n'en est plus un puisque j'ai eu l'heur de rencontrer une vague d'enthousiasme et que mon éditeur reçoit 20 coups de téléphone interrogateurs chaque jour, et que les arrivistes commencent à approcher...

Au fond, vous nous trouverez plutôt trop à gauche. Mais vous allez voir enfoncer la NRF!!!

J'arrive d'une vente d'art nègre, collection Breton-Éluard⁹⁸. Il y avait, en correcte tenue, toute l'équipe surréaliste. Des prix vertigineux.

En relisant je m'aperçois de l'esthétique de cette première page et l'admire (en la complétant)⁹⁹.

*

4 nov. 31

Chère Mademoiselle,

On voyage assez de Saint-Omer¹⁰⁰. – Depuis un mois Édimbourg, Oxford, Paris, Calais, Bruges¹⁰¹, Arras, etc. D'où mon retard, et ma hâte.

Votre Polonais pourrait voir où on trouve des chambres, à la Sorbonne, ou au secrétariat des Étudiants catholiques, rue de l'Abbé (évidemment) de Lépée (ou de l'Épée, ce qui est moins évident). Pas de tuyaux côté situation. S'il est sérieux, il pourrait s'adresser de la part de mon père au secrétariat des anciens élèves des Écoles nationales professionnelles (mon père est du comité central)¹⁰², Hôtel des Sociétés savantes, rue Serpente.

De mes nouvelles ? Ce serait trop long. C'est à partir d'avril que vous vous abonneriez à ma revue. Je suis à Paris chaque semaine et le 11 m'inquiéterai de votre bien.

Hommages respectueux,

E. Mounier

*

Nicolas Berdiaeff (1874-1948), philosophe russe (cf. *ibid.*, p. 88-90, etc.) ; Jules Supervielle (1884-1960), poète proche de la NRF. Seul Berdiaeff collaborera à *Esprit*, et ce dès le premier numéro.

98. Les poètes André Breton (1896-1966) et Paul Éluard (1895-1952) étaient contraints de vendre 300 objets d'art « primitif » à l'Hôtel Drouot.

99. Cette page est en effet surchargée dans tous les sens, sans la moindre place pour la signature.

100. Mounier est professeur de philosophie au lycée de Saint-Omer en cette année 1931-1932.

101. Sur le récit de ces voyages, cf. *Entretiens*, p. 315-321, 333-337 et 339-345.

102. Paul Mounier (1874-1972) était pharmacien.

18 oct. 31¹⁰³

Chère Mademoiselle, Marie Stuart habitait dans ces murs et j'en arrive. Mais d'où votre silence ? J'ai laissé en juillet votre bien à ma propriétaire, je vous l'ai écrit, et je ne sais si vous l'avez récupéré. Comme elle n'a guère plus de plume que d'esprit, je ne peux lui écrire. Rassurez-moi, afin qu'au besoin j'avise à mon prochain passage à Paris.

Amicalement,

E. Mounier
22, rue Saint Bertin, Saint-Omer
(et philosophe au village)

Affectueux souvenir à M^{me} Péguy. J'ai parlé de son fils chez Walter Scott¹⁰⁴.

*

Saint-Omer, 11 février 32
22, rue Saint Bertin

Chère Mademoiselle,

Je suis furieux contre mon ex-proprétaire, M^{me} Talut, dorénavant la mère Talut. Ma lettre sur votre bien, qui contenait des vœux par surcroît, est restée sans réponse. *Esprit* m'a terriblement occupé à mes derniers voyages. Croyez qu'au prochain j'irai moi-même retirer le détenu.

Ledit *Esprit* donnera un abonnement gratuit d'un an à quiconque lui amènera, d'ici le 10 mars, 5 souscripteurs, fût-ce chacun à une seule action. Aux gens débrouillards, salut.

Comment va M^{me} Péguy ? Dites-lui toute mon amitié. Je vous écris sur un morceau de bois, la patte allongée et un peu foulée, d'où mon écriture¹⁰⁵.

Mon meilleur souvenir et toutes mes excuses encore pour ces retards accumulés,
E. Mounier

*

103. Carte-postale envoyée de Calais, avec la gravure ou la photo soit du château d'Édimbourg, soit de la maison où vécut M. Stuart à Saint-Andrews, maison transformée en école de jeunes filles (cf. *ibid.*, p. 316 et 318).

104. Allusion probable à sa rencontre avec deux « péguystes » au Cercle Molière d'Édimbourg (cf. *ibid.*, p. 317).

105. Sur les conséquences de cette foulure, cf. *ibid.*, p. 354.

1^{er} avril 32¹⁰⁶

Chère Mademoiselle

Je ne vous ai pas répondu avant d'avoir les éléments d'une réponse, et ce pied qui m'a tenu absent de Paris pour 3 semaines n'a pas accéléré les choses. Il y a donc une nouvelle affaire de documents, qui dorénavant me rendra moins confiant dans les promesses et plus réservé dans mes emprunts. Voici le mélange de certitudes et de questions que je vous apporte :

1° Je ne rejette point les responsabilités. Je suis *sûr* que vos documents, dessins et Cahiers primitifs, m'ont été rendus. Ils ont attendu longtemps dans ma bibliothèque que... je lise le Cahier, et que vienne l'occasion de vous les rendre.

2° En quittant la rue des Écoles, au début de juillet 31, j'ai la conviction, que malheureusement soutient ma seule mémoire, d'en avoir laissé le paquet à ma propriétaire, M^{me} Talut, et de vous avoir écrit en même temps de les y faire prendre. Je suis prêt à toute humilité, mais j'ai gardé si vif le [**biffé** : dépôt] souvenir de ce dépôt et de cette lettre qu'il me faudrait une preuve ahurissante pour me convaincre du contraire.

Que s'est-il donc passé ? Votre mandataire a dû sans doute remettre son mandat, ce qui a laissé s'affaiblir les souvenirs. Je vois deux hypothèses :

- ou la mère Talut a laissé traîner ce paquet qui est, elle ignorant, enfoui parmi ses affaires : mais elle nie jusqu'au dépôt, ou plutôt elle ne le distingue pas d'un certain nombre d'autres dont Georges Izard est venu la décharger.

- ou Georges Izard a emporté votre bien avec les autres. Une première recherche n'a pas chez lui donné de résultats. Il va fouiller un peu plus avant.

Je n'exclus pas enfin le cas où ma mémoire serait tellement défaillante qu'en fait, tout en ayant désigné le colis et M^{me} Talut et vous ayant avertie, je l'aurais emballé dans mes caisses, qui attendent à Paris, dans un dépôt, solidement clouées, ma réinstallation. Je le délivrerais alors en juin. Mais vraiment je ne suppose ceci que pour épuiser la logique.

Trois personnes honnêtes, pas d'administrations ou d'intermédiaires mal connus ou irresponsables, votre bien ne me semble pas trop compromis, – sinon par le désordre de l'un des deux autres que votre serviteur. Je vais les agiter, vous savez combien je puis être ennuyé de vous voir vous aussi touchée par ces contretemps et mésaventures. Si vous avez dans votre propre mémoire des éléments de lumière, envoyez-les-moi. Vous avez été trop dévouée, et trop aimablement dévouée pour moi : je veux mettre tout en œuvre pour enlever toute raison à vos inquiétudes.

106. Lettre à en-tête d'*Esprit*, « revue internationale, édition française, 76^{bis}, rue des Saints-Pères, Paris 7^e ».

Bien amicalement,

E. M.

Y a-t-il à Orléans les éléments d'un petit groupe d'études qui se tiendrait en liaison et travaillerait en collaboration avec nous ?

*

26 juin 32

Chère Mademoiselle,

Du monde vous avez au moins ceci que vous comprenez à rebours les lettres innocentes. Mais puisque ce fut d'un cœur aussi innocent.

Voilà bien d'où vient une partie du mal. Je vous avais écrit en juillet de faire prendre les documents, – qu'à la vérité j'aurais mieux fait de porter chez votre amie, mais je me trouvais tellement bousculé. Et votre élève, me dites-vous, s'est présentée à Noël ! Je vous accuse pour immédiatement retourner l'accusation sur moi ; j'aurais dû vous récrire, vérifier, rafraîchir la mémoire des détenants. Hélas, hélas, *Esprit* me dévorait, et peut-on prévoir que des choses simples n'iraient pas simplement ?

Je suis bien désarmé. Côté rue des Écoles, je crois que c'est à M^{me} Talut que j'ai laissé le paquet, – je la vois encore attendant sur mon canapé les dernières semaines. Elle s'en est peut-être débarrassée sur la concierge. Deux honnêtes personnes. Mes premières insurances ont été un peu sèchement reçues. On ne se rappelle que des choses vagues, des gens vagues (on confond G. Izard et un Polonais venu de votre part, mais quand ?). La prochaine fois je me ferai injurier. À côté de l'hypothèse où le paquet se serait enlisé dans les débarras de la mère Talut, il y a celle où G. Izard l'aurait emporté avec d'autres choses que je lui ai fait prendre. Autre tombeau. Savez-vous ce que c'est que des placards d'avocat ? Il y a déjà par là-dedans des dossiers à moi introuvables, pour lesquels ne me reste que l'espoir d'un prochain déménagement. Pour ce qui est de votre bien, G. Izard s'arrache les cheveux et fouille sa mémoire conjointement avec ses placards. Il ne trouve rien.

Je ne me considère pas encore comme battu. Je serai à Paris en juillet. Je vais tenter une double et nouvelle offensive aux deux pôles. Après quoi il y aura le déménagement Izard, et mon emménagement de septembre (cette dernière hypothèse désespérée, car je suis aussi sûr d'avoir laissé le paquet rue des Écoles que de votre qualité de Bretonne).

Faites-moi confiance. Ou bien écrivez à Wallace¹⁰⁷. C'est une histoire détestable. Au moins avec les documents Plon on touchait des actes, des gens, des mensonges,

107. Allusion probable à Edgar Wallace (1875-1932), anglais, prolifique auteur de romans policiers, dont une dizaine avaient été traduits en français. En 1931 : *Le roublard*, *Le tueur* ou *La chambre n° 13* (Gallimard).

depuis les colères lasses de Poupet jusqu'aux histoires de petits grooms laissant des enveloppes sur les tables. Là rien : on s'enfonce dans les bonnes volontés et les mémoires vaporeuses comme dans des salles de fumée.

En période d'aussi infortunées relations vous êtes tout à fait aimable d'avoir songé à ma progéniture spirituelle. Je ne connais et désire ni le monde ni les coteries. Ne soyez donc pas chagrinée de n'avoir pu les toucher.

Je retourne, si vous voulez bien, à mes 95 copies de bachot. Je pense que vous êtes de même. Toute mon affection à Mad. Péguy (comment va-t-elle) ?

Bons souvenirs,

E. M.

*

15 janv. 33
5, rue du Regard, Paris 6^e

Chère Mademoiselle,

Oui, c'est moi la cause, bien involontaire, de la si mauvaise place que je dois avoir aujourd'hui dans vos sentiments. J'ai tout fait pour l'éviter : que puis-je contre la mauvaise volonté des gens ? Pour le cahier ou le dessin de la bonne grand-mère Péguy¹⁰⁸ je n'ai pu outrepasser les boniments de Plon et leur histoire de coureur négligent. Pour votre bien, que je sais fort bien avoir récupéré, je bute à la double affirmation de Georges Izard qui est certain de m'avoir tout rendu ce que je l'avais chargé de prendre rue des Écoles (dont était votre paquet), et de la mère Talut ma logeuse qui m'a affirmé à deux reprises n'avoir rien gardé à moi. J'ai insisté, demandé des recherches, en vain. Une distraction de ma part est aujourd'hui inadmissible après deux déménagements où tous mes biens me sont passés un à un dans les doigts.

Je me trouve démuné de tous côtés, dans l'impossibilité même de vous remplacer des choses irremplaçables. Il ne me reste vraiment qu'à demander une paix sans conditions.

Je suis à Paris depuis octobre 1932. Avez-vous entendu parler d'une revue *Esprit* ? Je m'y intéresse. Je n'ai pas vu Anne-Marie [Marteau] depuis un an.

Je dépose à vos pieds, avec mes vaines contritions, mes vœux bien amicaux,

E. Mounier

*

108. Sur la grand-mère de M^{me} Péguy ou celle de Charles, cf. *Entretiens* (p. 132) et *La pensée de Charles Péguy* (p. 184-185).

Paris, le 19 juillet 1949¹⁰⁹

Chère Mademoiselle,

Je lirai très volontiers votre traduction si vous voulez bien me l'envoyer¹¹⁰.
J'espère que ce n'est pas un livre trop « spécial ».

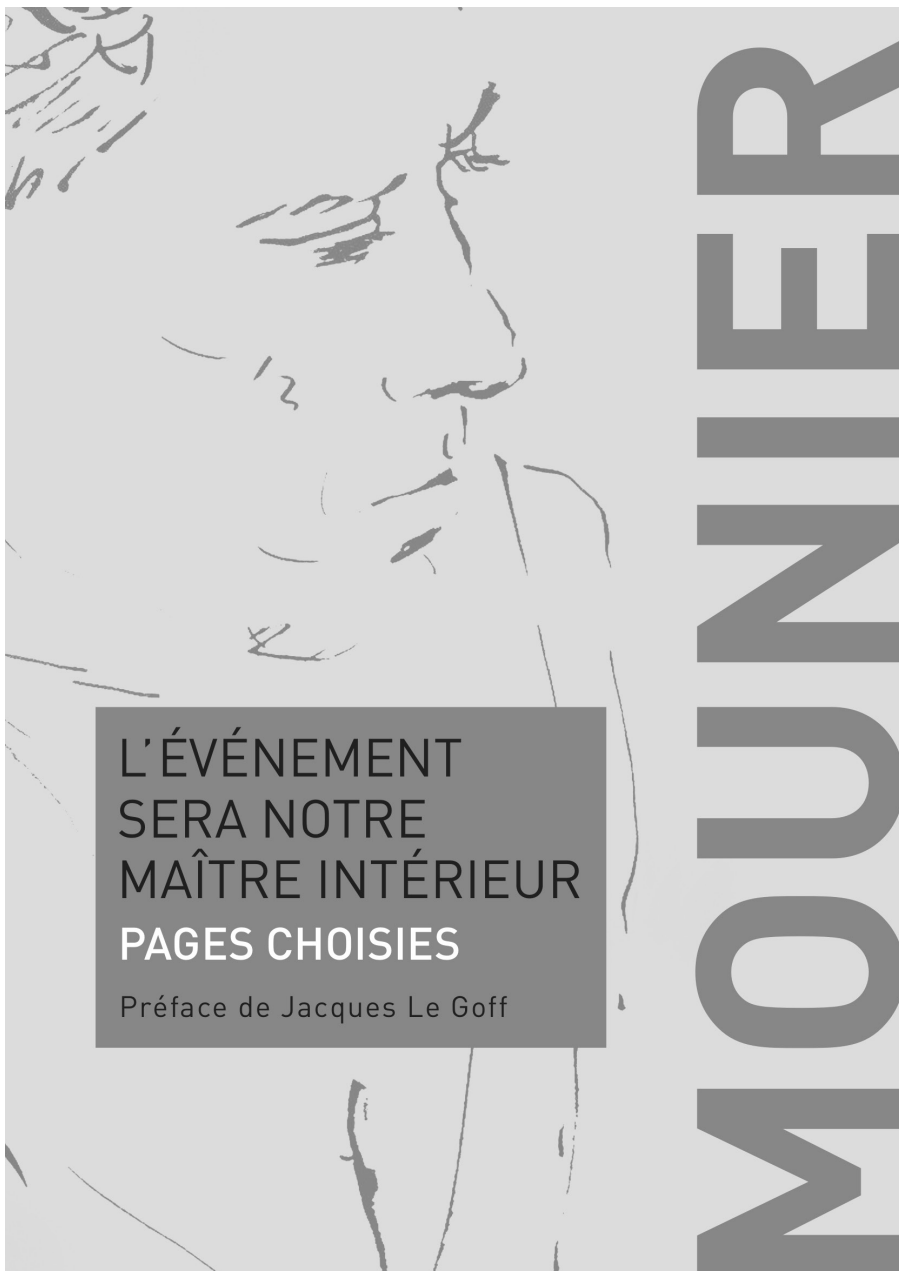
Je garde un très bon souvenir de vous et des journées passées, il y a déjà bien longtemps, à Orléans.

Veillez agréer, je vous prie, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

E. Mounier

109. Lettre tapuscrite.

110. Il s'agit d'*Une femme ordinaire* (Éditions du Temps présent, 1949) d'Anne Ellis (1875-1938), ouvrage publié en 1929, où l'autrice raconte sa vie de pionnière dans une vallée du Colorado, travaillant dur dans un monde d'hommes, tout en élevant seule ses enfants. Le livre a surpris par la manière très directe dont les pulsions y sont décrites.



L'ÉVÉNEMENT
SERA NOTRE
MAÎTRE INTÉRIEUR
PAGES CHOISIES

Préface de Jacques Le Goff

Parole et Silence

CHRONIQUES

I - ÉTUDES GÉNÉRALES

L'INSPIRATION PAULINIENNE DE LA CHRISTOLOGIE D'EMMANUEL MOUNIER

Marie-Étiennette BÉLY¹

« Penser, c'est devenir capable d'un certain sens mystique de l'ordre des choses et de la profondeur des événements », écrivait Emmanuel Mounier dans une lettre à M^{lle} Silve, en novembre 1929, lorsqu'il rencontre les Davidées².

C'est un fait que la réflexion philosophique de Mounier sur la personne est indissociable de sa propre expérience de foi chrétienne : il entretient un perpétuel dialogue aussi bien avec ceux qui se reconnaissent dans un même type de témoignage (qu'ils aient laissé derrière eux une œuvre dans l'histoire comme Pascal et Kierkegaard, ou qu'ils soient ses contemporains) qu'avec ceux qui en sont fort éloignés. Mounier a maintenu sans cesse la tension en lui et autour de lui entre la démarche intellectuelle qui sous-tend sa philosophie singulière et son expression de chrétien très tôt engagé aux côtés des pauvres dans un contexte où le laïcisme était des plus virulents, où le modernisme remettait en cause les données fondatrices de

1. Membre de l'AAEM, professeur émérite de philosophie à l'université catholique de Lyon. Ce texte reprend une intervention donnée le 13 novembre 2017 à l'Institut Catholique de Paris.

2. *Esprit*, décembre 1950 consacré à Emmanuel Mounier, p. 967-968. Cette première lettre que Mounier adressa à Marie Silve, fondatrice des Davidées, était signée Jean Sylvestre. Il écrivit dans sa revue *Aux Davidées* une quinzaine d'articles de novembre 1929 à juillet 1931, une vingtaine d'autres de mars 1929 à mai 1930 dans *Après ma classe*, qui devint plus tard *Revue de culture générale*. Les Davidées sont un mouvement d'institutrices catholiques enseignant dans les écoles publiques. Elles développèrent une réflexion sur leur engagement à partir de la région des Basses et Hautes-Alpes. Mounier participa activement à leur mouvement et « puisa dans cette expérience de jeunesse l'image prophétique d'une œuvre conçue comme une amitié spirituelle, fervente et pauvre. Ce vœu de dénuement qui marqua son existence, ce travail de correspondance incessante, ce souci des rapports entre les personnes, ce désir qu'il garda toute sa vie de mettre l'esprit au-dessus des institutions, de se contenter de petits moyens, de réduire des façades au minimum – tout cela qu'il avait observé chez ses collègues alpines se retrouve dans son existence » (Jean Guitton, *Les Davidées*, Casterman, 1967).

la révélation chrétienne, où le rationalisme scientiste desséchant tendait à réduire toutes les vérités aux méthodes d'investigation des sciences expérimentales, où grandissaient les idéologies nihilistes et antireligieuses, bref dans un monde perçu par de nombreux catholiques comme antichrétien. Mounier n'a jamais séparé la réflexion spirituelle de l'engagement dans l'histoire.

L'œuvre de Mounier est imprégnée des *Confessions* et de la *Cité de Dieu* d'Augustin, grâce entre autres à l'influence de Paul-Louis Landsberg, lui-même profondément inspiré par la théologie augustinienne³. Mais il semble qu'en deçà d'Augustin, c'est sur la méditation des textes du Nouveau Testament⁴, en particulier les Évangiles et les épîtres pauliniennes, que Mounier appuie ses convictions théologiques concernant la dimension spirituelle de la personne et de la communauté. Les textes de saint Paul viennent spontanément sous sa plume, la plupart du temps sans référence explicite, signe d'une grande familiarité avec les épîtres qu'il méditait depuis sa jeunesse.

Dès son premier ouvrage, au chapitre final consacré au salut par l'espérance, il compare Péguy à saint Paul : le poète pèlerin est passé de la violence héroïque à l'apprentissage de l'abandon et retrouve la confiance de l'enfant qui s'abandonne et se laisse convertir par un reflet de la grâce divine⁵. Le thème de la sainteté qui sera souvent « mélodique » et psalmodié par Mounier, selon de multiples variations,

3. Jean-François Petit analyse fort bien dans *Philosophie et théologie dans la formation du personnalisme d'E. Mounier* (Cerf, 2006, p. 212-229) cette influence majeure, en résumant tout particulièrement les articles du philosophe allemand consacrés à Augustin : « La conversion de saint Augustin » (*La Vie spirituelle*, novembre 1937), « La confession de saint Augustin » (Supplément à *La Vie spirituelle*, juillet 1939) et « Les "sens spirituels" chez Augustin » (*Dieu vivant*, 1948).

4. Selon toute vraisemblance, Mounier lisait la Bible dans la traduction de Crampon, seule version disponible avec la traduction protestante de Segond. De plus, fin connaisseur du latin et du grec, il avait aussi accès à la Vulgate qu'il cite volontiers (en particulier *1 Corinthiens* 3, 9), ainsi qu'au texte grec auquel il lui arrive de se référer, en particulier dans *Personnalisme et christianisme* (1939), lorsqu'il parle de « ce mode supérieur d'être avec un Être à qui l'on dit tu, participation ontologique que saint Paul désignait déjà d'un seul verbe composé » (*Œuvres [1931-1939]*, t. 1, Seuil, 1961, p. 745).

5. « Cet apprentissage de l'abandon, Péguy n'en a si bien parlé que parce qu'il racontait son propre drame. Combien plus justement qu'à Rousseau l'eût-on comparé à saint Paul. Par tempérament, un héros, c'est-à-dire un violent, tendu sur son action pour la régler selon son génie, orgueilleux de sa justice, ivre de son œuvre, prompt à défier l'épreuve, et, du même mouvement, à céder à désespoir. Comment peu à peu il a laissé surmonter cette ardeur par tout ce qu'il portait en lui d'enfance confiante, comment peu à peu, avec des résistances, des raideurs, des révoltes, il a laissé entrer en lui la sainteté, c'est toute l'histoire de sa pensée, et l'histoire bien plus belle encore de sa vie » (*La pensée de Charles Péguy [1931]*, Le Félin, 2015, p. 172). On pourrait presque deviner, sous ce portrait de Péguy, toutes proportions gardées, quelques aspects de la figure de celui qui, sous le nom de Saul, persécutait violemment les chrétiens avant de vivre le retournement de Damas et de devenir ce Paul, chantre de la grâce et de la liberté de l'esprit.

s'harmonise ici au « cantique de la liberté et de la gratuité », comme une sorte de victoire sur l'héroïsme qui converge vers le point focal qu'est l'Incarnation, autre nom de l'Amour. C'est à l'attitude authentique du chrétien que Mounier ne cessera de se référer tout au long de ses textes : répondre au don de l'amour de Dieu par l'amour car « la sainteté n'est pas une vocation extraordinaire, elle est la vocation naturelle, quoique non habituelle du chrétien⁶ ». Que faire alors ? Ne pas s'évader, dénoncer les faussaires qui, sous l'étiquette chrétienne, trahissent le véritable visage du Christ en confondant l'ordre de la tranquillité bourgeoise, qui a peur et s'entoure de sécurités, avec le désordre injuste et scandaleux produit par les puissances d'argent.

Mounier élabore une pensée inspirée par une théologie indissociable de sa spiritualité reliée à une analyse sociologique, une sorte de « théo-sociologie spirituelle », s'appuyant sur un christocentrisme et une ecclésiologie aux accents pauliniens. La personne peut alors se dessiner selon trois dimensions essentielles : *mission, liberté et réconciliation fraternelle*.

Une théologie de la mission

Les références pauliniennes les plus nombreuses semblent se rattacher à une *théologie de la mission*, de l'apostolat chrétien, ce qui rappelle les premiers engagements de Mounier à Grenoble. Ce sens de la mission se traduit par une volonté qui insiste sur la priorité du témoignage par rapport au succès. En effet, le type d'action à mettre en œuvre pour réaliser la « Révolution personaliste et communautaire » suppose des moyens qui soient en cohérence avec la visée spirituelle de conversion. Or une action orientée vers le témoignage est modeste, sans visée de triomphe rapide, elle utilise des moyens pauvres (« mais non misérables », précise Mounier) et fait confiance au temps ; en un mot, ce type d'action s'appuie sur la foi et n'hésite pas à jouer, au milieu des acquiescements faciles et des conformismes commodes, la note discordante révélant la présence de l'éternel au cœur de tout homme⁷. En

6. « Rupture entre l'ordre chrétien et le désordre établi » (1933), dans *Révolution personaliste et communautaire* (Œuvres, t. 1, p. 389).

7. « Le devoir d'engagement se double, à l'égard des réalités auxquelles se dévoue la personne, d'un devoir de *fidélité*. Nous le voyons d'abord incarné dans un *service permanent de la vérité*. [...] Ce service prend toute son humble grandeur dans cette allure même que donne à l'action son mobile dernier. Il y a deux manières car il y a deux raisons d'agir. L'action des uns est dirigée au *succès*, j'entends le succès historique, l'inscription temporelle qui, en même temps qu'elle consacre la victoire, marque la fin du risque, le commencement du confort, de l'assurance et de la tranquillité, – la gloire en surplus pour ceux qui la goûtent. L'action des autres est dirigée au *témoignage*. Je ne dis pas qu'ils ne désirent pas en un certain sens eux aussi le succès, c'est-à-dire pour eux, une victoire sur le mal. Mais

faisant une place à ce qui la dépasse, la personne refuse ainsi d'être propriétaire de son engagement et de la cause qu'elle défend. Elle se rend ainsi capable de discerner ce qui reste caché aux yeux de ceux qui ne cherchent qu'à réussir rapidement sans lésiner sur les moyens, au risque de traiter chaque homme comme l'élément d'un nombre, autrement dit comme quantité négligeable.

Le chrétien, par son attitude spirituelle orientant ses actes, tente de discerner ce qui vient de plus loin que lui, et ainsi de manifester à chaque homme le respect qui lui revient en tant qu'il est habité par Dieu. Le disciple du Christ, en effet, c'est quelqu'un qui respecte « en chaque personne un tabernacle de Dieu⁸ ». Sans nommer explicitement le texte paulinien qui se cache derrière cette affirmation, Mounier a en mémoire la *Première Épître aux Corinthiens* qu'il évoque encore quatre lignes plus loin à travers un passage qu'il affectionne tout particulièrement, car on le trouve comme un *leitmotiv* dans ses écrits : « L'homme spirituel juge toutes choses⁹. »

Or, ces deux passages de Paul (1 Co 2, 15 et 3, 16-17), si on les remet dans leur contexte, viennent conclure une argumentation théologique fondée sur les difficultés de l'expérience pastorale liées aux divisions entre les fidèles, divisions qui menacent l'unité de la communauté chrétienne à Corinthe ; l'exposé de Paul, qui va bien au-delà d'une lutte contre d'hypothétiques déviations doctrinales, est un plaidoyer vibrant pour que les croyants adoptent le comportement qui convient à leur condition de disciples¹⁰ ; l'apôtre n'est pas le « possesseur » du message qu'il transmet, il doit toujours s'effacer lui-même pour témoigner de la singularité de la foi en Christ à partir de la folie de la Croix opposée à la sagesse des hommes ; révélée par l'Esprit de Dieu, cette folie pour le monde est en réalité la sagesse de Dieu, sagesse qui destine ceux qui croient à la gloire, autrement dit au Salut. La pensée de Mounier est en harmonie profonde avec la tonalité des quatre premiers chapitres de cette

ils savent qu'elle ne saura jamais être qu'une victoire débattue et constamment remise en cause. » (« Pour une technique des moyens spirituels » [1933-1934], dans *ibid.*, p. 341.)

8. *Ibid.*, p. 342. Le passage de saint Paul auquel se réfère implicitement ce texte est 1 Corinthiens 3, 16-17 : « Ne savez-vous pas que vous êtes un temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? Si quelqu'un détruit le temple de Dieu, celui-là, Dieu le détruira. Car le temple de Dieu est sacré, et ce temple, c'est vous. »

9. Mounier cite parfois ce texte en latin : « *Homo spiritualis judicat omnia* » (1 Co 2, 15). Il y revient à la fin du *Traité du caractère*, à propos de l'éducation morale.

10. La thèse soutenue le 19 juillet 2006 à la faculté de théologie Sankt Georgen (Francfort) par François Fraizy (*Paul inséparablement pasteur et théologien : le mode d'argumentation de l'apôtre en 1 Co 1, 10-4, 21*) montre que l'attitude de tout véritable apôtre ne peut être qu'une attitude de dépossession de soi et de service, à l'exemple de celle du crucifié, afin que la communauté des croyants dépasse les divisions et l'esprit de parti.

Première Épître aux Corinthiens, car elle appelle à la dépossession du messager par rapport au message dont il n'est pas lui-même la source. Le croyant, à partir de son baptême, appartient désormais au Christ et à Dieu, ce qui requiert un retournement fondamental pour passer de la gloire et de l'ostentation humaines à la seule fierté valable pour un chrétien, celle qui est fondée sur la confiance en l'Esprit de Dieu.

Tel est bien pour Mounier le sens de la mission des chrétiens, qui fait d'eux les « coopérateurs de Dieu » (*Dei adjutores*¹¹), comme il l'affirme dans l'étude parue en décembre 1939 intitulée *Personnalisme et christianisme*, évoquant à nouveau *1 Corinthiens* à propos de sa présentation de l'anthropologie chrétienne. Cette expression, chez Paul, est la conclusion d'une péricope (3, 5-9) qui explique ce que sont les apôtres, à savoir des serviteurs (*diakonoi* ou *ministri*) dont la mission est de proclamer la foi à partir du don qu'ils ont reçu de Dieu, en précisant que c'est Dieu lui-même qui fait croître cette foi. Mounier ne cherchait pas à faire l'exégèse des Lettres de Paul dont il gardait en mémoire un certain nombre de passages, mais la « résonance », voire l'écho, entre *ministri* et *adjutores* laisse à penser que les témoins de la foi, en se mettant au service de leurs frères sans arrière-pensée intéressée, deviennent les collaborateurs de Dieu, car le travail apostolique est lui-même une œuvre de nature divine. C'est pourquoi les croyants qui deviennent les imitateurs des apôtres, à l'image de ces derniers qui mettent leurs pas dans ceux de leur Maître et Seigneur crucifié, peuvent eux aussi reconnaître leur appartenance au Christ et à Dieu¹² et par conséquent témoigner à leur tour de la foi qui les rend libres.

Or le souhait le plus profond de Mounier dans le monde en crise de son époque, c'est, « comme saint Paul, d'occuper la place¹³ », c'est-à-dire, par la revue *Esprit*, de manifester l'immensité du christianisme et de participer, selon un esprit de sainteté

11. L'expression *Dei adjutores* citée par Mounier se trouve en 1 Co 3, 9. La péricope tout entière (3, 5-10) fait le lien entre « coopérateur » (*adjutores = sunnergoi*) et « serviteurs » ou « ministres » du verset 5 : « Qu'est-ce qu'Apollos ? Et qu'est-ce que Paul ? Des serviteurs (*diakonoi = ministri*) par qui vous avez embrassé la foi, et chacun d'eux pour la part que le Seigneur lui a donnée. Moi, j'ai planté, Apollos a arrosé ; mais c'est Dieu qui donnait la croissance. Or ni celui qui plante n'est quelque chose, ni celui qui arrose, mais celui qui donne la croissance, Dieu. Celui qui plante et celui qui arrose ne font qu'un mais chacun recevra son propre salaire à la mesure de son propre labeur. Car nous sommes les coopérateurs de Dieu (*adjutores Dei = sunnergoi theou*) ; vous êtes le champ de Dieu, l'édifice de Dieu. » Nous citons d'après la *Bible de Jérusalem* (Cerf, 1979). Celle de Crampon traduit *diakonoi* par « ministres » et *sunnergoi* par « ouvriers » : « Car nous sommes ouvriers avec Dieu » (Desclée & Cie, 1923).

12. « Tout est à vous ; mais vous êtes au Christ et le Christ est à Dieu » (1 Co 3, 23).

13. Lettre du 7 mai 1931 à Jacques Chevalier (*Œuvres*, t. IV, Seuil, 1963, p. 487).

et un esprit d'universalité à une rénovation humaine en profondeur¹⁴ ; pour la réaliser d'une manière inédite, Mounier veut faire travailler ensemble croyants et incroyants, dans une société où les catholiques semblent avoir perdu le sens de l'héroïsme et du sacrifice ; c'est ainsi qu'il souhaite réveiller le monde chrétien, en voulant « communiquer aux non-chrétiens quelque image moins grimaçante de la pratique chrétienne, et obliger les catholiques à ne plus vivre en vase clos, repliés sur leur foi¹⁵ ».

La liberté de la personne

Son œuvre d'apôtre est donc aussi une entreprise de libération, non seulement en direction de ses coreligionnaires mais en direction des incroyants. En effet, la personne pour Mounier ne saurait être confinée dans des antichambres cléricales, pas plus qu'elle ne doit compromettre ses fidélités de fond avec les haines et les luttes anticléricales¹⁶. C'est très précisément sur une zone frontière que la personne est en tension entre les choix premiers, qui sont de l'ordre de l'absolu – mais d'un absolu qui prend chair et se manifeste comme un Dieu personnel –, et la nécessité du dialogue franc avec les incroyants. Il n'est donc question ni de minimiser la place des catholiques dans l'équipe d'*Esprit*, ni de revendiquer une place de choix au nom de leur foi ; en janvier 1932, à propos d'une discussion chez Jacques Maritain sur la place des croyants et des incroyants dans la Revue, Mounier s'explique :

Depuis le début j'affirme mon intention énergique d'assurer l'indépendance des catholiques comme de nos autres collaborateurs, et de les voir venir avec l'intégralité de leur bagage catholique. Établir entre eux et les autres un plus petit commun multiple serait les diminuer, – et eux seuls, – sans les faire mieux accepter [...].

14. « Je crois qu'il s'impose de travailler, écrivait-il, à réaliser une Revue dans la ligne que nous avons définie. Je veux dire qu'il s'impose, à qui en voit la nécessité, de donner l'impulsion, quels que soient les temps, les moyens, les hommes, de la réalisation. Il faut accrocher cette rénovation humaine, et plus particulièrement catholique, à quoi visait Péguy. Tout le monde en parle et personne n'a l'audace. C'est une question qui m'inquiète depuis plusieurs années, qui me poursuit depuis un an, et qui me hante depuis que nous nous y sommes rencontrés en si parfait accord... » (Lettre du 26 décembre 1930 à Georges Izard, *ibid.*, p. 486.) Cette lettre, écrite deux ans avant la fondation d'*Esprit*, manifeste, s'il en était besoin, la réelle continuité du désir de l'auteur de témoigner par l'action, de la capacité de conversion de la personne.

15. Lettre du 19 septembre 1934 à un abonné inconnu (*ibid.*, p. 556).

16. « Voyez bien la grosse difficulté : amener des incroyants dans des parages chrétiens où ils ont toujours peur de voir venir derrière “les curés”, amener les chrétiens dans des régions qu'ils estiment dangereuses, trop rudes de vent, armées contre eux. Avec les uns, avec les autres, il faut tour à tour user de violence et de douceur : quand vous voyez l'un, sachez que l'autre n'est pas loin. » (*Ibid.*, p. 557.)

[Nous] saurons d'autant mieux dire les choses sans les nommer que nous porterons notre catholicisme en nous comme une nature plus profonde¹⁷.

En effet, pour Mounier, la personne en christianisme ne peut se comprendre que selon une logique paradoxale, en ce sens qu'elle renvoie à l'ineffabilité d'une transcendance et qu'elle est, en même temps, chemin d'intelligence vers cette même transcendance. La réalité personnelle s'affirme en s'abandonnant, en se laissant désarmer par Celui qui lui donne d'être ; en même temps elle affronte l'angoisse et la mort, mais sans sombrer dans le désespoir car « le chrétien, au plus dur de la lutte, garde cette détente profonde qui est dans les mœurs de la Charité, et comme une santé, une souplesse essentielle de l'âme. La lutte n'est pas pour lui la manière d'être essentielle de l'existence, elle ne se ferme pas sur soi, elle se dépasse, elle se surpasse dans l'espérance et l'accueil¹⁸ ». Autant préciser que la personne n'a rien à voir avec une revendication d'autonomie ou la recherche d'un bonheur facile. Sa liberté, elle la tient justement de l'acte de réception de ce qui vient d'au-delà d'elle, dans un mouvement de dépossession, car elle ne peut désirer la plénitude qu'en recevant la grâce qui vient de Dieu. Telle est la signification du troisième chapitre de *Personnalisme et christianisme* intitulé « *Nihil habentes et omnia possidentes* » (« n'ayant rien et possédant tout¹⁹ »), où il cite à nouveau au centre du chapitre ce passage de 2 Corinthiens où Paul, après avoir imploré ses destinataires à se réconcilier avec Dieu, les invite ensuite à « ne pas laisser sans effet la grâce reçue de Dieu », reconnaissant ainsi la liberté plénière du disciple du Christ.

C'est cette *liberté intérieure* provenant à la fois du détachement de soi, de la réception de la grâce et de l'écoute de l'Esprit, qui accomplit la personne et lui donne cette allure de gratuité et d'indépendance par rapport à tous les pouvoirs, d'où qu'ils viennent. Dans le cinquième chapitre du même ouvrage, intitulé « *Non estis sub lege* » (termes repris de saint Paul : « Vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la

17. *Entretiens*, 3 janvier 1932, PUR, 2017, p. 348-349. Maritain l'a encouragé ce même jour en lui exprimant sa position : « Il ne faut pas toujours parler de notre catholicisme, et savoir l'exprimer sans l'étiqueter à chaque instant. » (*Ibid.*, p. 349.) Neuf mois plus tard, à la veille de la sortie du premier numéro d'*Esprit*, Mounier poursuit le récit de ses conversations avec Maritain au sujet de la neutralité confessionnelle de la Revue : « Je pense que tout dépend de la souplesse dans l'appréciation des articles et de l'équilibre entre articles contraires ou complémentaires. Mais cacher le Christ, nous ne le pouvons pas ; c'est bien assez que les temps nous obligent à faire ce travail d'exilés. » (*Ibid.*, 23 septembre 1932, p. 395-396.)

18. « Personnalisme et christianisme » (*Œuvres*, t. 1, p. 743).

19. « [Tenus] pour affligés, nous qui sommes toujours joyeux, pour pauvres, nous qui faisons tant de riches ; pour gens qui n'ont rien, nous qui possédons tout » (2 Co 6, 10c).

grâce »), Mounier réfléchit sur l'acte de liberté de la personne, cœur de sa vocation, qui se trouve pervertie par la doctrine du libéralisme :

Le libéralisme, qui a peu à peu informé les esprits, les institutions et les mœurs au cours de l'âge moderne, brûle de l'impatience d'une liberté sans limites. [...] Mais [...] l'homme peut s'affranchir de toutes choses, sauf de l'Être. Telle est pourtant l'aspiration titanique du libéralisme ; il est si fortement attaché aux valeurs d'affranchissement pur et simple, quel qu'en soit le but, qu'il en est venu à placer le refus au-dessus du choix, l'indétermination au-dessus de l'adhésion, le caprice au-dessus de la fidélité, l'acte immotivé au-dessus de l'acte plein de son sens comme un fruit de sa sève. [...] La liberté ne nous est pas donnée pour que nous restions suspendus, mais pour que nous nous engagions : nous dirions que la liberté n'est rien si elle n'est un champ ouvert à une libération. Seulement l'engagement n'est libérateur que voué à une réalité où la personne se retrouve en se perdant ; tandis que les totalitaires la jettent à des embrigadements où elle aliène son être même dans des puissances qui lui sont subordonnées, que ce soit la race ou l'État ou la production²⁰.

Mounier s'interroge alors sur ce que l'éthique chrétienne peut apporter à ce débat sur la liberté ; il insiste à nouveau : le chemin du chrétien est celui de « l'arête d'un paradoxe²¹ ». Reprenant alors plusieurs textes de saint Paul, il développe en une page très dense comment la spontanéité, la gratuité, la disponibilité des enfants de Dieu, qui « par grâce ont été sauvés au moyen de la foi qui est un don de Dieu » (*Éphésiens* 2, 8), supposent le règne de la loi qui prépare le royaume de la liberté par une sorte de transfiguration interne. À partir de *Romains* 3, 31 (« Détruisons-nous la loi par la foi ? Loin de là, nous la confirmons, au contraire »), puis de 2 *Corinthiens* 3, 17 (« Où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté ») jusqu'à *Galates* 5, 18 (« Si vous êtes conduits par l'Esprit, vous n'êtes plus sous la Loi »), Mounier montre que « la gratuité et l'indépendance ont été conquises par le renoncement préalable à la gratuité et à l'indépendance revendiquées²² ». Ces textes confirment Mounier dans l'adhésion à une théologie de la liberté qui implique une longue conquête dans le temps de l'histoire, visant à transfigurer les revendications d'une liberté trop rivée à elle-même en une volonté de réceptivité aimante qui oriente la personne vers le bien véritable. Parce qu'il ne se soumet pas à un impersonnel ou à un non-être, le chrétien se donne à une Personne « qui l'appelle à développer en lui, plus loin que toute espérance humaine, une participation à la liberté de Dieu qui l'éduque peu à peu au cours de l'histoire par une pédagogie de préparation, d'avances, de développement,

20. « Personnalisme et christianisme », p. 753-754.

21. *Ibid.*, p. 755.

22. *Ibid.* Tous ces textes de Paul se répondent : ils témoignent du passage laborieux de la liberté informée par la Loi à la libération progressive grâce à la reconnaissance par la foi de l'œuvre de l'Esprit du Seigneur.

directement contraire à la distribution d'une consigne. Au libéralisme et à l'esprit totalitaire, le catholicisme oppose une attitude dont les deux éléments constitutifs [...] sont inséparables : un engagement total dans une libération continue²³ ».

La réconciliation fraternelle au service de la Paix

C'est encore aux textes de Paul plus qu'à ceux d'Augustin que Mounier fait appel dans une étude parue aussi en 1939, *Les chrétiens devant le problème de la paix*²⁴, pour montrer là encore l'étroit chemin de la personne dans une situation tragique où la guerre signifie l'échec de la chrétienté occidentale. C'est l'*Épître aux Colossiens* qui est alors plusieurs fois convoquée, en particulier les chapitres 1 et 3, pour montrer la nécessité du renouvellement intérieur de l'homme et dessiner l'empreinte d'une *réconciliation interpersonnelle*²⁵. Cet ouvrage – rédigé dans le contexte des accords de Munich que Mounier considérait comme un marché de dupes et une démission faute de lucidité – expose l'idée que la paix pour le chrétien suppose une « présence offensive », liée à l'exercice des vertus de force et de justice, et soutenue par la charité. Autant dire que la paix est une longue aventure de pacification qui passe par une mise en ordre à l'intérieur de chaque homme. C'est encore saint Paul qui revient sous sa plume pour faire entendre « dans leur littéralité ontologique » que « c'est Lui [le Christ] qui est notre paix », ainsi qu'il est écrit dans *Éphésiens* 2, 14, autrement dit c'est par Lui que la personne se pacifie et s'éloigne autant du bellicisme, qui considère la guerre et la violence comme des fatalités inéluctables, que du pacifisme qui, au nom d'un sentimentalisme puéril, s'illusionne sur la bonté naturelle des individus et des peuples. Or, comprise comme réalité à la fois personnelle et communautaire, la paix pour Mounier « n'est pas un état, un statut ou un système, un effet automatique de la science ou du droit, mais un organisme d'actes d'amour personnels au sein d'un

23. *Ibid.*, p. 763.

24. Cet ouvrage est paru au Cerf, rédigé après l'événement de Munich en septembre 1938, sous le titre *Pacifistes ou bellicistes ?*, avec une introduction : « Munich, signe de contradiction », qui ne fut pas reprise dans les *Œuvres*, Mounier ayant stipulé par écrit qu'il n'envisageait pas sa réédition.

25. Dans cette étude de Mounier, les deux textes les plus cités de cette épître sont centrés sur la primauté du Christ et ses conséquences éthiques : « Dieu a voulu que toute la plénitude habitât en [son Fils] ; et il a voulu réconcilier par lui toutes choses avec lui-même, celles qui sont sur la terre, et celles qui sont dans les cieux, en faisant la paix par le sang de sa Croix. » (*Col* 1, 19-20, cité deux fois dans *Œuvres*, t. 1, p. 786-787 et 794.) D'autre part : « N'usez point de mensonge les uns envers les autres, dépouillez le vieil homme avec ses œuvres, et revêtez l'homme nouveau qui se renouvelle dans la connaissance, à l'image de celui qui l'a créé. Dans ce renouvellement, il n'y a plus ni Gentil, ni Juif, ni circoncis, ni incirconcis, ni barbare, ni Scythe, ni esclave, ni homme libre, mais le Christ en tous. » (*Col* 3, 9-11, cité dans *ibid.*, p. 787.).

Amour suréminemment personnel²⁶ » ; elle est le signe même de la personne en ce sens qu'elle appelle chacun à méditer sur sa propre responsabilité et ses relations avec son prochain, pour transfigurer la violence en force spirituelle capable d'inventer, sous la mouvance de l'Esprit, des techniques de résistance qui ne fassent appel ni au mensonge, ni à la haine, ni au chantage, mais soient capables de risquer l'absolu de la charité dans le « désarmement des cœurs²⁷ ». C'est dans un tel contexte qu'il faudrait voir surgir des hommes comme François d'Assise, car « plus que jamais l'univers chrétien demande des saints capables de marcher au-devant du loup de Gubbio et de lui desserrer les mâchoires²⁸ ».

C'est finalement l'hymne à la charité d'1 Co 13²⁹ qui sous-tend la vision paulinienne de Mounier, allié au chapitre 25 de l'*Évangile de Matthieu*³⁰, ce qui traduit chez lui une conception radicalement *diaconique* de la personne : en effet, la mission du chrétien, sa liberté liée à l'effort de détachement de lui-même, sa vocation de réconciliateur en fraternité font de la personne un *être au service* de chaque homme et de tous les hommes parce qu'elle est reliée à un absolu personnel qui s'est incarné dans l'histoire. Profondément christocentrique, la conception de la personne trouve son centre de gravité dans ce que Mounier appelle « ce cœur inaccessible de mon cœur où "il plut à Dieu, qui m'a discerné dès le sein de ma mère, et qui m'a appelé par sa grâce, de révéler son Fils en moi" (Galates, 1, 15-16)³¹ ». Autant préciser que cette parole de Paul accorde, selon Mounier, une dignité humaine universelle telle que, dans le secret de son âme, c'est la vie même de Dieu en sa Trinité qui se rend présente à chaque personne à travers la réponse qu'elle donne aux appels de ses frères humains. En même temps, cette dignité du serviteur est transfigurée par l'appel du Christ, car le chrétien « se donne à une Personne qui a dit, à ceux qui acceptaient son

26. *Ibid.*, p. 805.

27. *Ibid.*, p. 816. Mounier fait ici allusion à la lettre de Benoît XV du 7 octobre 1919. Ces textes des pontifes, depuis la guerre de 14-18, « me rappellent que je dois à l'ennemi de ma nation, *comme à mon ennemi personnel*, pardon de ses injures, aide bienfaitante... » (*ibid.*).

28. *Ibid.*, p. 837.

29. Dans « Personnalisme et christianisme », Mounier précise : « Il n'y a pour le chrétien qu'une spiritualité au sens rigoureux du terme : celle que donne le Saint-Esprit ; elle comporte exclusivement tout ce qui est orienté organiquement à la Charité. » (*Œuvres*, t. 1, p. 750.)

30. « Il est des actes qui sont du Christ sans se reconnaître explicitement de Lui. Mais comme le Christ nous a Lui-même donné le signe de tout ce qui était anonymement de Lui : "Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait", nous savons au moins que tout effort vers la paix que n'anime pas l'amour des hommes, et notamment des plus humbles, s'agite dans le vent. » (*Ibid.*, p. 806.)

31. « Personnalisme et christianisme », dans *ibid.*, p. 752.

service : « Que celui qui voudra être le plus grand parmi vous soit votre serviteur³² » et « Je ne vous appelle plus mes serviteurs mais mes amis³³ » ». La diaconie s'accomplit alors en une dynamique de connaissance amoureuse qui relie le chrétien au mystère même de la vie divine. « La vraie contemplation est dévorante de charité », écrivait Mounier dans *Révolution personaliste et communautaire*³⁴.

Pour Mounier, le christianisme donne une direction, une impulsion à sa conception de la personne, il est une lumière qui ouvre à toute l'humanité la possibilité d'un avenir fécond et inépuisable, à condition d'abandonner la mentalité de « propriétaire », de possesseur, et de reconnaître en chaque visage un frère avec qui partager non seulement sa commune humanité mais l'invitation à la divinisation promise par le Christ.

32. *Évangile de Matthieu* 20, 26 et 23, 11.

33. *Évangile de Jean* 15, 15.

34. « Rupture entre l'ordre chrétien et le désordre établi », dans *Révolution personaliste et communautaire* (*Œuvres*, t. 1, p. 384).

LE CŒUR ET LA PERSONNE CHEZ PASCAL ET MOUNIER

Jean-Louis BISCHOFF¹

« Pascal est une figure majeure de l'existentialisme », écrit Mounier dans *Introduction aux existentialismes*² ; Gérard Lurol dans *Emmanuel Mounier : genèse de la personne*, consacre quelques pages à l'influence éventuelle qu'aurait eue Pascal sur Mounier³ ; Jean-François Petit rappelle dans son ouvrage sur la philosophie française que Mounier a procédé à une lecture pascalienne de Péguy⁴. Ce bref rappel est clair : rapporter Pascal à Mounier n'est pas en soi particulièrement innovant ; entrer spécifiquement dans l'intelligence du rapport Mounier/Pascal est toutefois la tâche que je m'assigne. Pourquoi et comment ? En formulant la problématique qui suit : en quoi la convocation d'auteurs contemporains comme Albert Rouet ou Pierre Gire peut nous aider à mieux faire saisir les convergences entre les projets de Mounier et de Pascal, d'une part, et à mieux comprendre, d'autre part, que Pascal et Mounier sont des éducateurs du spirituel dans l'homme ?

Pour répondre à la question, je montrerais d'abord comment la catégorie d'*utopie* forgée par Albert Rouet peut faire surgir des points communs entre le cœur pascalien et la personne mouniériste, « notions » qui nous donneront à penser la notion de spirituel ; ensuite je ferai apparaître que mettre en lien le cœur avec la personne n'est pas un geste qui va de soi ; dit autrement je ferai surgir ce qui chez les deux penseurs entrave la dynamique spirituelle ; enfin je montrerai que ces deux notions

1. Docteur en philosophie (université d'Artois), il est directeur de l'Institut de recherche de la Fédération européenne des Écoles (FEDE). Il a publié cinq ouvrages sur Blaise Pascal à L'Harmattan. Ce texte reprend une intervention du Séminaire Mounier de 2017.

2. *Introduction aux existentialismes* (1947), intro. J. Le Goff et J.-F. Petit, PUR, 2010.

3. *Emmanuel Mounier*, t. I : *Genèse de la personne*, L'Harmattan, 2000, p. 83-102.

4. *Histoire de la philosophie française au xx^e siècle*, Desclée de Brouwer, 2009.

sont loin de nous inviter à l'introspection intimiste. Faire apparaître que ni Mounier ni Pascal ne sont oublieux de l'ultime de l'homme est la tâche que je me donne.

Cœur, personne et utopie

« L'homme passe infiniment l'homme » (131), écrit Pascal⁵. Cela signifie, en première approximation, que l'absolu humain ne peut pas être saisi comme un donné, un dépôt, mais que l'homme est avant tout un mouvement dynamisé par le cœur. Le sens du propos est clair : si l'on suit Pascal, c'est le cœur qui spiritualise l'homme. Qu'est-ce à dire précisément ? Disons d'abord que la notion de cœur chez Pascal est très difficile à circonscrire. On peut toutefois s'y essayer sans vouloir nourrir la prétention d'épuiser toute la richesse de la notion élaborée par le penseur de Port-Royal. Davidson et Dubé relèvent 124 occurrences du mot dans les *Pensées*⁶. Philippe Sellier note par ailleurs que « la seule prière pour le bon usage des maladies, pourtant si brève, comporte quinze emplois du mot "cœur"⁷ ». Mais disons-le d'emblée : eu égard à notre cheminement, nous n'allons pas procéder à un examen exhaustif de la notion.

On commencera alors par dire que le cœur pascalien, loin d'être l'organe sentimentaliste auquel on l'associe trop souvent, est une dynamique qui nous permet d'apprécier les valeurs, c'est-à-dire le caractère précieux des choses ou des êtres. À vrai dire, il les discerne en les appréciant : « La raison a beau crier, elle ne peut mettre le prix aux choses. » Cela signifie que, pour Pascal, c'est au cœur qu'il appartient de juger droit et juste. Sorte de dynamique intérieure, il est ce qui nous permet de nous élaner vers les valeurs. Le cœur est donc d'abord, chez Pascal, la vibration de l'esprit en présence de la valeur. Mais il y a plus : le cœur est aussi la capacité première d'éveil et de vibration à la vérité qui tire l'homme vers le haut, qui lui donne du souffle en lui permettant, par exemple, de comprendre intuitivement ce qui peut le grandir, l'ennobler. Pour le penseur de Port-Royal, l'homme, tous les hommes (croyants ou incroyants) sont porteurs de cet élan de grandeur : « Nous avons un instinct qui nous élève et que nous ne pouvons réprimer », écrit-il. Sorte de dynamique intérieure n'ayant de cesse de nous grandir, le cœur appréhendé par Pascal est sans doute l'une des notions les plus utiles à notre propos qui vise à définir la notion

5. *Œuvres complètes*, Seuil, coll. « L'intégrale », 1963.

6. En fréquence absolue, il occupe parmi les substantifs la quatorzième place. Il appartient donc aux termes clés du lexique pascalien.

7. *Pascal et saint Augustin*, Armand Colin, Paris, 1970, p. 125 (maître-ouvrage visant à faire surgir le lien insécable qui noue les projets augustinien et pascalien).

de spirituel. La description que Mounier fait de la personne pourrait très bien servir de commentaire à notre présentation du cœur pascalien :

La personne n'est pas un objet. Elle est même ce qui dans chaque homme ne peut être traité comme un objet. Voici mon voisin. Il a de son corps un sentiment singulier que je ne puis éprouver ; mais je puis regarder ce corps de l'extérieur, en examiner les humeurs, les hérédités, la forme, les maladies, bref le traiter comme une matière de savoir physiologique, médical, etc. Il est fonctionnaire, et il y a un statut du fonctionnaire, une psychologie du fonctionnaire que je puis étudier sur son cas bien qu'il ne soit pas lui tout entier et dans sa réalité compréhensive. Il est encore, de la même façon, un Français, un bourgeois, ou un maniaque, un socialiste, un catholique, etc. Mais il n'est pas un Bernard Chartier : il est Bernard Chartier⁸.

Si la personne n'est pas un objet, comment l'appréhender ? Mounier répond : « L'aspiration transcendante de la personne n'est pas une agitation, mais la négation de soi comme monde clos, suffisant, isolé sur son propre jaillissement ; la personne n'est pas l'être, elle est mouvement vers l'être et elle n'est consistante qu'en l'être qu'elle vise. [...] La personne est le "non-inventoriable" (G. Marcel) [...] je l'éprouve sans cesse comme débordement⁹. » Il me semble que la catégorie d'utopie forgée par Rouet rend compte de ce que Mounier entend par personne, Pascal par cœur : « On confond souvent l'utopie avec ces empires de rêve, étranges et inépuisablement riches ; cette confusion montre l'inanité dans laquelle est tenue l'utopie¹⁰. » Grâce à ce très brillant philosophe et en nous efforçant de suivre de près sa démarche, tentons donc de recharger la notion.

L'être premier d'un homme, c'est la vie qui lui est donnée, donc sa non-nécessité (il pourrait ne pas être). C'est aussi ce qu'il lui faut pour vivre : nourriture, logement, travail... Mais l'homme est plus grand que tous ses conditionnements : l'homme comme l'animal doit bien se nourrir, mais, contrairement à lui, il a su tirer, à partir de cette contrainte, un art culinaire. Contrairement à lui, il interroge toujours les possibles du réel. C'est en posant un tel geste qu'il s'humanise, crée des civilisations. Le sens de ces propos est que l'être de l'homme se tient en avant de lui, hors de lui. L'homme, pour s'humaniser, tend en permanence vers cette *ek-sistence*. Or celle-ci, qui part du plus institué (les conditionnements primordiaux), n'est jamais close, achevée. Nul ne peut prétendre dire de manière définitive : « J'existe. » Pourquoi ? Parce que l'existence humaine demeure toujours ouverte à d'autres inconnues, à des inconnues toujours *à-venir*. Cela signifie que l'existant homme n'est jamais une fois pour toutes quelque part. En ce sens, il n'est rien d'autre qu'une utopie (*a-topos*

8. *Le personnalisme*, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1949, p. 7-8.

9. *Ibid.*, p. 79.

10. A. Rouet, *L'homme inachevé*, L'Atelier, 1998, p. 117.

signifie « sans lieu ») dans la mesure où, selon la formule bien connue, il est toujours appelé, condamné même à être autre. L'utopie apparaît dès lors comme l'horizon de sens du désir, si on définit ce dernier comme son creusement même. L'utopie pose en réalité un espace de libération, fût-il extrêmement ténu :

En se plaçant dans cet écart, elle se distingue radicalement du rêve, car elle prend en compte la réalité avec sa contingence, ses contraintes et ses règles. Mais elle se refuse à ne voir là que fatalité et lois inévitables. Parce qu'elle sait que tout système procède d'une construction humaine, elle postule aussitôt qu'avec les mêmes données et sur les mêmes bases, l'homme pourrait construire autrement. Pire ou mieux, qu'importe. La réalité est-elle autre chose qu'une utopie en partie réalisée, qu'un désir partiellement institué ? L'utopie n'est donc pas l'opposé du réel, mais le cœur de la réalité même, avant qu'elle ne se rétracte dans une réalisation limitée¹¹.

Avant d'être un produit de l'esprit humain, l'utopie affirme l'espace permanent de l'esprit (*rouah* en hébreu, *pneuma* en grec, *spiritus* en latin), c'est-à-dire du souffle sans lequel l'homme ne pourrait jamais se dépasser. Pierre Gire résume nos explications : « En dépit de ses faiblesses, des limitations et de sa finitude, l'homme porte en lui-même, au fond de son être, un extraordinaire pouvoir de dépassement. [...] C'est ce qu'il est possible d'appeler la dimension ou la puissance d'infini inscrite en l'être humain. Grâce à celle-ci, l'homme [...] crée de l'inédit, surmonte ses erreurs, s'engage en faveur de grandes causes [...] transforme la nature en culture¹². »

La personne comme le cœur sont à rapporter à la vie de l'Esprit – le spirituel – si l'on définit ce dernier avec Alain comme « le pouvoir de douter, de s'élever au-dessus de tous les mécanismes [pour] les remplacer par la liberté même¹³ ». L'utopie chez Rouet et Gire, la personne chez Mounier, le cœur chez Pascal nous invitent donc à qualifier chaque homme, chaque *un* d'« utopie désirante », c'est-à-dire d'homme libre de se penser comme une nécessité incessante de s'arracher au déjà-là. L'homme-utopie ou personne-utopie est donc d'abord un mystère, si l'on entend par mystère non pas ce qu'on ne découvre jamais, mais ce qu'on n'a jamais fini de découvrir. Une précision s'impose toutefois : le déploiement de la personne ou du cœur ne va pas de soi pour les deux penseurs ; d'où notre deuxième moment.

11. *Ibid.*, p. 124.

12. P. Gire, cité dans *Enseignement catholique Actualités*, HS, mai 2005, p. 25.

13. *Les arts et les dieux*, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1958, p. 1056.

Les obstacles au déploiement de la personne (les *libidines*) ou l'ambiguïté du cœur

À la fois amour de l'universel et amour de soi, le « cœur » est en quête d'un « je » qui concilie l'universalité et la singularité. Il est essentiellement recherche d'une plénitude d'être, à la fois universelle et personnelle, en laquelle le sujet puisse se reconnaître et se réaliser lui-même, dans sa véritable identité. Pour s'accomplir, le sujet doit cependant concilier deux choses qui semblent s'exclure radicalement : « Le cœur aime l'être universel et soi-même naturellement¹⁴ » (423). Au regard de ce fragment, on apprend que l'homme peut, en effet, opter pour son moi, d'une manière exclusive, en se désintéressant de l'être universel. Il s'érige alors en « centre de tout » (597). Du même coup, il se ferme à sa propre profondeur : à cette part de lui-même qui le relie au mystère de l'être. En s'identifiant avec le moi « narcissique », le cœur s'obscurcit ; il devient incapable de percevoir d'autres valeurs que celles qui intéressent le moi étroitement individuel. « Il y en a qui ne peuvent admirer que les grandeurs charnelles, comme s'il n'y en avait pas de spirituelles : et d'autres qui n'admirent que les spirituelles, comme s'il n'y en avait pas d'infiniment plus hautes dans la sagesse » (462). L'homme finit toujours par sentir et penser selon l'orientation profonde de son « cœur ». « Comme on se gâte l'esprit, on se gâte le sentiment » (814). Ainsi le cœur peut devenir un puits d'ombre, « creux et plein d'ordures » (139). Mais il peut devenir également source de lumière. Et cela « à son choix ». Il lui suffit de vivre sa pente vers l'universel. Est-ce à dire qu'il doit cesser de se vouloir soi-même ? Assurément non. Le voudrait-il qu'il ne le pourrait pas : « Nous ne pouvons aimer ce qui est hors de nous » (564). En se détournant du « moi narcissique », en choisissant l'être universel, l'homme opte donc encore pour

14. En ce qui concerne le cœur, il y a anisosthénie des termes antithétiques. Si « le cœur aime l'être universel et soi-même naturellement » (423), il n'en demeure pas moins primordialement instinct d'élévation : « En dépit de nos misères, nous avons un instinct qui nous élève et que nous ne pouvons réprimer. » Cela signifie qu'on peut appliquer au cœur ce que Bernard Sève dit à propos de la *Douzième Provinciale* : « C'est une étrange et longue guerre que celle où la violence essaie d'opprimer la vérité. Tous les efforts de la violence ne peuvent affaiblir la vérité et ne servent qu'à la relever davantage. Toutes les lumières de la vérité ne peuvent rien pour arrêter la violence, et ne font que l'irriter encore plus. » (*Œuvres complètes*, éd. J. Mesnard, Desclée de Brouwer, 1992, p. 234.) Dans ce texte, après avoir développé l'antithèse vérité/violence, Pascal ajoute : « Qu'on ne prétende pas de là néanmoins que les choses soient égales : car il y a cette extrême différence. » Si Pascal éprouve le besoin de rejeter aussi explicitement le contresens qui prendrait pour égales en forces la violence et la vérité, n'est-ce pas que la portée isostatique de l'antithèse lui paraît à ce point naturelle qu'il craint une méprise du lecteur ? Pour détruire le possible « contresens isostatique », il faut donc produire la différence rétablissant l'inégalité, l'anisosthénie des deux termes antithétiques.

lui-même, mais cette fois de la part la plus haute et la plus profonde de soi, celle qui le relie au mystère de l'être ; il opte pour le soi plénier, transcendant : « Comme nous ne pouvons aimer ce qui est hors de nous, il nous faut aimer un être qui soit en nous, et qui ne soit pas nous, et cela est vrai d'un chacun de tous les hommes. Or il n'y a que l'Être universel qui soit tel. Le Royaume de Dieu est en nous : le bien universel est en nous, est nous-même, et n'est pas nous » (564).

Une personne qui cesserait de se vouloir elle-même, bref un mode d'être qui refuserait l'élévation proposée par le cœur serait à tout coup englué dans les trois *libidines* : la libido *dominandi* (soif de dominer l'autre, soif de maîtrise) ; la libido *sentiendi* (soif de jouir des voluptés charnelles) ; la libido *sciendi* (soif de passer pour un dieu, de se faire idolâtrer. Une telle personne serait aux antipodes de la *soteria*, c'est-à-dire de la « grande santé » selon les Pères de l'Église. Existe-t-il chez Mounier une dimension de notre être qui nous placerait aux antipodes de la *soteria* ? Oui, la notion de bourgeoisie.

Pour Mounier, qui s'inspire de Scheler¹⁵, l'attitude bourgeoise traverse toutes les couches de la société. Elle ne qualifie pas, comme chez Marx, une catégorie sociale déterminée : les possédants, en l'occurrence. Elle renvoie à une conception de la vie marquée par deux constantes : la peur du risque et le besoin de sécurité. Dans *L'affrontement chrétien* il en résume les caractéristiques en ces termes : « Peur de la liberté, peur du risque, peur de vivre¹⁶. » Peur de l'utopie, aurait-on envie d'ajouter. Une page assez exceptionnelle de Mounier analyse tous les mécanismes de cette *lebensangst*, pour parler comme Scheler. La répétition du qualificatif « petit » égrène la litanie de l'esprit bourgeois qui se ferme à toute grandeur, à toute vigueur. La vie y perd son souffle de noblesse, de force, pour se ratatiner dans le vulgaire, le mesquin, qu'il appelle à la suite de Nietzsche la « moraline » : « La bourgeoisie, écrit-il, lance la mystique du petit actionnaire, du petit commerçant, du petit propriétaire, du petit retraité, en transformant le vivant en interdit de vie et en l'enfermant dans une éthique de l'économie. » Cette analyse sans complaisance ne dit pas, après tant d'autres, que le bourgeois est un être falot doublé d'un semi-crétin. Elle affirme qu'en se montrant oublieux de l'utopie qui le constitue primordialement et fondamentalement, l'homme est condamné à une existence sans grandeur, sans souffle, et se trouve voué tout entier au déjà-là de la Terre, ce qu'exprime parfaitement Jacques Ellul : « Le bourgeois, qui inscrit leurs noms sur les monuments, n'aime pas les héros. [Pour lui], le temporel devient le spirituel [...], le réel devient le vrai, la matière devient

15. Voir par exemple *L'homme du ressentiment*, Gallimard, coll. « Idées », 1970 ; Yves Ledure, « Ordre éthique et ressentiment », dans *Lectures chrétiennes de Nietzsche*, Cerf, 1984, p. 49-70.

16. *Œuvres complètes*, t. III, Seuil, 1962, p. 65.

conscience, c'est-à-dire Esprit. La réussite devient la Vertu, [...] l'efficacité devient le Beau. L'adaptation à la moyenne devient la Sainteté. La quantité devient qualité. [...] En un mot, le fait devient la valeur ultime et le critère du tout¹⁷. »

Pour Scheler comme pour Mounier, le bourgeois est celui qui par peur de l'inédit et par besoin de sécurité n'a pas le courage de l'érotisme. Expliquons-nous.

Cette peur ne l'empêche pas d'écouter de la grande musique, de fréquenter des grands auteurs, de connaître bien des artistes classiques ou contemporains ; reste que son rapport à la culture ou à la pensée, qu'il ne méprise pas, comme sa relation à la matière est délesté de tout érotisme. En perspective érotique, « l'objet du désir » apparaît voilé, couvert, surprenant, toujours à découvrir ; partant l'érotisme est un rapport au monde ne voulant, ne pouvant, ne sachant pas tenir en main, bref une dynamique enracinée dans le creusement du désir qui est le désir même, et située en dehors de toute satisfaction ; en dehors de la sphère du besoin. Que veut dire que la relation du bourgeois à la pensée ou à la culture est dépourvue de tout érotisme ? Ceci : le bourgeois peureux est celui qui rapatrie la « culture », la pensée, dans la sphère de la satisfaction, du besoin, du tenir en main. Je peux écouter du Bach, dit le bourgeois, mais je ne vois pas pourquoi j'y éprouverais l'angoisse de la crucifixion ou la joie du salut. La pensée, la création, pour le bourgeois, remplit dès lors un rôle très précis : ajouter le confort intellectuel ou esthétique au confort matériel ; il tient à avoir tout sous la main, y compris la beauté, la création et l'expression des idées les plus justes. Pour le bourgeois, l'œuvre n'a pas un au-delà que l'on aurait à découvrir en permanence ; elle ne fait pas signe vers ... quelque chose ; elle n'est pas invitation au savoir, au mode d'être inédit ; elle est simplement un spectacle à contempler en dehors de toute distance participative. Mais il y a encore beaucoup plus : si le bourgeois a peur d'être lu par le livre qu'il lit, vu par le tableau qu'il regarde, c'est qu'il a peur de voir le pauvre qui sommeille en lui, ce pauvre qui est la terre native de toutes les utopies car la pauvreté est peut-être la vérité primitive de tout être jeté-là.

On comprend dès lors quatre choses : a) La notion de bourgeois est extensible à tous ceux (riches, pauvres, intellectuels, ouvriers) qui ne veulent, ne peuvent ni ne savent prendre en charge la dimension utopique ; b) La bourgeoisie est présente au-dedans et en dehors de nous-mêmes ; c) Les deux protagonistes de cette guerre ne sont pas deux blocs distincts. L'élan utopique peut, à tout instant, être sclérosé par la contre-dynamique bourgeoise, comme cette dernière peut toujours être fissurée « miraculeusement » par l'utopie. En réalité, l'intériorité de l'homme est une sorte de tapis persan où se mêlent inextricablement une dimension diurne, blanche (l'élan utopique), et une dimension nocturne, noire (la contre-dynamique bourgeoise).

17. *Métamorphose du bourgeois*, La Table ronde, 1998, p. 174.

Là encore, une remarque s'impose : être en lien avec son cœur ou sa personne ne signifie jamais circuler dans l'intimisme. Les deux hommes ont en effet œuvré dans l'amélioration spirituelle et morale de l'humanité.

L'engagement

Mounier est resté toute sa vie un homme engagé. Comme il le montre excellemment dans son *Introduction aux existentialismes*, Jean-Paul Sartre n'est pas le premier à avoir développé après-guerre ce thème de l'engagement. Dès 1936, le *Manifeste au service du personnalisme* considère l'engagement comme une dimension intrinsèque de la personne. Pourquoi s'engager si ce n'est pour assumer concrètement la responsabilité de la formation de l'avenir humain ? Cette responsabilité s'impose parce que l'humanisation du monde ne peut se faire que par nous. Sans cesse, nous avons à faire l'histoire. En d'autres termes, l'engagement réalise l'historicité humaine. Il concourt à l'équilibre de la personne. Il tente de réaliser un équilibre entre la vie intérieure et sa réalisation extérieure, entre la personne, source d'imprévisible et de création, et sa présence à son environnement. L'engagement traduit une intériorité – qui, sans vie extérieure, deviendrait rêverie – et une extériorité qui ne doit pas être privée d'un élan intérieur. De toute façon, comme le dira Mounier, nous sommes déjà embarqués ; là aussi Mounier et Pascal ont des points communs. En cette matière il faut savoir que Pascal a été un homme d'affaires fort avisé. Il a tenté de commercialiser sa machine arithmétique (1642) et lancé en 1662 l'opération des carrosses à cinq sols (sorte de transports en commun avant la lettre), initiatives qui s'accompagnèrent chez lui d'un remarquable effort de communication et de publicité¹⁸. Ainsi a-t-il offert un exemplaire de sa calculatrice au chancelier Séguier, afin de faire savoir à tout le monde que les hautes personnalités du royaume avaient à cœur de posséder une Pascaline. Cela signifie qu'il n'a pas hésité à jouer sur le snobisme mondain pour promouvoir son invention. Dans le même ordre d'idée, pour mieux faire connaître ses carrosses, il n'hésita pas à créer des placards publicitaires indiquant les itinéraires suivis par les véhicules.

Dernier point commun : si Emmanuel Mounier n'a pas résolu les contradictions au milieu desquelles il se débattait, du moins les a-t-il assumées. Elles étaient devenues comme la trame de son espérance. Lui-même a défini cette attitude : « un optimisme tragique ». Le cachot matérialiste où souffre la génération du régime concentrationnaire et de l'ère atomique n'est sans issue que pour ceux qui en ont perdu la clef. Mounier savait que « la charité est cette clef ». Son intransigeance eût

18. Cf. Eric Lundwall, *Les carrosses à cinq sols*, Éditions Science Infuse, 2009.

été sans portée si elle n'avait été inscrite dans une vie frugale dont la volonté de puissance était toute tournée non vers les honneurs et l'argent, mais vers la possession de la vérité. Il était au milieu du monde et il n'était pas du monde : voilà le secret de cette grande âme. La vérité ne tient jamais dans les paroles ni dans des écrits ; elle fuit à travers le crible des mots : c'est notre vie qui la fixe et la manifeste. Emmanuel Mounier a pu errer sur tel ou tel point ; il n'a rien avancé dans *Esprit* qui, après tout, ne fût discutable ; seules sa vie et sa mort sont indiscutables. C'est au-dedans de chacun de nous, il nous l'a toujours enseigné, qu'une réponse doit être donnée à l'appel panique d'un monde qui se sent parvenu à l'extrême bord des ténèbres. Et on se rappellera sur ce point que l'un des derniers vœux de Pascal a été d'être enterré auprès des pauvres...

Loin d'être des idolâtres du circonstanciel, de l'anecdotique ou du frivole, Pascal et Mounier ont à mon avis un point commun très fort : ni l'un ni l'autre n'ont été des oublieux de l'ultime. Pour paraphraser Boehme, Pascal et Mounier ont été et sont les tourments de ceux qui se sont rigidifiés ou qui sont en passe de l'être. Dans cette perspective, ils se sont avérés être des praticiens « de l'art d'agrèer, art dont l'application varie avec les individus eux-mêmes, à la place desquels il faut se mettre, si l'on veut se faire entendre d'eux¹⁹ ». Le bourgeois du xx^e siècle pour Mounier ou le chrétien tiède du grand siècle pour Pascal avaient perdu le sens de l'être ; ils étaient englués dans l'en-fer-mement spirituel (*mahala* en hébreu). D'où les gestes posés par Mounier et Pascal : tous deux ont cherché non pas à convertir mais à éveiller, réveiller, appeler, accompagner, inciter chacun(e) à penser avec son expérience propre – et ce pour une raison majeure : tous deux à mon avis n'ont fait que penser leur vie et vivre leur pensée. Ce qui signifie que tous deux ont consenti aux transfigurations que doit subir le cœur de l'homme, c'est-à-dire à la vie aventurée et à la présence du réel. Puisqu'« éducateur » vient d'*ex ducere*, « guider », « conduire hors », on comprend – en tout cas je l'espère – au terme de cette contribution que Pascal comme Mounier n'ont eu de cesse de vouloir nous guider vers notre *humanitas*, notre vérité plénière, bref nous conduire hors du *mahala* pour nous faire goûter aux saveurs de ce que les Pères de l'Église appelaient la « grande santé ».

19. Jacques Chevalier, *Pascal*, Plon, 1922, p. 198.

L'INSPIRATION ÉDUCATIVE CHEZ EMMANUEL MOUNIER

Gérard LUROL¹

De la timidité à l'audace

Il faut imaginer Mounier enfant. Nous savons si peu de chose concernant son enfance, quelques repères seulement permettant de la situer dans l'espace et le temps... Mais ce que vit un enfant, comment l'approcher ? Par ses faits et gestes, par ses mots, par ses silences, par ce que quelqu'un raconte de lui, par ce qu'il en dit plus tard lorsqu'il est adulte ? Si c'était le cas, nous ne saurions pas grand-chose de cette enfance à laquelle Mounier considérait qu'on l'avait « définitivement soudé en la prolongeant² ».

Nous savons qu'il est né le 1^{er} avril 1905 à Grenoble, que ses grands-parents paternels et maternels étaient pauvres, d'origine paysanne, que son père était pharmacien, de santé fragile, et qu'il n'a jamais pu acheter la pharmacie dans laquelle il travaillait, que sa mère était douce et réservée et tenait le foyer, que sa sœur aînée Madeleine était en pension et qu'Emmanuel se retrouvait souvent enfant unique dans le petit appartement où habitaient ses parents. Famille provinciale modeste, pieuse, où le climat est d'autant plus feutré que le père ne supporte pas le bruit, ce qui lui a fait envoyer sa fille, turbulente, en pension. On lit, on discute, sans excès.

De tempérament calme, méthodique, méditatif, Emmanuel était timide et gêné dans son corps par une surdité partielle et une vue très affaiblie d'un œil : à 13 ans, il fut accidenté sur une cour de récréation. Au moins autant que la fragilité du père et que son tempérament, ceci augmentait l'entrave à ses capacités d'affirmation. Mais il

1. Membre de l'AAEM, philosophe et psychopédagogue, auteur d'*Emmanuel Mounier*, 2 vol., L'Harmattan, 2000. Ce texte reprend une intervention donnée à l'Institut catholique de Paris en 2017 dans le cadre du Séminaire Mounier.

2. Lettre du 25 août 1933 à Jacques Lefrancq, *Œuvres*, t. IV, Seuil, 1963, p. 416.

était intelligent, travailleur et appliqué, ce qui lui fit terminer ses études secondaires en devenant l'« as » en français en seconde et en première avant de l'être en philosophie lors de la classe terminale. Par ailleurs, il participait aux conférences Saint Vincent de Paul qu'animait le futur M^{gr} Guerry, alors prêtre de la paroisse la plus pauvre de Grenoble, ainsi qu'aux réunions d'ACJF.

Enfance protégée dans la petite ville un peu close sur elle-même qu'était alors Grenoble, enfance paraissant un peu terne, en tout cas sans éclats – sauf, si j'ose dire, cet éclat de pierre reçu dans l'œil à 13 ans –, dans un milieu familial vivant au rythme de la neurasthénie du père et de l'attention discrète de la mère. L'ancrage était pour cet enfant dans ce mélange d'humilité et de fierté paysannes des grands-parents, dans l'attention privilégiée aux pauvres et à leur dignité, dans les confidences à sa sœur qui fut et restera longtemps sa confidente féminine.

Puis l'éveil : à 16 ans, Emmanuel Mounier rencontre Georges Barthélémy, qui fut pour lui l'ami, « le seul parmi ceux de mon âge, qui se soit avancé profond dans mon intimité [...] : nous nous étions trouvés si immédiatement sur le même plan, avec la même sensibilité et les mêmes aspirations, en harmonie jusque dans nos divergences, qui étaient animés de la même aspiration. Nous nous étions unis sans déclaration, par la découverte, à première lecture, de l'ajustement de nos âmes. C'était aussi l'ami de la seizième année, né avec la vie, qu'on ne remplacera jamais³ ». C'est avec Barthélémy que Mounier a partagé et vécu en commun leurs projets d'avenir : « montrer aux hommes ce qu'il y a de tragique, banal et inaperçu dans leurs vies les plus quotidiennes⁴. »

Aussi, l'événement le plus cruel de la vie de Mounier jusque-là, celui qui mettra fin non à son esprit d'enfance, mais à son adolescence en même temps qu'à son enfance, sera la mort à 22 ans, début janvier 1928, de Georges Barthélémy : « Le jour de la mort de mon ami a mis le point final à toute une jeunesse et a porté au premier plan de mes pensées tout ce drame d'une vie qui portait en lui le drame d'une famille, celui d'une génération et celui d'une humanité⁵. » Désormais, Mounier ne se sentira pas le droit d'ordonner sa vie comme si celle de son ami n'avait pas été brisée, « ni de laisser tomber des choses qui furent trop haut pour ne pas maintenir leur vol⁶ ».

Tout le sens de cet « optimisme tragique », dont il parlera plus tard au sujet de sa philosophie, est en germe dans ce qu'il éprouvera, ressentira et fera de cette mort. Il y aura là comme un transfuge spirituel où le tragique mortifère de l'un s'inversera

3. Lettre du 8 janvier 1928 à Madeleine Mounier, *ibid.*, p. 429.

4. Lettre de décembre 1926 à M. Mounier, *ibid.*, p. 424.

5. Lettre du 25 mai 1928 à Jacques Chevalier, *ibid.*, p. 434.

6. Lettre du 10 août 1928 à Jean Guilton, *ibid.*, p. 436.

en vie, en énergie et en projet pour l'autre. Il le vivra en petit-fils de paysan : en retournant sa propre terre.

Assumer la mort dans son entièreté, vivre avec elle comme compagne présente dans l'acte même de vivre, la vivre comme un don et non comme un vol, c'est approfondir sa solidarité et sa communion, c'est déjà approfondir à travers soi le lieu et l'expérience de la personne, la tremper dans cette force d'âme d'une vie pour qu'existent des valeurs au nom de quoi vivre. La mort de son ami ne sera pas seulement pour Emmanuel Mounier « une blessure d'affection encore ouverte, mais un drame métaphysique qui s'est peu à peu enflé jusqu'à recouvrir pour moi la Métaphysique et par ce manteau d'humanité étendue sur les choses divines a relié le ciel et la terre⁷ ».

Plus tard, le 28 août 1940, pensant à sa fille Françoise, terrassée par une encéphalite, il écrira dans ses carnets, en pleine guerre : « Tant d'innocents déchirés, tant d'innocences piétinées ; ce petit enfant jour par jour immolé était peut-être bien notre présence à l'horreur du temps⁸... » C'est du même ordre et c'est le même état d'esprit : la mort et la souffrance d'un proche rejoint l'antique terreau de la misère humaine où, de l'agonie et de l'angoisse, il s'agit de remonter en solidarité humaine en reliant le ciel et la terre. C'est du cœur de la misère que l'aventure à courir de l'esprit incarné est accompagné par ce que Péguy appelait « la petite espérance ». Lire Péguy fut alors salvateur pour Mounier, et c'est avec un « regard inventé pour une autre lumière » qu'il quitte une adolescence ancrée dans l'enfance, regard qui le fait avancer « au bord de l'avenir, mais en plein cœur du présent⁹ ».

Un autre événement décisif, quatre ans plus tôt, avait eu lieu pour Mounier. Sorti du lycée en 1924, il n'avait pas osé, en garçon filial et timide qu'il était, refuser à ses parents – qui le pensaient « trop porté à la méditation » et voulaient lui « ménager une vie active¹⁰ » – de faire des études de médecine. Le rêve de son père pharmacien était que son fils soit médecin. Mounier crut que la carrière littéraire à laquelle il songeait alors était brisée. Il eut beau, désespéré, jouer du piano et se jeter dans le travail, rien n'y fit, et il commença à ne plus s'alimenter. C'est au cours d'une retraite fermée, prêchée à Saint-Robert par un prêtre qu'il connaissait à l'ACJF, Auguste Décisier, qu'il lit « en lettres de feu la nécessité de bifurquer¹¹ ». Trop ému pour le leur dire, il écrivit ce qu'il en était à ses parents, qui acceptèrent alors sa décision.

Ayant entendu des conférences de Jacques Chevalier, alors jeune professeur de philosophie bergsonien arrivé à la Faculté des Lettres de Grenoble cinq ans aupa-

7. Lettre du 6 novembre 1928 à Renée Barbe, *ibid.*, p. 439.

8. *Entretiens*, PUR, 2017, p. 594.

9. *La pensée de Charles Péguy* (1931), Le Félin, 2015, p. 167.

10. Lettre du 25 août 1933 à J. Lefrancq, *Œuvres*, t. IV, p. 416.

11. *Ibid.*, p. 417.

ravant, en 1919, et qui avait organisé des leçons publiques hors de l'Université, il vint le rencontrer, accompagné par son père, le 15 mars 1924, en lui demandant de se mettre sous sa direction philosophique, ce qui était aussi un moyen d'éviter les frais d'un séjour parisien. À 19 ans, ce timide avait ainsi dénoué cette « première souffrance », où « la dégringolade avait été forte », par un coup d'audace qu'il avait cru impossible, tel qu'en ont les timides. De cette décision qui le sortait soudain de l'obéissance familiale et de l'enfance, Mounier se mit ainsi sur l'axe de sa vocation et suivit pendant trois ans, de 1924 à 1927, les cours de Jacques Chevalier à la petite université de Grenoble, isolée alors des grands circuits socioculturels parisiens. Il en gardera cette « alliance des contraires », si difficile à décrire et qui va soutenir son œuvre et sa vie : l'appel aux autres naissant du recueillement sur soi, la force dans la douceur et la douceur dans la force, l'opposé à la fois du mou et du violent, mais un homme, comme l'a écrit Paul Ricœur, « à la fois irréductible et offert¹² ».

Entre la sortie de l'enfance à 19 ans et celle de l'adolescence ancrée dans l'enfance à 23 ans, Mounier vécut des années d'apprentissage qui furent son premier socle philosophique. Même s'il estimera plus tard que ces trois années à l'Université de Grenoble furent « fécondes mais trop lisses¹³ », il n'en a pas moins fait son miel au travers de l'enseignement d'un homme qui pensait que « faire apprendre à être soi est, de toutes, la tâche la plus difficile et sans doute la moins pratiquée¹⁴ ».

Aller son propre chemin

Jacques Chevalier, ce « jeune maître », comme le décrit Mounier en 1926 à Francisque Gay, alors directeur de *La Vie catholique*, alliait son talent d'orateur, qui le faisait comparer à Briand et à Jaurès, à une capacité de faire vivre les idées et de les rendre présentes à un public non universitaire. Il eut à Grenoble le même succès que Bergson, son maître, au Collège de France à Paris.

Mounier s'attacha filialement à lui d'autant plus qu'il encourageait chez lui la méditation davantage que la lecture et qu'il lui donnait, ainsi qu'à ses étudiants à l'Université, une impulsion et une méthode de recherche orientant leur réflexion à l'opposé de toute construction systématique et artificielle, loin – comme il l'a dit lui-même dans le premier article qu'il a écrit à propos précisément de Jacques Chevalier en 1926 – « de cette science conceptuelle qui construit l'univers avec ses formes vides ». « J'ai donné – fait dire Mounier à son professeur – le sentiment qu'il y a

12. Cité par Jean-Marie Domenach, *Emmanuel Mounier*, Seuil, 1972, p. 7.

13. Lettre du 25 août 1933 à J. Lefrancq, *Œuvres*, t. IV, p. 418.

14. J. Chevalier, « La vie intérieure », conférence donnée au Congrès de l'École des Parents à Paris en décembre 1932.

toujours quelque chose à chercher, voilà ma méthode. » Ne jamais fermer l'horizon par des solutions toutes faites, donner des directions de recherche sans jamais clore, aimer aussi en la vérité cherchée ceux qui la cherchent, considérer que « le mystère est au-dessus de la raison et non pas contre », qu'il nous traverse et nous stimule, telles furent pour Mounier les lignes de direction d'une philosophie « qui serait humaine au plein sens du mot, accessible à tous malgré la complexité du réel pourvu que ce soit bien lui qu'on cherche ». Secrétaire après Jean Guittou du « Groupe de travail en commun », créé par Chevalier et composé d'une trentaine d'étudiants d'universités différentes soutenant entre eux une correspondance d'échanges réciproques des résultats de leurs recherches et travaux personnels, Mounier, selon déjà sa propre méthode, écoute, accueille, assimile, avant de manifester sa propre démarche, riche de tout l'acquis, en vrai disciple « qui n'est pas celui qui répète des formules, disait à Mounier Chevalier lui-même, mais qui propage un mouvement reçu », allant son propre chemin.

Mis en confiance par son professeur, qui lui confiait des cours et lui demandait de relire son livre sur Bergson, Mounier amplifia sa propre pensée et dégagera son propre style jusqu'à affirmer sa jeune autorité en créant en 1932 la revue *Esprit*. Celle-ci n'aura rien à voir avec la revue de métaphysique et de morale qu'aurait aimée Chevalier. Elle ne sera pas non plus la revue catholique qu'aurait aimée Maritain, ni même la revue existentielle idéaliste qu'aurait aimée Berdiaeff, et pas davantage celle d'un mouvement politique qu'aurait aimée Georges Izard.

C'est la lecture de Péguy qui fit basculer Mounier dans sa propre pensée en le réconciliant avec « tout ce que porte la terre » et lui fit renoncer à une carrière universitaire qu'il aurait légitimement pu envisager après son agrégation de philosophie. Sa rencontre avec M^{lle} Silve et son mouvement « Les Davidées », destiné aux institutrices de l'enseignement laïc, fit le reste. Les articles de Mounier écrits entre 1929 et 1931 dans leur bulletin intitulé *Après ma classe* peuvent être considérés, ainsi que le soulignait M^{lle} Silve elle-même, comme l'esquisse de toute son œuvre. « Il avait dès ce moment – disait-elle – le désir de se consacrer tout entier à une œuvre spirituelle et sociale fondée sur l'amitié. Il la voyait humble, fervente en même temps que pauvre, et usant de petits moyens¹⁵. » Premier filon où Mounier voyait l'action s'offrir à lui sans le meurtrir, Les Davidées furent pour lui une « amitié spirituelle », fervente et riche de sa pauvreté, qui lui a donné le goût, en même temps que sa lecture des *Cahiers de la Quinzaine* de Péguy, de fonder une revue et des groupes travaillant autour de cette revue, sans compter l'incessante correspondance qui expli-

15. Citée par Paulette Mounier dans « Liminaire » du *Bulletin des Amis d'E. Mounier*, n° 3, avril 1953, p. 2.

quera, suscitera, organisera, accueillera, relancera – suite logique mais en plus ample, avec un autre style, une autre orientation et d'autres objectifs, des « groupes de travail en commun » mis en place par Chevalier à l'Université de Grenoble.

À une époque où tout était, sur tous les plans et dans toutes les dimensions, en train de pivoter, de jeunes intellectuels, se sentant par ailleurs minoritaires dans une société vieillie, sentant la menace d'être pris en étau entre ce qui sera appelé plus tard le stalinisme et le nazisme, écœurés par le matérialisme ambiant et le libéralisme économique, « la ruine générale où les hommes sont en train de s'abîmer », comme le disait Nizan, pensant, tel Denis de Rougemont, que « les catastrophes sont proches », cherchaient les moyens d'en sortir. Mounier parmi eux diagnostiquait une « crise totale de civilisation ». Le trait de lumière fut pour lui ce mot d'Alexandre Marc prononcé un jour de 1931 chez Charles du Bos : « Nous ne sommes ni individualistes ni collectivistes, nous sommes personnalistes. » Mounier, qui cherchait le mot et le lieu « d'une harmonie qui ne soit pas conformisme et d'une autonomie qui ne soit pas séparation », se reconnut alors dans l'exploration et l'approfondissement de la personne, c'est-à-dire cet homme à la fois libre et responsable, personnel et communautaire, instrument de mesure désormais, étau d'une conception nouvelle de la société. Rejetant dos à dos l'individu clos sur lui-même et les morales sociologiques du grand nombre, accueillant en lui le sens péguyste de la misère, optant pour cette espérance qu'il appellera plus tard l'« optimisme tragique », s'ouvrant au monde extérieur, sensible à « l'envers du décor logique » et à une vie en poésie possible par la non-désespérance en l'esprit, attentif à ne pas volatiliser, même poétiquement, les contraires mais à les réconcilier sans supprimer leur différence et leur identité, Mounier découvrait la personne. Il la découvrait comme foyer d'unification ni fusionnel ni syncrétique là où « l'expérience spirituelle des philosophes » constitue « le sol nourricier de la philosophie », comme le dira Maritain en 1947.

Là où, en temps de crise grave et de danger mortel, chacun a besoin d'aller se nourrir et chercher ses raisons de vivre et de mourir, ce sol nourricier est le sol originel pour tout un chacun de l'antique terreau de l'humanité et n'appartient évidemment pas aux seuls philosophes. Aussi lit-on dans un prospectus de février 1932 annonçant la publication d'*Esprit* dont le premier numéro sortira en octobre de la même année : « Partout s'imposent à l'homme des systèmes et des institutions qui le négligent : il se détruit en s'y pliant. Nous voulons le sauver en lui rendant la conscience de ce qu'il est. Notre tâche capitale est de retrouver la vraie notion de l'homme. »

Ainsi la personne et la communauté, l'une n'allant pas sans l'autre ni l'autre sans l'une, devinrent-elles pour lui les notions à proposer comme réponse à la crise totale de civilisation. « Les mots – disait-il – ne viennent aux réalités que lorsqu'elles sont

déjà adultes. » Restait à les vivre et les explorer, ce que fit Mounier jusqu'à sa mort en mars 1950, à l'âge de 45 ans.

Personne et Communauté

Ces notions fondatrices de sa pensée, tendant à éveiller et réveiller l'homme dans son humanité en plein cœur du *xx^e* siècle, sont inventives et entretiennent une cohésion et un équilibre entre trois sollicitations, conjoignant en effet entre elles un mouvement d'extériorisation, un mouvement d'intériorisation et un mouvement de transcendance continue du donné. À ne pousser qu'en un seul de ces mouvements l'homme se mutile dans son humanité. C'est dans cette triple dimension que se constitue pour Mounier ce qu'il appelle la personne. Lieu de médiation refusant en même temps individualismes et collectivismes, idéalismes et pragmatismes, spiritualismes abstraits et matérialismes idéologiques, la personne désigne le lieu du combat pour l'humanité de l'homme.

Il s'agit donc d'inventer un monde commun de personnes libres et responsables, un monde « où l'on pourrait arrêter le premier venu au tournant d'une rue, et, égal du premier coup à tout ce qu'il est, continuer avec lui sans autre étonnement sa conversation intérieure¹⁶ ». Le spirituel étant pour lui « présence et responsabilité¹⁷ », l'anthropologie personnaliste, entée sur ce réalisme spirituel, est un combat pour l'humanité de l'homme. Si elle peut donner naissance à des engagements politiques différents, elle ne peut en revanche se passer d'une vision de l'homme comportant à la fois une phénoménologie des attitudes morales, une éthique et une esthétique impliquant une théorie de la connaissance, une philosophie de l'action débouchant sur une théorie de l'engagement, enfin une philosophie de l'éducation et de la culture au sein d'une conception de la démocratie. En deçà de cette « matrice philosophique » (Paul Ricœur) esquissée par Mounier, une philosophie de la personne et de la communauté ne pourrait être tenue.

Pour se garder à la fois de l'amour-propre, cette inflation de l'estime et de l'avarice de soi de ceux qui comptent et comptabilisent leurs vertus, il est nécessaire pour Mounier de s'ouvrir au réel du monde et au réel d'autrui. La juste estime de soi, autrement dit, est à éduquer : aider chacun à trouver sa juste place est le travail princeps des éducateurs. « La vie morale – écrit-il – est risqué, surabondance, affirmation, lucidité, et non application de règles automatiques à des situations toutes faites, de manière à en éliminer le maximum de risques. Chaque jour elle nous offre

16. Lettre du 5 février 1933 à P. Mounier, *Œuvres*, t. IV, p. 519.

17. *Révolution personnaliste et communautaire* (1935), dans *Œuvres*, t. I, Seuil, 1961, p. 219.

plus que nous n'en saurions porter de conflits déchirants, d'alternatives déconcertantes ; d'occasions uniques d'aventure et de grandeur. » Puissance d'aimer, goût du service – n'ayant rien à voir avec la servilité –, rigueur spirituelle, telles, pour Mounier, sont les trois composantes de la richesse morale¹⁸.

Mais une extériorisation et une adaptation excessives dispersent la vie aux quatre vents de l'action. Le souci excessif de l'utilité et de la sociabilité peut refouler l'univers de l'amour, de la poésie et de la réflexion. À l'inverse, une intériorisation excessive détourne l'action vers le rêve et fabrique une « belle âme » idéaliste, finalement indifférente, aveugle ou paresseuse car se reposant, au nom de la pureté, de tout effort sur le présent : « Toute cette fuite immobile vers les pseudo-valeurs du rêve schizoïde est d'autant plus illusoire qu'elle prend quelques apparences et le langage même de la plus haute moralité¹⁹. »

Une ouverture au réel réussie brise les attitudes infantiles d'opposition et conduit l'égoïsme à une juste estime de soi. De même, une intériorisation réussie assure la réserve, la méditation, l'intimité recueillie. En fait, la fidélité à soi-même suppose un effort incessant d'intégration entre ces tendances opposées, en même temps qu'une ferveur entretenue dans sa vie par de larges structures créatrices de valeurs. Elle suppose aussi ce laisser-être qui n'est pas un laisser-aller, sans quoi il manquerait de ne manquer de rien, et que Péguy appelait l'espérance, « ce on ne sait quoi, [...] cette ouverture laissée à la grâce²⁰ ».

« *Ama et fac quod vis* », disait saint Augustin : « Aime et ce que tu veux, fais-le. » « Cela ne veut pas dire, disait Mounier, chauffe-toi et fais le fou, mais cela veut tout de même dire que l'absolue subordination de toutes les vertus, même de la sacro-sainte prudence, à la Charité, libère un esclave et dilate une vie²¹. » Grâce et générosité travaillent à purifier le monde moral des miasmes de la conscience morose et des aigreurs de la conscience agressive en les libérant l'une et l'autre de l'intérieur, et font des âmes décantées et libérées. Reste que c'est un travail sur soi-même qui prend du temps et se configure à la mesure du tempérament et du caractère de chacun. À la fin de son *Traité du caractère*, Mounier retrouvera les mêmes règles préalables à l'action que celles qu'il s'était données dix ans plus tôt, avant de se lancer dans l'aventure de la revue *Esprit*. En voici la teneur :

18. Cf. *Traité du caractère*, dans *Œuvres*, t. II, Seuil, 1961, p. 687.

19. *Ibid.*, p. 694.

20. « Note conjointe sur M. Descartes », dans *Œuvres en prose complètes III*, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1992, p. 1286.

21. *L'affrontement chrétien* (1945), Parole et Silence, 2006, p. 91.

Connais-toi et accepte-toi toi-même parce qu'il ne peut y avoir d'efficacité pour toi hors des chemins et des limites qui te sont assignées. En d'autres termes, n'essaie pas de sauter par-dessus ton ombre.

– Tu ne te trouveras tel que tu es qu'en te dépassant sans cesse.

– Pousse chacune de tes inclinations sur les voies où elle t'apporte le plus de richesse et d'ouverture ; désarme-la dans ses durcissements et dans ses exclusives, aime à t'harmoniser par des dispositions contraires aux tiennes tout en te maintenant fermement dans ta direction maîtresse.

– Comprends et accepte la manière d'être d'autrui car elle est le chemin obligé pour te conduire à son mystère, pour briser ton égocentrisme et pour établir entre vous les fondements durables d'une vie commune.

Ce que Mounier nomme « la vie en poésie » est « l'expression sensible de la gratuité intime de l'existence » qui nous fait sortir de la « perception immédiate du monde sensible », lorsque ce n'est pas de la « soumission vulgaire à la vision habitée et utilitaire ». L'art en ce sens est une protestation, au nom d'une réalité plus ample, contre le mensonge d'un soi-disant « réel » alors que celui-ci n'est souvent qu'un « compromis, généralement bas, destiné à nous rassurer sur la réalité plus qu'à la révéler²² ». L'artiste est « à la fois la parole de l'univers secret et la parole des hommes de son temps. Intermédiaire de l'un aux autres, jamais accordé ni à l'un ni aux autres, il doit tendre cependant à nouer cette double communauté avec l'univers et avec les hommes, et si possible rejoindre l'une à l'autre²³ ».

Cela suppose une liberté qui ne soit pas seulement conquête de l'autonomie, rupture, mais aussi adhésion, ce qui n'a rien à voir avec une adhérence compacte : « L'homme libre est un homme que le monde interroge, et qui répond : c'est un homme responsable. » L'engagement n'est pas de l'ordre d'un embrigadement quel qu'il soit, mais il suppose une certaine continuité pour ne pas être une velléité ou une agitation pulsionnelle. Une action non mutilée est toujours trialectique, cherchant l'embrayage tout en tenant toujours les deux bouts de la chaîne : du politique au prophétique, de l'engagement au dégageant. La force créatrice de l'engagement naît de sa tension féconde « entre l'imperfection de la cause et sa fidélité absolue aux valeurs impliquées », ce qui place chacun « dans un état de dépossession, d'insécurité et de hardiesse qui est le climat des grandes actions²⁴ ».

La personne n'est pas un individu sériel dans une société anonyme, mais elle se connaît en termes de naissance à elle-même et à l'autre. Si elle est présence et relation, elle est « mystère que nous n'avons jamais fini de comprendre », selon un mot de Gabriel Marcel. Par ailleurs, la communauté n'est pas de l'ordre des habitudes sociales

22. *Le personnalisme*, dans *Œuvres*, t. III, p. 494

23. *Révolution personnaliste et communautaire*, dans *Œuvres*, t. I, p. 261.

24. *Qu'est-ce que le personnalisme ?* dans *Œuvres*, t. III, p. 504-505.

répétitives à telle ou telle époque donnée, ni de l'ordre des calculs stratégiques pour l'intérêt de quelques-uns au détriment des autres, ni de l'ordre de clans se repliant sur eux-mêmes, qu'ils soient familiaux, ethniques ou culturels comme il semble que sa notion soit entendue aujourd'hui, elle est à la fois interpersonnelle et interinstitutionnelle mais à l'échelon de l'humanité. C'est à la fois l'humanité de chacun et l'humanité tout entière qui sont concernées.

Ainsi voyons-nous que la notion de communauté est intrinsèquement liée chez Mounier à la notion de personne : l'une appelle l'autre et réciproquement. Dès 1932, Mounier disait que l'individualisme était « la métaphysique de la solitude intégrale » : ne pas penser avec les autres, ne tenir en soi que la distanciation qui peut aller jusqu'au mépris des autres et se croire libre de tout lien. Pour lui, l'individu était un être abstrait, foncièrement égoïste et suffisant, rivé sur ses seuls intérêts, notion-clé des sociétés créées par le libéralisme. Rien à voir avec la personne située là comme puissance d'accueil, force de création et de maîtrise, mais au sein d'une communauté humaine où toute création est un rayonnement, toute maîtrise un service. Il ne s'agissait rien moins que de faire surgir l'universalité au cœur des hommes, de renaître toujours en humanité et de créer « l'habitude de voir tous les problèmes humains du point de vue du bien de la communauté humaine, et non pas des caprices de l'individu » : « Nous sommes contre la philosophie du moi pour la philosophie du nous », écrivait-il en octobre 1932.

Mais cela ne voulait pas dire pour autant l'acceptation d'un collectivisme. Mounier a lutté de toutes ses forces contre le fascisme mussolinien, le franquisme et le nazisme, là où disparaît l'individu dans les foules fanatisées par un chef mettant en branle les techniques et les fascinations de la mort programmée au nom d'un millénarisme racial. Il a lutté de toutes ses forces aussi contre ce qu'il appelait le « réalisme tronqué » du communisme, une « philosophie de la troisième personne, à l'impersonnel », qui contenait en germes la collectivisation et l'interdit de la parole personnelle, ainsi que la prédominance exclusive de l'État et de ses dogmes.

Aussi proposait-il de « refaire la Renaissance » et d'engager une « révolution personaliste et communautaire²⁵ » :

La première Renaissance a manqué la renaissance personaliste et négligé la renaissance communautaire. Contre l'individualisme nous avons à reprendre la première, mais nous n'y arriverons qu'avec le secours de la seconde. Tâchons de ne pas la manquer à notre tour : sinon viendront bientôt les légistes et les bourgeois du collectivisme, semblables aux légistes et aux bourgeois de l'individualisme, comme eux parasites d'une grande cause, néfastes comme eux ; et il y a quelque probabilité, du

25. Titre du livre de Mounier paru aux éditions Montaigne dans la collection *Esprit* en 1935, rassemblant ses articles de la revue *Esprit* parus entre 1932 et 1935.

rythme où vont aujourd'hui les événements et les propagandes, que leur travail ne traîne pas sur des siècles²⁶.

Il disait cela en janvier 1935.

Ainsi, rejetant dos à dos individus isolés et sociétés sans visage, Mounier considérait que « le premier acte de l'initiation à la personne est la prise de conscience de ma vie anonyme. Le premier pas, corrélatif, de l'initiation à la communauté est la prise de conscience de ma vie indifférente : indifférente aux autres parce qu'elle est indifférenciée des autres. Nous retrouvons ici l'indispensable liaison de la personne à la communauté. Le monde de l'*on* est au-dessous du seuil que marquent les premières traces de la communauté²⁷ ».

L'émergence de l'autre n'est pas dans l'image projetée de soi sur l'autre, qui ne serait alors que le double de moi-même, l'image en miroir de moi-même. C'est aussi vrai pour un groupe que pour un individu. Le conformisme groupal est à cet égard équivalent du narcissisme individuel. Pourtant, il y a bel et bien sortie de l'anonymat et de l'impersonnel lorsqu'un ensemble d'hommes et de femmes se reconnaissent dans un combat, sont capables de se dire : « Nous autres » – nous autres les jeunes, nous autres les retraités, nous autres les scientifiques, nous autres les philosophes, et tout aussi bien nous autres les personnalistes... Là où le monde de l'*on* était sans dessein, le monde du *nous autres* se crée des styles, des références, des enthousiasmes, des idéaux, une ou des causes communes. C'est le premier degré de la communauté. Cependant, n'avoir de pensée que celle d'un groupe d'appartenance, de volonté et de conscience en référence à l'opinion majoritaire d'un groupe risque d'engendrer ce que Mounier appelait de « l'automatisme de consigne ». Il peut y avoir illusion d'une activité collective, fuite devant les angoisses, les choix et les engagements personnels. Chacun peut s'attribuer ce que les autres ont pensé et fait de bon (« nous autres nous avons... ») et rejeter sur eux les erreurs (« ils auraient dû dire ceci, faire cela... »).

C'est ainsi que dès son stade élémentaire la communauté peut se constituer contre la personne et les conformismes se réinstaller bon train. « Une communauté – dit Mounier – ne naît donc pas spontanément d'une vie en commun²⁸. » Il ne s'agit pas de rejeter le compagnonnage, l'esprit de groupe, l'esprit de famille, l'engagement associatif ou politique, mais ils ne sont que des exercices d'entraînement et de création d'atmosphère s'ils esquivent la personne et s'ils ne constituent que des « personnalités » crispées sur leurs affirmations, qui sont le plus résistant obstacle au développement de la Personne. Un *nous* organique, le *nous*, réalité spirituelle consé-

26. *Ibid.*, p. 185.

27. *Ibid.*, p. 186-187.

28. *Ibid.*, p. 189.

cutive au *je*, ne naît pas d'un effacement des personnes, mais de leur accomplissement²⁹ ». Il ne s'agit donc pas d'entrer dans une hypnose collective (Mounier écrit cela deux ans après l'arrivée d'Hitler au pouvoir) mais dans un approfondissement de soi à travers ses propres choix mis en commun avec d'autres, ce qui est loin d'être la même chose. L'expérience de la communauté est d'abord à cet égard une expérience du proche, non pas du prochain en général, mais de la personne de chacun : « [Le *nous autres*] ne commence à être un *nous* communautaire que du jour où chacun des membres a découvert chacun des autres comme une Personne et se met à la traiter comme telle, à l'apprendre comme telle. Il ne s'accomplit comme communauté que du jour où chacune des personnes particulières s'occupe premièrement de tirer chacune des autres au-dessus de soi vers les valeurs singulières de sa vocation propre, et s'élève avec chacune d'elles³⁰. » Il ne s'agit donc pas d'être ensemble pour faire communauté, mais d'agir en sorte que chacun reconnaisse chacun comme une personne. « La Communauté ne naît que sur la ruine des conformismes³¹. »

Un horizon communautaire n'a rien à voir avec le communautarisme qui est un repli sécuritaire sur ses familiarités immédiates ou sur sa communauté d'origine au détriment des autres. Il ouvre à l'humanité entière non pas sous la forme d'un universalisme abstrait ou d'une mondialisation sur le mode du libéralisme économique, mais sous la forme de l'accueil de soi-même et de l'autre dans son humanité entière : c'est de l'humanité entière en chacun qu'il s'agit et donc d'un combat en chacun. Ce n'est pas parce que nous sommes de l'espèce humaine que nous sommes magiquement des êtres « humains ». L'humanité, ça se travaille, ça s'apprend tous les jours jusqu'à notre dernier souffle, en soi-même, entre toi et moi, entre nous tous.

Le social, détaché de la communauté, n'est pas en tant que tel une valeur spirituelle, mais un ensemble de conglomerats plus ou moins impersonnels avec des individus interchangeables, et qui, sans horizon communautaire, ne peut aboutir qu'à des conflits d'intérêts et en fin de compte à la guerre de tous contre tous. Aussi, une action sociale dissociée de la réalité spirituelle du communautaire risque de passer à côté de la question de savoir quelle humanité désirent ses acteurs. « Quelle humanité voulons-nous ? » est une question anthropologique et spirituelle.

Le spirituel n'a rien à voir avec le désincarné : il est pour Mounier « présence et responsabilité ». Il ne se confond pas avec l'exaltation des énergies vitales, ni avec une culture qui « séparée de toute vie intérieure peut être le jeu superficiel d'un esprit qui ne s'engage nulle part et jouit de lui-même sans aimer, ni avec une liberté confondue

29. *Ibid.*, p. 190-191.

30. *Ibid.*, p. 191.

31. *Ibid.*, p. 194.

avec une suspension du jugement ressemblant à s'y méprendre à de l'indifférence ». Le spirituel est incarné, « couché dans le lit de camp du temporel », disait Péguy. Le personnelisme sous cet aspect n'est pas un spiritualisme impuissant car négligeant les dimensions biologiques et économiques, mais pas non plus un matérialisme car le spirituel est aussi une infrastructure des décisions humaines. Dès lors c'est de la conduite même de la décision qu'il s'agit et de la manière dont peut grandir un être humain dans son humanité. C'est à une philosophie de l'éducation au sein d'une conception de la démocratie à laquelle nous sommes ainsi conduits.

Une vision éducatrice

Le but de l'éducation pour Mounier est d'éveiller des personnes en les suscitant par appel ; il n'est pas de fabriquer des personnages, qu'ils soient familiaux ou sociaux, professionnels ou étatiques. Éduquer un enfant, un adolescent, un adulte, ne peut se limiter à les adapter à une fonction ou à un rôle que plus tard ils auraient à jouer. Une personne n'appartient pas comme un objet à sa famille ni à son milieu social, ni à son école, ni à son corps de métier, ni à sa patrie, ni à une quelconque religion. Elle est insérée, entourée, accompagnée, elle se forme par elles et en elles, certes, mais elle n'y est pas assujettie.

Si les familles, les sociétés, les écoles, les professions, les religions doivent tenir compte des logiques des situations concrètes et des besoins, y compris des leurs, elles n'ont pas à enrôler les personnes en les inféodant. Elles ont à les servir en les faisant grandir car elles sont faites pour les personnes, et non l'inverse. Cela ne veut pas dire que les institutions n'ont rien à transmettre : si elles ne transmettaient rien, ni savoirs, ni savoir-faire, ni savoir-être, la barbarie ne serait pas loin. Mais cela veut dire qu'elles doivent prendre garde au fait que transmettre n'est pas seulement instruire mais éduquer, et que l'influence d'un esprit sur un autre n'est pas de l'ordre d'un schématisation grossier de transvasement d'un lieu à un autre : la personne n'est pas seulement un système d'accommodation et d'assimilation, d'intériorisation et d'extériorisation, mais de transfiguration au plus insu d'elle-même où sont impliqués ses désirs et ses rejets, ses amours et ses haines, son génie et ses manques, qui sont autant d'appels à déchiffrer et de messages à entendre. Si une imitation est nécessaire, celle-ci n'est pas simiesque mais humaine. C'est donc bien un éveil qui est requis, une adhésion libre du cœur et de l'esprit, et non une adhérence soumise et répétitive.

Le travail de l'éducateur relève de ces humbles science et art d'aimer où de l'insu de l'un à l'insu de l'autre, il y a un « bon moment », non programmable, où la parole tombe juste, où la rencontre arrive à point.

Par ailleurs, les problèmes de l'éducation ne se réduisent pas à ceux des écoles, des universités et des familles. Les secteurs éducatifs extra-scolaires doivent jouir d'une liberté aussi entière que possible. L'enfant, l'adolescent, le jeune adulte, l'adulte s'éduquent d'autant mieux qu'ils sont confrontés à une pluralité de situations entre pairs et entre générations différentes. Une éducation fondée sur la personne ne peut être totalitaire, elle ne saurait être que totale : le totalitarisme est la mise en système de la partie d'un ensemble organique. Aussi, éviter d'être totalitaire en éducation, c'est s'intéresser à l'homme tout entier, toute sa conception et toute son attitude de vie.

C'est ainsi qu'on ne peut séparer instruction et éducation : si l'on répartit à l'école l'instruction et à la famille l'éducation, cette séparation jouerait au seul profit des familles ayant les moyens matériels et les loisirs d'assurer à leurs enfants une éducation suivie et compétente. D'autre part, l'école serait limitée en ce cas aux seules fins pratiques, sociales et économiques, de la société : la préparation technique du producteur et la formation civique du citoyen. Une école qui prendrait pour fondement la philosophie de la personne et de la communauté ne pourrait justifier ou « couvrir l'exploitation de l'homme par l'homme, la prévalence du conformisme social ou de la raison d'État, l'inégalité morale et civique des races ou des classes, la supériorité, dans la vie privée ou publique, du mensonge sur la vérité, de l'instinct sur l'amour et le désintéressement³² ».

Aucune école n'est en fait éducativement neutre dans la mesure où l'école a aussi fonction d'apprendre à vivre, et non pas seulement de faire acquérir des connaissances exactes et des savoir-faire. L'enfant, l'adolescent, le jeune adulte doivent être éduqués comme des personnes, par les voies de l'épreuve personnelle et l'apprentissage du libre engagement. Tant que les personnes ne sont pas majeures, elles relèvent de leur famille ou de toute autorité reconnue par elle et, l'aidant, voire la suppléant, du corps éducatif. L'État n'a aucun regard sur la vie personnelle comme telle et n'a pas le monopole de l'éducation. Cette prérogative de la famille sur l'État et sur l'école n'a évidemment pas à être un droit arbitraire ni une mainmise inconditionnée sur la personne de l'enfant. Elle est subordonnée, d'abord, au bien de l'enfant, ensuite au bien commun de la cité. Dans une démocratie personaliste, la personne doit être protégée contre l'abus de pouvoir, ce qui exige un statut public de la personne : il fut proposé dans la revue *Esprit* en 1939, puis en 1944 et 1945 il y a fait l'objet d'un projet de « déclaration des droits des personnes et des communautés³³ ». Ceci exige aussi une équilibrage du pouvoir de l'État par les pouvoirs locaux, une organisation

32. E. Mounier, *Manifeste au service du personalisme*, dans *Œuvres*, t. I, p. 552.

33. *Les certitudes difficiles*, dans *Œuvres*, t. IV, p. 99-104.

du recours des citoyens contre l'État, l'*habeas corpus*, une limitation des pouvoirs de la police et une indépendance du pouvoir judiciaire.

Mais la démocratie réelle est toujours un avenir à réaliser et non pas seulement une acquisition à défendre. La liberté considérée comme un but en soi sans rapport à quoi se donner, l'égalité par le vide entre des individus interchangeables, la fraternité abstraite entre des individus abstraits vidés de toute attache et de toute nourriture spirituelle, ces démocraties-là sont exsangues et sans force. « La grande tradition démocratique, oui – dit Mounier –, mais pas les petites. Et pour la grande, les grands chemins³⁴. »

Pour qu'une éducation soit libératrice, il est nécessaire qu'elle le soit y compris d'elle-même. Une tradition familiale, comme toute tradition, ne peut se transmettre que si elle est créatrice, et elle ne peut l'être que si les personnes qui l'habitent sont libres. L'expression et l'apprentissage à l'expression personnelle et à l'expression commune sont nécessaires à cet apprentissage de la liberté personnelle et commune. Et là, selon les talents de chacun, qui sont à découvrir, la mise en contact avec des modes d'expression qui donnent forme et contenu aux sensibilités, aux affects, aux gestes est indispensable. Aucun enfant au monde ne peut se développer sans un mode humain d'expression, c'est-à-dire une parole humaine, une mise en musique et en mots humains de ses sensations, de ses affects, de ses sentiments, de ses désirs, de ses perceptions et de ses représentations. Écouter le monde intérieur et extérieur, exprimer ce qui les habite, entrer en dialogue avec le ciel et le cosmos, la terre, ses éléments et ses habitants, à partir de là où l'on naît, de là où l'on vit, en relation avec le réel et l'imaginaire, cela ne peut se faire sans l'apprentissage d'une culture et de ses moyens d'expression. Cela suppose un éveil, des éveils, par des êtres éveillés ou réveillés dans des environnements qui ne soient pas eux-mêmes endormis ou clos sur leurs univers quotidiens familiers. Or, c'est ce que permet la culture lorsqu'elle-même n'est pas confondue avec des rayons de bibliothèques elles-mêmes confondues avec des cimetières de livres qui empêchent de lire.

La culture n'est vivante qu'avec des gens vivants et les gens ne sont pleinement vivants que s'ils sont nourris culturellement dans leurs besoins organiques les plus élémentaires et leurs besoins spirituels les plus fondamentaux. La culture est une œuvre d'éveil qui requiert des modes d'expression qui ne doivent pas être entravés mais facilités et mis à la disposition de chacun dans un environnement porteur et dans des communautés de proximité qui aient du sens.

Ce qui est essentiel pour Mounier, c'est l'éducation globale de la personne par l'action, par la sensibilité, par la réflexion, par la méditation : la culture appartient à

34. *Révolution personaliste et communautaire*, dans *Œuvres*, t. I, p. 297.

tous ceux qui cherchent à se comprendre eux-mêmes, à se faire une représentation de l'univers, à se situer par rapport au monde et à autrui. Aucune culture ne s'obtient sans travail. Il ne s'agit pas seulement d'assimilation et d'accommodation à un milieu culturel, il s'agit pour chacun de se découvrir soi-même avec ses propres affinités et ses propres dimensions. Il ne s'agit pas que chacun devienne Mozart, mais il s'agissait pour Mozart d'être Mozart. Ce dont il s'agit pour chacun c'est d'être pleinement ce qu'il est et d'être reconnu pour ce qu'il est pleinement par une communauté humaine qui elle-même ne peut se réaliser pleinement qu'en faisant en sorte que chacun puisse se réaliser pleinement lui-même.

LA ROUTE DES SCOUTS DE FRANCE ET EMMANUEL MOUNIER

Jean-François THÉRY¹

Entre 1952 et 1957, la branche aînée des Scouts de France (« La Route ») est dirigée par une équipe de responsables décidée à en faire un véritable mouvement de jeunesse, en phase avec les préoccupations et les aspirations de leur génération. Dans les années antérieures, ces orientations avaient été esquissées par des chefs du nom de Pierre Goutet, André Cruiziat et Michel Rigal, dans une période où, au lendemain de la guerre, le scoutisme catholique connaissait une crise d'identité en raison des tendances « maréchalistes » de certains dirigeants, tandis que d'autres, ayant pris le parti de la Résistance, ou au moins pris leurs distances avec la politique de la jeunesse de Vichy, aspiraient à un renouveau de « l'utopie Scout de France² ». Le scoutisme, qui s'était maintenu dans la zone Sud alors qu'il avait été interdit dans la zone occupée, avait gardé une orientation vers le développement de personnalités affirmées, viriles, patriotes, prenant leur modèle dans la chevalerie médiévale, mise en scène par les romans de la collection « Signe de piste ». Parmi les aînés du mouvement, après les années de guerre, certains rêvaient de reconstruire en France une société plus vertueuse, plus ascétique, plus évangélique, sur le modèle de la chrétienté telle que l'avaient formulée leurs chefs, et notamment le P. Forestier qui fut à l'époque le grand inspirateur du scoutisme. D'autres, au contraire, souhaitaient dépasser ces rêves d'adolescents, et ces deux impulsions avaient beaucoup de mal à converger, et même tout simplement à coexister.

André Cruiziat et Pierre Goutet quittèrent les Scouts de France pour fonder « La Vie Nouvelle », mouvement qui s'adressait à de jeunes adultes et de jeunes

1. Président de section honoraire au Conseil d'État, il fut vice-président du Conseil national des Scouts et Guides de France.

2. Cf. Christian Guérin, *L'utopie Scouts de France : histoire d'une identité collective, catholique et sociale (1920-1995)*, préf. R. Rémond, Fayard, 1997.

couples issus du scoutisme, tandis que Michel Rigal devenait Commissaire général de l'Association. Lui aussi était très désireux de faire de la branche aînée en tout cas un mouvement plus ancré dans la vie de sa génération, cherchant à s'y engager y compris à travers la reconstruction économique et sociale du pays, tout en évitant, autant que possible, de prendre parti dans les problèmes proprement politiques, mais sans y parvenir tout à fait en raison du tour pris, notamment, par la décolonisation.

L'équipe qui prit en charge l'animation de la Route à partir de 1952 se constitua autour d'un jeune dominicain, Pierre-André Liégé, et de Paul Rendu, jeune universitaire qui se situait dans la ligne déjà tracée par Michel Rigal, André Cruziat et Pierre Goutet.

Emmanuel Mounier lui-même était, sans le savoir, à l'origine de cette « Renaissance » de la Route. Alors qu'il intervenait à l'École des cadres d'Uriage, il avait été en contact avec d'anciens chefs scouts qui suivaient cette scolarité, et dont certains étaient devenus cadres des Chantiers de Jeunesse. Il avait connaissance de leur pédagogie, de l'utopie de la formation de l'homme-chevalier (si facilement adaptable à l'idéologie de la Révolution nationale...). Le 1^{er} décembre 1944, il avait publié dans *Esprit* un article intitulé « La jeunesse comme mythe et la jeunesse comme réalité : bilan 1940-1944 », où l'on peut lire :

Le scoutisme a été la vedette des années 40, [où] il fut appelé massivement à encadrer la nouvelle organisation de la jeunesse. [...] Le scoutisme est un instrument magnifiquement adapté à l'adolescence... Il peut aussi, les Routiers l'ont montré, fournir certaines lignes de vie à certains tempéraments d'adulte (non pas à tous). Mais s'il prétend à être une doctrine générale et complète de vie, nous n'avons plus affaire au scoutisme mais à ce que j'appellerai, parodiant un néologisme de l'abbé Bremond, un scouticisme dont l'échec serait aussi certain que les prétentions déplacées. [...] Reste à définir le scouticisme.

C'est d'abord l'assurance (peu scout) qu'hors du scoutisme il n'y a pas de salut. C'est avec cette assurance, notamment, qu'on oublie à dix-huit ans les vrais problèmes de la vie, que lorsque la patrie meurt d'anémie spirituelle, d'anémie intellectuelle, d'anémie politique, on la croit sauvée par la seule multiplication des feux de camp. C'est avec elle qu'on fabrique de faux adolescents barbus, chansonnants et bêtifiants. Des caricatures de scouts.

Le scouticisme greffe sur le bel et libre amour de la nature prêché par Baden-Powell un naturalisme ingénu et végétal... Nous avons connu la dictature du bistro, du cinéma et des fenêtres closes. Il y a aussi, la monotonie de certains journaux de jeunes le prouvait hier surabondamment, un impérialisme du camping, du tour de potier, et du loisir folklorique et artisanal.

Le scouticisme croit avoir résumé l'univers quand il a remplacé la formation par le lyrisme. Une messe à 3 000 mètres d'altitude, une chaude envolée de paroles remplissent de ferveur ses victimes. Mais demandez-leur un effort intellectuel, elles vous traitent d'idéologue. Attirez-les sur des problèmes aigus de la cité, elles crient à la

déviations politiques. Approchez-les des angoisses de l'homme, elles trouvent que vous n'êtes pas marrant ce soir. Vous éveillez même, par ces allusions, une sorte de défiance : la vie est plus simple que ça, il faut être empoisonné par l'atmosphère méphitique des villes pour se poser autant de questions...

Il est permis de trouver un peu sommaire la conception de l'homme et des rapports humains qui traduisent ces méfiances. Il y a le chic type et les pas chics types : que voulez-vous de plus ?

Malgré leur caractère assez sommaire, les critiques d'Emmanuel Mounier mettaient le doigt sur des problèmes de fond, partagés par une partie des responsables du scoutisme : insuffisance de l'engagement, refus d'admettre la complexité du monde, mauvaise orientation de la pédagogie... Aussi, cet article fut « pris très au sérieux », comme l'écrit Claude Peignot dans *Le Chef* de 1945. Il contribua à faire comprendre que la mystique de la chevalerie, loin de mobiliser les jeunes, créait de la distance avec le commun des mortels et provoquait la clôture de l'univers scout sur lui-même. Sur les Routiers formés avant la guerre, cet article fit l'effet d'une douche froide. Mais il permit au courant Goutet-Cruizat de se révéler, et quelques indices montrèrent qu'il prenait sa place : à la mort d'Emmanuel Mounier en 1950, la revue *La Route* invita ses lecteurs à lire *L'affrontement chrétien* et osa publier les réflexions de Michel Rigal sur la guerre d'Indochine... Et, dès l'Assemblée générale de 1948, le P. Forestier avait déclaré : « L'inspiration profonde du scoutisme est d'être un mouvement... par opposition aux œuvres de formation qui existaient avant nous » et « la finalité sociale du mouvement doit commander et orienter les principes de notre formation... ».

*

Pendant les cinq années où le P. Liégé, Paul Rendu et son équipe (Pierre Chesnais, Claude Lefebvre et Jean Muller) animèrent la branche Route, l'inspiration personaliste et communautaire fut constante. Proches des fondateurs de « La Vie Nouvelle », leurs orientations trouvaient des relais parmi les Routiers, en premier lieu les jeunes polytechniciens du « clan des rois mages » fondé par Pierre Schaeffer. En particulier, on doit souligner le rôle de Roger Lazard, immobilisé par la poliomyélite, proche de M^{me} Mounier comme de Michel Rigal, qui réunissait chez lui un certain nombre de chefs routiers décidés à transformer la Route selon les orientations de l'équipe nationale. Chaque mois dans *La Route*, P.-A. Liégé apportait une réflexion d'orientation personaliste, faisant le lien entre la formation personnelle, la communauté nourricière, la responsabilité, l'engagement³. Très vite, les « clans » routiers changèrent de nom pour devenir des « communautés », et la notion tradi-

3. Ses articles ont été rassemblés sous le titre *Jeune homme, lève-toi !* (Cerf, 1959).

tionnelle de « service » laissa place à celle de l'« engagement », qui ouvrait la voie à la collaboration avec les autres mouvements de jeunes dans des actions à finalité sociale et des démarches d'ouverture sur le monde. Nombreux furent les Routiers qui, en 1954, se mirent à la disposition de l'abbé Pierre et du P. Joseph Wresinski à Noisy-le-Grand, et participèrent, avec les membres de « La Vie Nouvelle » aux travaux du club « Citoyens 60 » de Jacques Delors.

Au rassemblement d'Orcival, l'équipe nationale Route proposa aux Routiers un programme en trois points :

1. BÂTIR LA ROUTE, c'est-à-dire la structurer, définir ses orientations en prenant ses distances avec les perspectives chevaleresques des scouts plus jeunes, rechercher ses engagements ;

2. UNIR LES JEUNES, c'est-à-dire proposer aux autres mouvements, c'agir ensemble pour construire ce que Paul Rendu avait appelé « le syndicalisme de la jeunesse » ;

3. RAYONNER LE CHRIST, le mouvement se voulant résolument catholique et inscrit dans l'Église.

Avec une certaine prudence, ce programme évitait d'ouvrir la voie à un engagement politique, mais on était en pleine guerre d'Algérie, grave facteur de division, les Routiers, comme la grande majorité des jeunes, étant plutôt opposés à cette guerre, alors que les plus anciens, les chefs des branches cadettes et beaucoup de parents de louveteaux et de scouts, restaient très marqués par le devoir de « servir la Patrie », considéré comme fondateur du scoutisme. Or un des membres de l'équipe nationale, Jean Muller, rappelé sous les drapeaux, fut tué en Algérie. Ses lettres furent publiées par *Témoignage chrétien*, et *La Route* invita les Routiers à se les procurer et à les lire.

Les réactions furent immédiates et virulentes de la part d'une frange des chefs scouts et de l'épiscopat, et le commissaire général Michel Rigal, pris au dépourvu, réagit en faisant massicoter la revue déjà imprimée. Alors le P. Liégé et l'équipe nationale Route, ouvertement et publiquement désavoués, démissionnèrent (avril 1957).

Cette démission intervenait peu de temps après celle des dirigeants de l'Action catholique des jeunes (ACJF) ; les journaux s'en emparèrent, créant dans l'Église de France un trouble réel. À l'intérieur du mouvement scout, les thèses de la branche Éclaireur (12-16 ans) revinrent en force et condamnèrent les orientations de la branche Route. Michel Rigal, après une période de controverses, confia la responsabilité de cette branche à un médecin, Jacques Bassot, formé aux méthodes et aux idées d'avant-guerre et proche des responsables de la branche Éclaireur. Cela ne se passa pas très bien. Au bout de quelques années, la Route avait pratiquement disparu.

La conception du P. Liégé, pour qui la branche aînée n'est pas la continuation du scoutisme des adolescents mais l'étape privilégiée permettant d'accéder à

la conscience d'un christianisme adulte, finit par prévaloir. En 1994, Dominique Bénard, commissaire général des Scouts de France de 1977 à 1983, puis directeur exécutif du Bureau européen du Scoutisme, écrit qu'« une branche aînée doit être un mouvement de jeunes », qu'elle peut « porter le projet du mouvement scout dans le monde des jeunes » et, regardant la société telle qu'elle est, se regrouper et essayer de « changer un peu les choses ». Ainsi, avec la création des équipes de « compagnons », offertes aux plus âgés dans une perspective d'y développer des amitiés⁴, on invite les aînés du scoutisme à s'ouvrir sur le monde et à préparer des projets d'engagement. L'inspiration personaliste des années 1950 ne s'est pas perdue, et aujourd'hui elle a progressivement repris sa place.

Soixante ans après, la crise de la Route de 1957 est dépassée, et même oubliée. Les Scouts de France ont beaucoup changé. Les références médiévales ne sont plus à l'ordre du jour, et la branche Éclaireur a connu plusieurs mutations, notamment la réforme du début des années 1960, menée par François Lebouteux qui fit évoluer le traditionnel système des patrouilles pour séparer le groupe des « scouts » pré-adolescents (12-15 ans) de celui des « pionniers » (15-17 ans). Enfin, en 2007, fut achevée la fusion des Scouts de France avec les Guides de France, pour réaliser un mouvement ouvert à tous les jeunes, garçons et filles. Aux aînés sont proposées des équipes mixtes de « compagnons », qui redécouvrent ensemble les pistes naguère ouvertes par la Route entre 1952 et 1957, dans le sillage d'Emmanuel Mounier.

4. Dans son article « Des amitiés de Mounier aux Amis d'Emmanuel Mounier », Bernard Comte fait observer que « la communauté commence par l'amitié » (*Cahiers Mounier*, n° 1, 2014, p. 129-147).

RENCONTRE ET CHEMINEMENT AVEC EMMANUEL MOUNIER

Yves LE GALL¹

*Faire des livres ne sera jamais son but,
mais faire des hommes.*

Jean-Marie DOMENACH

Circonstances de la rencontre

En 1959, pour un étudiant de 20 ans, la question du jour était la guerre d'Algérie. Fallait-il faire son service militaire au milieu des appelés en Algérie ou refuser de partir et choisir l'insoumission, voire la désertion, comme le suggéraient certains intellectuels de gauche ? La question me taraudait tandis qu'étudiant en sciences à Paris, je participais à la création d'un comité pour la paix en Algérie.

Poursuivant mes études à Strasbourg à l'Institut de géophysique, je rejoignais la section étudiante du tout nouveau parti en pointe dans la lutte contre la guerre : le parti socialiste unifié (PSU) qui, entre autres, aura pour animateur Michel Rocard. L'époque était difficile pour la gauche non communiste, sommée en permanence de se justifier aux yeux des militants du PC alors en position hégémonique. Je me sentais ballotté entre la mouvance catho (j'avais depuis quelques années perdu la foi) et le mouvement communiste qui me heurtait par son matérialisme et son dogmatisme.

C'est alors qu'Alex, un lecteur de *Témoignage chrétien* (TC) rencontré au PSU, me fait lire un article d'un certain Emmanuel Mounier. Je ne me souviens plus de la teneur de l'article, mais il m'impressionna suffisamment pour que je garde en mémoire le nom de son auteur.

1. Ancien secrétaire général de l'AAEM.

Cherchant à en savoir plus sur cet écrivain, je découvrais plus tard le livre de Domenach *Emmanuel Mounier* publié dans la collection « Écrivains de toujours² », ainsi que *Communisme, anarchie et personnalisme* paru en 1966 dans la collection « Points Politique » du Seuil avec une préface de Jean Lacroix.

J'avais besoin de repères dans ce monde politique dur et agressif. Jusqu'alors je me fiais à mes intuitions, à mes sympathies vis-à-vis des personnes rencontrées. Voilà que je découvrais un guide, un ami, dont je sentais la profondeur, l'expérience, la dimension spirituelle. Je me suis senti rassuré : on pouvait être militant de gauche sans pour autant adhérer au PC. J'étais prêt à accueillir l'enseignement d'Emmanuel Mounier.

Lectures dans le train

Dans les années 1970, j'ai eu la joie de découvrir l'œuvre d'Emmanuel Mounier dans la fameuse collection bleue du Seuil. J'achetai les quatre tomes et décidai de lire l'ensemble de ces ouvrages.

À l'époque, j'habitais dans le Val d'Oise et travaillais à Paris et, chaque jour, j'avais trente minutes de train pour me rendre à la Gare du Nord. Assis confortablement, j'ai dévoré avec passion ces quatre volumes sans jamais voir le temps (ni les gares) passer. Je n'étais aucunement troublé par les autres voyageurs. Il me semblait pouvoir dialoguer avec ce « grand frère » : tout me captivait, y compris ce *Traité du caractère* (le deuxième volume) qui me réconciliait avec ce que j'imaginai être chez moi de forts handicaps (ma grande émotivité, par exemple).

Que m'est-il resté de cette première lecture ?

– *La confirmation de la nécessité de l'engagement.* J'ai d'ailleurs eu la possibilité, au sein de La Vie Nouvelle, d'approfondir cette notion.

– *La prise de conscience de ma grande sensibilité à l'égard de l'humanisme chrétien.* Contrairement à beaucoup de mes amis athées, je me suis toujours senti proche des valeurs chrétiennes sans pour autant être croyant. La lecture de Mounier n'y est sans doute pas étrangère : voilà, me disais-je, un chrétien dont la vie est en pleine cohérence avec sa foi...

– *L'importance majeure de la personne.* Cette approche imprègne toute la vie : les rapports à l'autre, la politique, la vie de tous les jours. C'est aussi ce qui s'avère le plus exigeant à vivre.

– *L'exemple d'une vie frugale.* La grande simplicité d'Emmanuel Mounier a toujours été pour moi un exemple. Comment afficher une proximité avec les plus humbles et se

2. Cet ouvrage a été réédité en 2014 chez le même éditeur.

comporter, dans les faits, comme un petit bourgeois ? Cette contradiction m'a toujours questionné, et j'aime Mounier, être de lumière, pour sa vie exemplaire.

L'appel de Guy Coq

Dès mon achat des *Œuvres* de Mounier, je me suis inscrit à l'AAEM et j'étais heureux de recevoir, régulièrement, le *Bulletin des Amis d'E. Mounier* (BAEM). Dans le n° 89 (octobre 1999), Guy Coq fait appel aux adhérents pour assurer la réussite du colloque de l'Unesco (5-6 octobre 2000). J'ai pris contact avec lui et, étant jeune retraité, je lui ai proposé mes services. Installé rue de Valois, dans les locaux de La Vie Nouvelle, animé alors par Alain Manac'h, j'ai ainsi bénéficié de l'aide amicale de notre partenaire et en particulier de Sarah, la responsable administrative de LVN, pour assurer les inscriptions au colloque grâce à un ordinateur que j'avais acheté pour la circonstance.

À cette période, j'ai participé aux réunions du CA de l'AAEM qui avaient lieu aux Murs Blancs à Châtenay-Malabry et fait connaissance des « grands anciens » : Paul Ricœur, André Mandouze, Simone Fraisse, Henri Bartoli, Marcel Berthelot, Bernard Comte, Jean Gouin (secrétaire général), François Denoël (trésorier). Peu de temps après le colloque, j'ai moi-même, à l'invitation de Guy Coq, rejoint le CA en qualité de secrétaire général.

Pendant une décennie, nous avons travaillé à faire connaître la pensée et l'œuvre d'Emmanuel Mounier, en organisant des colloques³, en poursuivant la réédition des œuvres ainsi qu'en continuant à publier le BAEM (dix numéros en dix ans).

Une question centrale nous était posée (elle l'est encore aujourd'hui) : comment rendre Mounier accessible aux jeunes générations alors que sa pensée nous paraissait tellement actuelle, la crise que traverse le monde occidental nous semblant, en bien des points, comparable à celle des années 1930 ?

Un des moyens envisagés était la réédition, si possible en livres de poche, des ouvrages de Mounier. Ainsi, dix rééditions de textes introuvables ont été réalisées lors de ces années⁴.

Une autre piste était de constituer un recueil de textes très courts (deux pages au maximum) susceptibles de donner envie aux lecteurs de revenir aux textes d'origine.

3. En particulier ceux de Grenoble (2002), Rome (2005), Strasbourg (2005) et Rennes (2010).

4. *Écrits sur le personalisme* (Seuil, 2000), *Refaire la Renaissance* (Seuil, 2000), *Mounier et sa génération* (Parole et Silence, 2000), *L'engagement de la foi* (Parole et Silence, 2005), *L'affrontement chrétien* (Parole et Silence, 2006), *L'éveil de l'Afrique noire* (Presses de la Renaissance, 2007), *Introduction aux existentialismes* (PUR, 2010), *Le personalisme* (PUF, 2010), *Feu la chrétienté* (1^{er} chapitre, Desclée de Brouwer, 2013), *La pensée de Charles Péguy* (Le Félin, 2015).

C'est ainsi que j'ai assuré la coordination d'un petit groupe de personnes, parmi lesquelles Maria Villela-Petit, Bernard Comte, Guy Coq, Marie-Noëlle du Marais, Marguerite Léna, qui ont composé *L'événement sera notre maître intérieur*, recueil de 70 textes de Mounier, avec une préface de Jacques Le Goff, paru en 2014 aux éditions Parole et Silence⁵.

Reste la diffusion de ces livres. L'idée de les présenter au cours de conférences données auprès de jeunes est séduisante. Encore faut-il pouvoir disposer d'un groupe de conférenciers disponibles qui ne repose pas toujours sur les mêmes personnes comme c'est actuellement le cas. Le projet d'un film sur Mounier pourrait être très utile comme kit d'animation pour introduire le débat et orienter la discussion avec ces jeunes⁶.

Le passage de main

Guy Coq a mis en place son successeur Jacques Le Goff, secondé par Yves Roullière, après quatorze ans de bons et loyaux services (3 février 1997-11 février 2011). François Denoël, assisté dans son travail par Mireille de Sousa (directrice administrative d'*Esprit*), cèdera son poste de trésorier à Pierre-Baptiste Cordier-Simonneau à la même époque, depuis remplacé par Robert Boucher.

Patrick Bizot-Espiard, fidèle de Mounier et grand connaisseur de Maritain, a accepté de me remplacer au poste de secrétaire général. Ensemble, nous avons imaginé une formule originale, qui reste à mettre au point, pour faire découvrir Mounier : des conférences où Mounier serait associé à d'autres penseurs (Maritain, Péguy, Bernanos...), accompagnées éventuellement d'œuvres musicales (Mounier, on le sait, a renoncé à la pratique du piano pour se consacrer entièrement à sa mission de directeur d'*Esprit*). En effet, vu la faible notoriété de Mounier, il nous semble intéressant de le faire connaître dans le sillage de personnalités davantage reconnues.

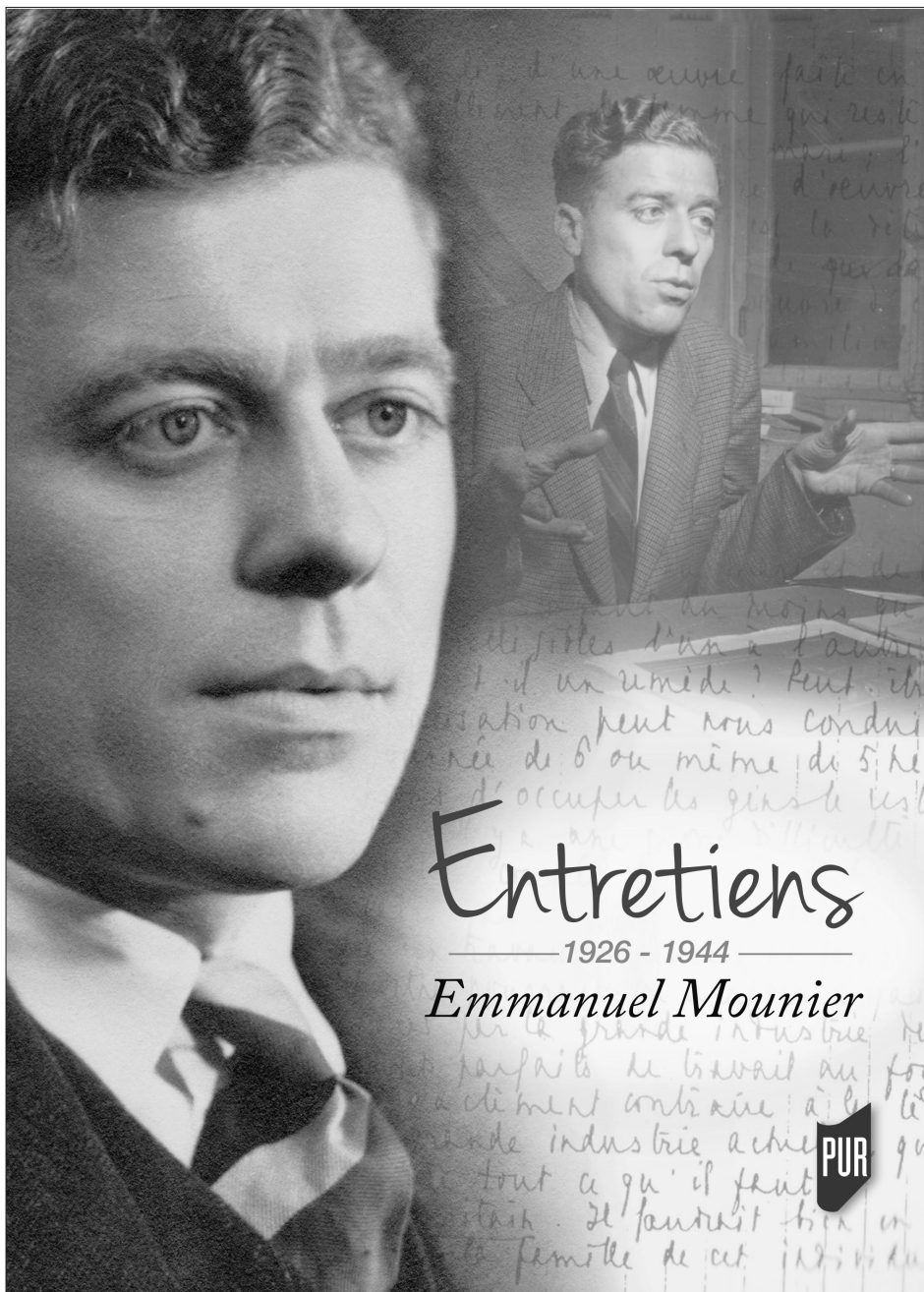
*

Mounier m'a particulièrement influencé dans trois domaines : la vie spirituelle ; la personne conçue dans le triptyque : personne (intériorité, extériorité), communauté, valeurs transcendantes ; le comportement : l'exemple même d'une vie dont les actes sont en étroite correspondance avec les écrits et les pensées.

Emmanuel Mounier m'a aidé à me construire. Sa longue fréquentation a éclairé ma vie.

5. Je signale une malencontreuse erreur de frappe dans la présentation de l'ouvrage. Il faut lire : « irréductible et offert » (Paul Ricœur), et non « irréductible et ouvert » comme il est indiqué.

6. *NdR* : Le film de Caroline Reussner a été diffusé début janvier 2019 sur KTO (voir *infra*, p. 158).



Entretiens

— 1926 - 1944 —

Emmanuel Mounier

PUR

CHRONIQUES

II - SUR LES ENTRETIENS

L'INTÉRÊT DES CARNETS DE MOUNIER

Bernard COMTE¹

Mounier prouve son intérêt pour ces notes souvent quotidiennes à partir de 1929, parfois groupées ou espacées, ou bien supprimées pendant plusieurs mois, voire des années (après 1935 et jusqu'à l'été 1940, sa correspondance en tenant lieu pendant son temps de mobilisation). Il a rempli sept carnets dans les sept années 1926-1933, et deux autres après mai 1934 (jusqu'à octobre 1935 d'abord, puis brièvement du 31 mai à juillet 1936, avec quelques dernières notations en 1936-1937). Sous Vichy, d'août 1940 à la fin de 1941 à Lyon, ses notes régulières présentent un nouvel intérêt en un temps de censure des publications et d'éloignement d'amis chers peu informés (Paul Fraise prisonnier de guerre, Jacques Lefrancq résidant en Belgique occupée...) qui pourront les lire après la guerre.

L'intérêt de Mounier l'amène donc à s'acquitter d'une obligation pendant neuf années (1926-1935) puis dix-huit mois en liberté sous Vichy, suivis de dix mois de détention en 1942 précédant un procès spectaculaire et une relaxe.

De découverte en découverte

L'obligation de l'étudiant-secrétaire de Jacques Chevalier à Grenoble, chargé de recueillir et de transmettre aux membres du « groupe de travail en commun » les démonstrations pédagogiques du maître, a fait place en 1928 au choix de l'agrégé enregistrant les conversations savantes des réunions suivies chez Jacques Maritain ou Nicolas Berdiaev et lors de rencontres individuelles.

1. Co-directeur de l'édition des *Entretiens*, éditeur scientifique d'*Esprit de novembre 1940 à août 1941* (Éditions Esprit, 2004). Ce texte développe une intervention faite à l'IMEC (Paris) le 27 avril 2017.

L'accueil et la générosité de Maritain

Après avoir ainsi écouté, appris et noté, il relate trois découvertes et son travail de rédaction d'un livre, suivis en 1932 de son activité de gestation puis de direction d'une revue, occupations ajoutées par le boursier de doctorat, professeur passager dans l'enseignement secondaire, à la recherche et l'approche d'un sujet de thèse. Il a découvert en Jacques Maritain un illustre aîné, accueillant et généreux, qui apprécie le jeune philosophe catholique et se prête à relire et compléter ses écrits sur épreuves, et à le conseiller et guider dans ses entreprises, thèse de philosophie et revue à créer ; c'est Maritain qui lui suggère un sujet de thèse de philosophie ; la mystique et son rapport avec les valeurs éthiques des philosophes et des simples croyants.

Par-dessus le profond fossé qui sépare le thomisme de l'aîné, défenseur de l'Église, du bergsonisme du débutant qui se veut « révolutionnaire », l'estime et l'affection mutuelles qui les unissent, les amènent à surmonter les désaccords ou malentendus qui les opposent parfois durement mais brièvement.

Le sillage de Péguy

Une deuxième découverte de Mounier, à Noël 1929, c'est le Péguy des *Cahiers de la Quinzaine*, opposant acharné au prétendu « monde moderne » et militant de « la révolution sociale qui sera morale ou ne sera pas », redevenu croyant à un surnaturel « lui-même charnel [...], constamment couché dans le lit de camp du temporel ». Mounier est décidé à servir, dans le sillage de Péguy, la primauté du spirituel affirmée par Maritain, mais Péguy est aussi disciple de Bergson, contempteur des êtres « habitués » et poète des jaillissements créateurs et des libres parcours, resté adepte de la mystique républicaine et de la « religion du dreyfusisme » qu'a partagées le jeune Maritain, son ami. Faute d'avoir connu Charles Péguy, Mounier a rendu visite à Orléans à sa vieille mère et aux anciens amis de Charles, et il a entrepris d'écrire, en partage avec Marcel Péguy, le fils aîné, et Jean Daniélou qu'a suppléé son beau-frère Georges Izard, un livre sur la pensée de Péguy.

Publié en 1930 avec le soutien de Maritain, le livre est vivement apprécié, ce qui encourage Mounier dans son intention de créer avec ses compagnons issus de la Sorbonne une revue soutenue par Maritain et néanmoins animée d'une intention révolutionnaire (révolution individuelle de chacun développant sa personne, révolution dans la société et l'État). Il accepte aussitôt la direction de cette entreprise, et relate en détail sa double tâche : rassembler d'une part un capital et gagner les services d'un éditeur et d'un imprimeur en usant délibérément des rapports de force, définir d'autre part les orientations de la revue nommée *Esprit* et son lien avec un mouvement indépendant, la « 3^e Force », que dirigera son ami proche G. Izard ;

celui-ci, rédacteur en chef de la revue, contrôlera sa tenue sur *deux lignes de crête* dont Maritain, entre autres, exige le respect.

Une première ligne de crête concerne les rédacteurs catholiques, soumis aux dogmes et préceptes de leur Église, qui exerceront leur liberté de conscience en critiquant les dires et les conduites de leurs coreligionnaires, surtout les adeptes d'une religion enkistée dans le conformisme bourgeois ; Maritain veille à ce qu'il n'y ait pas d'écart, et il en exigera la rectification. En mai 1933, lendemain du numéro de mars « Rupture entre l'ordre chrétien et le désordre établi », le nonce inquiet a demandé des explications à l'archevêché de Paris ; une enquête et une réunion du Conseil de Vigilance diocésain ont abouti à la conclusion, proposée par plusieurs théologiens ou éditorialistes, d'inviter Mounier à la prudence en ce domaine, avec les conseils d'un théologien. Cependant la revue restera l'œuvre réalisée ensemble par des catholiques et des tenants d'une autre confession, chrétiens ou juifs, ou d'une philosophie laïque étrangère à toute foi religieuse.

Sur cette ligne de crête, Mounier ne transigera pas avec un catholicisme mondain, ou politique et nationaliste comme celui du général de Castelnau qui défend les droits de l'Église en mobilisant les catholiques dans la Fédération nationale catholique qu'il préside, tout en prônant dans ses éditoriaux de *L'Écho de Paris*, quotidien organe du « Bloc national », la politique d'armement opposée à celle de Briand ; il combat l'ACJF et les organes démocrates chrétiens adversaires du réarmement autant que ceux de la gauche pacifiste, en reprenant les thèmes de *L'Action française* nationaliste alors qu'il se réclame des enseignements de Pie XI.

L'« amitié spirituelle » avec Marie Silve

Mounier fait sa troisième découverte, M^{lle} Silve et ses « Davidées » chez qui son ami Jean Guilton l'a amené ; il a ainsi enregistré un long récit de vie², source d'une « amitié spirituelle » qu'il marque à ces institutrices en leur proposant dans des articles et causeries ses réflexions, et en entrant à l'école d'une spiritualité exemplaire, simple et modeste.

Lignes de position politique et économique

Une seconde ligne de crête s'impose à la revue naissante, difficile à tenir lorsque Georges Izard trouve dans le « Front commun contre le fascisme » du républicain de gauche Bergery un regroupement qui englobe la 3^e Force engloutie et ses militants qui y perdent leur identité initiale, tandis que d'anciens adhérents, dont Mounier et

2. *Entretiens*, 25 avril-13 juillet 1929, p. 98-114.

ses proches amis fidèles à leurs convictions, refusent d'être noyés dans la nouvelle formation. Cet engagement d'Izard lui paraissant d'abord une trahison, une franche explication aboutit à une nette séparation des deux amis ; leur décision commune est claire, sans regret ni récrimination : un « Avertissement » signé à deux dans la revue en juillet 1933 indique qu'Izard la quitte tandis que Mounier refuse d'adhérer au nouveau mouvement, franchement politique, sans référence aux valeurs dont s'inspire la revue.

Mounier a donné en 1931-1932 dans ses carnets un exemple d'opération méthodique pour définir ce qu'il appellera une « ligne de position » de la revue : le régime de la propriété et de la possession, élément de doctrine relevant du droit et de l'économie qu'il n'a pas étudiés. Après avoir soigneusement enregistré dans le carnet IV la longue causerie de l'abbé Lallement sur le capitalisme³, il a proposé à Maritain de faire chez lui en février 1932 une communication sur le droit de propriété, avec l'aide de documents historiques que celui-ci lui a remis.

C'est sa première prise de parole dans une « réunion thomiste » du dimanche, cercle qu'il fréquentait en consommateur ; il donne donc sa communication, qui emballe, écrit-il, ses amis Izard et Galey présents⁴. Il en fait le dimanche 13 mars une deuxième, qui soulève un débat et des critiques du P. Riquet, jésuite, que Mounier rencontre à Paris le 17 ; il distribue alors un dossier sur la propriété à ses correspondants de province initiateurs de groupes d'amis d'*Esprit*. Il anime enfin les 10 et 17 avril chez Maritain (nouvelles « réunions thomistes ») ce qu'il appelle « la discussion finale » de son exposé en présence du jeune André Ulmann, journaliste féru d'économie qui devient son assistant le plus proche à la rédaction de la revue⁵. Il n'a rien livré de son texte dans son carnet, mais il l'a présenté à une assistance qu'il ne paraît pas avoir triée.

Rapidement installé dans le domaine de l'économie, il rédige en deux ans une « Note sur la propriété » qu'il intégrera comme « ligne de position » de la revue à sa première publication doctrinale⁶. En avril 1934, il donne à un numéro spécial d'*Esprit* un article de 65 pages, « De la propriété capitaliste à la propriété humaine », qu'il publiera sous ce titre en 1936, dans la collection « Questions disputées » dirigée par Maritain chez Desclée de Brouwer. Sans avoir présenté dans un carnet sa recherche sur le droit de propriété, il y a montré le lent cheminement, oral puis écrit, de sa pensée critiquée et enrichie dans les discussions entre habitués des « réunions thomistes ».

3. *Ibid.*, 21 décembre 1930 et 1^{er} février 1931, p. 247-250 et 261-264.

4. *Ibid.*, 3 février 1932, p. 354.

5. *Ibid.*, 17 avril 1932, p. 363.

6. *Révolution personaliste et communautaire*, Éditions Mouton, 1935.

Questions intérieures et internationales

Dès 1932, il a relaté dans son carnet (le V) ses activités de directeur de la future revue, en recherche assidue du capital et de l'éditeur qui lui permettront de démarrer et en lutte pour imposer son autorité de responsable contre les vues de Déléage. Celui-ci pousse Izard à créer un mouvement strictement discipliné dont la revue serait simplement l'organe, vecteur de consignes adressées à des unités locales de militants, mais Mounier s'y oppose et note l'ascendant qu'il a pris sur Izard, ami le plus proche : « Je lui ai fait admettre et comprendre l'indépendance de la revue, et je veux que les groupes de travail s'y rattachent », écrit-il le 2 juillet, avant d'ajouter le 13 octobre dans le carnet VI : « Je ne sais que dire *nous, notre* quand j'en parle⁷ ». Le congrès fondateur de Font Romeu, en août, a connu des discussions vives sinon violentes dont Mounier a réussi à résumer les conclusions pour la revue qui s'appuiera sur quelques « purs », Edmond Humeau, Pierre-Aimé Touchard et André Ulmann, hommes de témoignage accrochés aux lignes de crête⁸, contrairement à Izard et Déléage, hommes d'action devenus activistes, qui dirigent le mouvement nommé « 3^e Force ».

Mounier a profité de voyages en pays étrangers, comme en vacances, pour fixer dans ses carnets les visites et les rencontres, parfois insignifiantes à côté de ses responsabilités, ou grosses de vraies découvertes et d'enseignements imprévus : un mois seul en Espagne au printemps 1930⁹, un autre en Italie en automne¹⁰, un récit de visite culturelle en groupe au Royaume Uni à l'automne 1931¹¹, un bref séjour à Rome en 1935¹² et une visite de la Tunisie en 1937¹³. Les références à ses activités de directeur d'*Esprit* s'effacent en mars 1933 devant le récit des journées d'accordailles à Bruxelles avec Poulette Leclercq¹⁴, succédant à des moments difficiles et désastreux, à peine évoqués ici et consignés sans doute dans le carnet VI aujourd'hui perdu. Mounier ouvre le carnet suivant sur le récit détaillé des journées de béatitude qui transfigurent et illuminent sa vie occupée à de rudes tâches ; suivent alors une série de notes sur les séjours de Poulette en France avec lui et sur les siens en Belgique à la rencontre du grand ami Jacques Lefrancq. Ses réflexions dans les carnets sont à cette

7. *Entretiens*, 2 juillet et 13 octobre 1932, p. 375 et 398.

8. *Ibid.*, 16 mars 1933, p. 434-435.

9. *Ibid.*, 21 avril-11 mai 1930, p. 171-199.

10. *Ibid.*, 5-10 septembre 1930, p. 217-221.

11. *Ibid.*, 18 septembre-14 octobre 1931, p. 309-338.

12. *Ibid.*, 18-28 mai 1935, p. 531-39.

13. *Ibid.*, 6-11 avril 1937, p. 570-574.

14. *Ibid.*, 7-19 mars 1933, p. 417-432.

époque constamment liées à celles de sa correspondance avec Poulette, sa vie intérieure s'affirme, enrichie par cette « énorme aventure¹⁵ », l'élan des fiançailles dans l'attente du mariage qui sera fêté en juillet 1935. Cet élan est fragilisé par le souvenir des mois de l'hiver 1932-1933 où leur amour avait paru compromis, souvenir dont le soudain surgissement le ramène à la détresse passée. Il évoque alors les « amours non réciproques », dont il a rencontré « dix expériences depuis deux ans » ; il reviendra en 1935 sur l'utilité de ses notes « prises sur le vif », « nettement nécessitées il y a quelques années par le besoin lyrique, le besoin de dialoguer avec moi, y compris ma vie intérieure et privée qui errait sans miroir¹⁶ ».

« Ni droite, ni gauche »

Sans obligation maintenant de consigner dans un carnet l'ensemble de ses activités, il relate celles dont il veut conserver la mémoire ; c'est pour lui désormais l'intérêt majeur de cette sélection.

Après la séparation d'avec Izard, l'alerte du 6 février 1934 amène son entrée dans la vie politique, sans adhésion proprement partisane mais avec la conscience d'une responsabilité face à la poussée fascisante qui s'est manifestée et aux erreurs et échecs des gauches. Co-signataire avec Stanislas Fumet, Jean Lacroix, Jacques Madaule, Pierre-Henri Simon, Joseph Vialatoux et quelques autres de la déclaration rédigée par Maritain avec Étienne Borne et Étienne Gilson *Pour le bien commun : les responsabilités du chrétien et le moment présent*¹⁷, Mounier met en œuvre ce programme en s'exprimant, plutôt qu'en chrétien, en serviteur des valeurs spirituelles ; ses échanges de 1934-1935 avec Paul Archambault, le philosophe disciple de Blondel qui est un maître à penser des militants démocrates chrétiens du PDP, témoignent de son souci de coopérer autant que possible avec ceux d'entre eux qui envisagent de s'allier aux forces de la gauche démocratique.

Ainsi, après avoir lancé son « Ni droite ni gauche » (mise en garde contre les idéologies et mythologies qui aveuglent de chaque côté), il acceptera en juin 1935 deux invitations : à Rome celle de dirigeants fascistes issus des syndicats et désireux qu'ils retrouvent une autonomie dans l'État du Duce pourri de totalitarisme, et à Paris celle des communistes français et alliés qui suivent les consignes de la Russie stalinienne en organisant un Congrès international pour la défense de la culture.

15. *Ibid.*, 2 avril 1933, p. 446.

16. *Ibid.*, 20 juin 1935, p. 539.

17. Déclaration publiée dans une brochure de 32 pages chez Desclée de Brouwer.

Mounier y assiste et s'exprime librement sur la relation communistes-chrétiens, en termes dont Malraux et Nizan le féliciteront¹⁸.

Le « besoin lyrique » de dialogue

À plusieurs reprises, Mounier, devenu personnage public, souligne l'intérêt pour lui de donner aux jugements ou décisions qu'il note une formulation écrite claire ; il saura s'y référer par la suite et les rappeler à de futurs opposants qui le calomnieraient en dénaturant une déclaration ou une attitude. En 1941-1942, ses carnets fixeront des récits et des réflexions dont la censure interdirait la publication ; il a pu les communiquer dans l'immédiat à des amis sûrs, et plus tard à ceux qu'il retrouvera après la séparation des années de guerre.

Il a avoué tardivement (en 1935) le « besoin lyrique » de dialogue avec lui-même qu'il satisfait en décrivant des aspects de sa « vie intérieure et privée ». Poulette (surnom d'enfant donné par son père à Elsa Leclercq) en est le second centre, « miroir et écritoire », lumière et source d'une « énorme aventure » qui dépasse tout événement car, lui écrit-il, « tu es devenue ma vie, tu es ma vie¹⁹ ». Il fait place aussi aux relations de confiance et d'affection envers ceux de ses collaborateurs qu'il qualifie de « purs », tels Touchard, Humeau, Ulmann au début, et les « modestes » qu'il a placés à l'association Jeune France en 1941 : Jean-Marie Soutou, Maurice Leenhardt, Jean-Marie Serreau et Jean-Michel Guilcher.

Prenant du recul pour se situer en vérité parmi ceux qui l'entourent, il se définit en 1934 comme homme de témoignage et non d'action, contrairement à sa capacité de prendre de fortes décisions. Témoin qui se voit force calme et rayonnante plutôt que combative en quête de succès²⁰, c'est un thème qu'il souligne sous Vichy à propos de son choix d'un engagement de conseiller plutôt que de chef : « Homme de conversation, de méditation, de dialogue, qui sent l'étroite responsabilité de sa méditation parmi les hommes et ne veut la poursuivre que dans une communication et un service permanents. C'est en ce sens que je fais de l'action²¹. »

Conversations avec Dieu

Directeur d'une revue qu'il a refusé d'identifier « catholique », malgré ses débuts dans l'ACJF étudiante et ses convictions et amitiés personnelles, il a affirmé

18. *Entretiens*, 29 juin 1935, p. 542.

19. *Ibid.*, 2 avril 1933, p. 446.

20. *Ibid.*, 5 juin 1934, p. 503.

21. *Ibid.*, 30 mars 1941, p. 721.

dans ses *Entretiens* dès 1933 qu'il vivait dans la présence constante de Dieu, « Dieu en moi autant que possible²² », qu'il rencontre et prie, dans les échecs et les tourments acceptés mieux que dans les réussites et les bonheurs. Il le remercie alors pour les difficultés qui le « remplissent de joie » car : « Tout allait trop bien. Mon Dieu, donnez-nous d'avoir une vie précaire²³ », attitude qui annonce la grande prière de désappropriation prononcée le jour où paraît le premier numéro d'*Esprit*, dont il refuse de s'attribuer le mérite : « Mon Dieu, il faudra que l'on sache que nous étions quelconques, petits entre les petits [...]. Que Vous seul avez mis quelque étincelle en nous [...]. Ma décision, il y a deux ans, elle est l'aboutissement de ce que Vous avez opéré en moi, malgré moi depuis le matin de ma première communion. [...] Seigneur, je veux que Vous soyez tellement présent à l'œuvre que Vous la brisiez Vous-même de l'intérieur si elle n'est pas de Votre volonté²⁴. »

Dix ans plus tard, il s'interrogera avec angoisse sur la valeur de sa grève de la faim lors d'un internement arbitraire à Vals : défi politique à Laval d'un opposant illustre, ou manifestation de solidarité à toutes les victimes des dictatures²⁵. Dans ses réflexions attristées sur l'état de sa fille Françoise, infirme mentale dès sa première année, privée de toute manifestation de conscience ou signe de progrès, il l'a associée devant Dieu à toutes les innocentes victimes en Europe de la guerre ou des persécutions, et il associe sa famille à toutes celles qui souffrent dans une même impuissance, « noyée dans la grande misère commune²⁶ ».

Ces notations parsemées dans l'ensemble des événements et des rencontres cités dans les carnets de Mounier témoignent fortement de la franchise de sa conversation intime avec son Dieu et de la qualité de la foi catholique de ce directeur d'une revue non confessionnelle.

*

Quant à nous, présentateurs ou lecteurs de ces textes que leur auteur ne destinait pas à une publication, ils présentent l'intérêt d'écrits souvent banals où Mounier parle de lui, de ses activités et rencontres, de ses joies et de ses difficultés dans ce qu'il vit au jour le jour, en surface ou en profondeur, et de son humble confiance envers le Dieu de sa foi, tout autre et tout proche. Ainsi, ces *Entretiens* nous offrent des clefs pour accéder discrètement à la conscience de l'auteur et saisir ce qui fait l'originalité et le prix de l'amitié exigeante et lumineuse qu'il a prodiguée de son vivant et après sa mort.

22. *Ibid.*, 4 avril 1933, p. 447.

23. *Ibid.*, 3 mars 1932, p. 357.

24. *Ibid.*, 9 octobre 1932, p. 397.

25. *Ibid.*, 28 juin 1942, p. 851-854.

26. *Ibid.*, 28 août 1940, p. 595.

QU'ENTENDAIT MOUNIER PAR *ENTRETIENS* ?

Yves ROULLIÈRE¹

À Markus Kneer

Le 30 mars 1941, replié à Lyon, Emmanuel Mounier écrit : « Je suis un homme de conversation, de méditation, de dialogue, qui sent l'étroite responsabilité de sa méditation parmi les hommes, ne veut la poursuivre que dans une communication et un service permanents². » S'il fallait trouver une justification à l'écriture de ses *Entretiens*, cet aveu y suffirait presque. À vrai dire, il les récapitule tous.

La publication des *Entretiens* a été saluée à juste titre comme un témoignage rare, voire unique, sur une décennie extraordinaire pour l'intelligentsia française : 1926-1936, puis une période sombre pour le pays tout entier : 1940-1942. Cependant, la plus grande surprise – et la plus déconcertante parfois – tient à la manière dont Mounier les restitue. Car contrairement à ce que l'on pourrait s'attendre, les *Entretiens* ne contiennent pas d'interviews qu'il aurait accordées ou sollicitées. Il s'agit pour l'essentiel de récits de rencontres – des centaines – qu'il appelle finalement peu *entretiens*, ce terme apparaissant d'abord générique, recueils de dialogues en tout genre, tous azimuts.

Ce sont les différentes acceptions d'*entretiens* que nous allons tenter de décliner dans cet article afin de comprendre ce que pouvait bien mettre Mounier sous ce terme. Sa façon de les engager, de les animer (ou ranimer) ont évolué avec le temps. Chaque variante – causeries, discussions, puis entrevues, conversations, dialogues, enfin chroniques – vaut pour quasiment toutes ces pages, même s'il existe des inflexions plus ou moins prononcées suivant les périodes.

1. Co-directeur de l'édition des *Entretiens* de Mounier. Cet article amplifie des interventions données à l'IMEC le 27 avril 2017 (grâce à François Bordes), à l'Institut catholique le 13 novembre 2017 (grâce à Jean-François Petit) et à la Fondation Gulbenkian le 17 avril 2018 (grâce à Guilherme d'Oliveira Martins).

2. *Entretiens*, 30 mars 1941, PUR, 2017, p. 721.

Causeries et discussions

Le groupe de Jacques Chevalier (1926-1927)

Le premier carnet est la transcription d'échanges entre Jacques Chevalier, le premier mentor de Mounier, et certains de ses étudiants triés sur le volet, en marge des cours que le maître donnait à la faculté de Grenoble. Les entretiens de Primerose, du nom de la villa de Chevalier à Montfleury, sur les hauteurs de la ville, étaient organisés dans le cadre du « Groupe de travail en commun » que, durant l'année 1926-1927, Mounier, à la suite de Jean Guilton, fut chargé de transcrire non seulement pour rappeler aux participants le point des questions abordées, mais pour que les correspondants de ce groupe soient tenus au courant des réflexions en cours (les entretiens étaient imprimés).

Les sujets sont variés mais sur tous, les étudiants le savent, Chevalier a du répondre³. Rien là toutefois d'académique ou d'apprêté : on y cause mais non sans raison ni raisonnements serrés. L'un des participants expose, parfois sous la forme d'un simple questionnement, un sujet qu'il travaille ou qui le travaille. Après quoi la discussion est lancée, les idées agitées en tous sens.

Dans son premier article, qui est d'ailleurs presque entièrement un entretien, Mounier évoque l'esprit qui présidait à ces échanges :

Les cours plus intimes [de Jacques Chevalier] nous révèlent l'œuvre en profondeur : ici la pensée se tend, épuise ses ressources dans les questions les plus délicates, depuis les denses spéculations de la pensée aristotélicienne jusqu'à la critique scientifique du continu.

« Mes élèves, me dit-il, je les aime encore mieux que mes livres. Les hommes meurent, les écrits passent, mais la tradition reste toujours vivante. Voyez Platon et Aristote : l'un fonde le Lycée, l'autre l'Académie, et leur pensée n'a cessé d'être reprise au long des siècles. Nous ne pouvons rien dans le cadre d'une vie individuelle : il faut nous subordonner à l'avenir, créer pour lui⁴. »

On devine combien la méthode de Chevalier fut – et restera à bien des égards – exemplaire pour Mounier. L'intimité du groupe obligeait maître et élèves à se prononcer en personne, sans se reposer sur un texte écrit, qui tend à créer des idées toutes

3. Exemples : « Intuitions et systèmes : Spinoza », « Maritain et le néo-thomisme », « Le miracle », « Réactions au Bergson de Chevalier », « La force immanente de la vérité », « Nature et surnature, du point de vue de la connaissance mystique », « Technique philosophique et technique artistique », « Le réalisme de Claude Bernard et le problème de la vie ».

4. « Jacques Chevalier : un penseur français », *La Vie catholique*, 3 avril 1926. Chevalier ajoutera cette précision sur l'« esprit du groupe » : « Pas de cénacle, pas de chapelle, mais un même esprit qui rapproche, unit, soutient de multiples talents. Esprit qui ne gêne en rien l'épanouissement des personnalités, ni même leurs tendances propres. » (*Entretiens*, 7 mai 1926, p. 79.)

faites. Dans l'Académie platonicienne – modèle pour Chevalier –, Socrate fait en sorte que le disciple découvre la vérité par lui-même⁵. Par le travail en commun sur telle ou telle notion, Chevalier visait non pas à la définir *in abstracto* mais à la voir faire son chemin chez les participants au groupe (maître compris) et transformer chez eux la perception de l'univers et de ses principes, de leur propre être et de ses fondements. On y exhorte et encourage à faire en tout et pour tout la vérité.

Les cercles de Maritain et de Berdiaev (1928-1932)

Arrivé à Paris, parallèlement à ses recherches sur sa thèse, Mounier, on le sait, est invité aux réunions dites de Meudon (chez Jacques Maritain) et de Clamart (chez Nicolas Berdiaev). Réunions d'une autre nature que celles de Chevalier. Nulle *metanoïa* ici, implicite ou explicite. Plutôt des séances de travail entre pairs sur des questions de fond. Séances toutes précédées de « causeries » ou d'« exposés » écrits que Mounier prend en sténographie (comme il l'avait fait naguère à Grenoble pour les conférences de Chevalier sur Bergson). Viennent ensuite les discussions, parfois très enlevées – tentatives d'élucidation commune d'une question dans toute sa complexité. S'il est facile de deviner ce qui pouvait intéresser Mounier dans le cadre de ses recherches de l'époque⁶, certaines autres causeries l'éveilleront à de nouvelles thématiques sociales ou religieuses qui, les années suivantes, trouveront bien des échos chez lui⁷. En outre, eu égard à l'extrême diversité des thèmes abordés, on y rencontre un assez grand nombre de personnages qui compteront dans la revue *Esprit*.

La transcription comme passage

Quel statut conférer à ces entretiens, à ces réunions de travail et discussions ? Probablement celui, comme dans l'antiquité grecque, de répercussions d'échanges

5. Modèle dont Mounier fait l'éloge à sa sœur : « Tu vas protester, mais je te recommande aussi, pour les jours de rogne ou d'ennui, la lecture de Platon. Il n'y a pas d'homme plus divertissant que cet homme-là. Je parle, bien entendu, non de ses grands dialogues philosophiques, mais des œuvres du début, celles où devant Socrate qui se fiche copieusement de leur nez défilent toutes les "ganaches" du temps. C'est roulant, – et très moderne de mouvement, car le génie est toujours actuel, toujours le même et toujours nouveau. » (Lettre à Madeleine Mounier, décembre 1926, repris dans *Mounier et sa génération*, Parole et Silence, 2000, p. 23.)

6. Cf. « La mystique byzantine » (G. Florovsky), « La musique et l'inspiration » (N. Nabokoff), « la littérature catholique contemporaine » (St. Fumet), « L'orthodoxie du Pseudo-Denis l'Aréopagite » (H.-Ch. Puech), « Rapports de la philosophie, de la théologie et de la mystique » (J. Maritain et G. Florovsky), « La spiritualité hindoue » (O. Lacombe), « Sur l'anthropologie » (N. Berdiaev)...

7. Cf. « La causalité chez les hommes primitifs en Afrique » (Fr. Aupiais), « La littérature soviétique » (N. Nabokov), « Les rapports de Dieu et du monde chez les catholiques et les orthodoxes » (C. Kowalski), « Le capitalisme » (J. de Monléon et D.-J. Lallement)...

voués à en stimuler d'autres, sans chercher à aboutir à un livre⁸. En outre, on peut se demander si la majeure partie de l'œuvre de Mounier n'est pas à comprendre en ce sens. Issue de multiples discussions, l'œuvre renvoie à ces paroles que Mounier se sent le devoir de stabiliser momentanément dans l'écriture pour mieux raviver d'autres quêtes de vérité, que les « moyens d'action » sont chargés de faire passer à l'épreuve de la réalité. *Stabiliser*, et non *fixer*, car, pour Mounier, il n'est pas d'« autonomie du texte » qui tienne, en tout cas pas telle que la théoriseront les structuralistes à partir des années 1960⁹. On est loin chez lui d'une dialectique entre *phonè* et *graphein* poussée à bout, comme si l'écriture ne pouvait qu'abolir, d'une manière ou d'une autre, la parole. Telle que Mounier la pratique, l'écriture *passé la parole à une autre parole*, en ce qu'elle est toujours un *passage* de la parole à la parole sous les différents modes de l'entretien.

Cette approche de l'écriture se révélera cruciale lors des grands débats internes à *Esprit*. Mounier tient à consigner tous les soirs, malgré l'épuisement, le cours de chaque discernement afin d'en garder trace pour les futures discussions sur des sujets proches. Et Dieu sait s'il y en eut dès le congrès de Font-Romeu qui donna naissance au mouvement et à la revue *Esprit* :

Je m'étais très vivement opposé, avant le Congrès, à ce qu'on décide de la vérité à la majorité. [...] La discussion [...] doit être poursuivie jusqu'à l'accord unanime. De fait, dès aujourd'hui, la méthode se montre très féconde. Au moment où l'on croit, par le raidissement des formules, que tout va casser, cet effort de rapprochement, sans le recours aux facilités du vote, contraint chacun à fouiller sa pensée et donne d'excellents résultats¹⁰.

Les résultats de cette méthode, il en verra les fruits au sein des groupes *Esprit* qu'il rencontre dans toute la France, la Belgique et la Suisse à partir de 1933 :

Je vois progresser l'état d'esprit de ce public dans le sens *Esprit*, de rencontre en rencontre, comme on voit la majorité s'étendre sur une assemblée, ainsi qu'une ombre. Beaucoup plus strict, beaucoup plus audacieux, et avec gravité, sans nul romantisme. C'est un des points précis où il m'est donné de toucher notre action, et elle est tellement différente de cette décomposition sentimentale sous les traits de laquelle on la voit du côté de l'Action Française¹¹.

Par la transcription de ces échanges si variés, Mounier prend conscience, au fur et à mesure, qu'il a tout à apprendre, non plus du génie d'une personne, mais du génie

8. Il est très probable que Chevalier ait formé Mounier à prendre ce type de notes, lui-même pratiquant avec assiduité cet art ou exercice dès sa jeunesse. Témoin l'entretien Bergson-Pouget (Plon, 1954), les *Logia* de Pouget (Grasset, 1955) ou ses *Entretiens avec Bergson* (Plon, 1959).

9. À ce sujet, cf. Paul Ricœur, « La fonction herméneutique de la distanciation » (1975), dans *Du texte à l'action : essais d'herméneutique II*, Seuil, 1986, p. 101-110.

10. *Entretiens*, 16 août 1932, p. 382.

11. *Ibid.*, 26 février 1935, p. 520.

– cette fois au sens de caractère (*ingenium*) – de toute personne. Par là, il tourne le dos au mythe romantique des « grands hommes » éclairant les consciences depuis leurs hautes solitudes, mythe dont Péguy, Chevalier et même Maritain étaient encore pénétrés. Par le large accueil qu'il réserve aux différents caractères approchés – héritier en cela des moralistes du XVII^e siècle tout autant que des psychologues des XIX^e et XX^e –, Mounier saisit rapidement qu'un caractère commun peut cristalliser si les personnes sont portées par un seul et même esprit – ce qu'on appelle précisément une « communauté d'esprit », que Mounier se propose à la fois de servir et d'incarner au moyen de la revue et des groupes qui lui sont rattachés.

Entrevues, conversations et dialogues

L'écho des Entretiens avec Péguy (1928-1931)

Pourquoi les entrevues, conversations et dialogues ont-ils fait leur apparition aussi massivement dès l'arrivée de Mounier à Paris ? Cela tient à notre avis à sa « révélation » décisive de l'œuvre de Péguy, en décembre 1928, et en particulier de ses *Entretiens* publiés l'année précédente¹². Le fils de Péguy, Marcel, y avait groupé neuf entretiens recueillis par un ami de son père, Joseph Lotte, professeur de lycée, entre 1910 et 1913. Ce qui a motivé Lotte à les transcrire, c'est certainement, à l'égal de Chevalier pour Pouget et Bergson, sa conscience d'être en présence d'un génie non encore reconnu et dont le commerce ne fait pas nombre avec ses textes, aussi personnels soient-ils¹³ ; d'où l'importance pour lui, chose originale, de donner toujours un aperçu de la *présence* de ce génie, de l'aspect physique de Péguy, comme du contexte où il le rencontre, afin

12. Mounier avait lu *Notre cher Péguy* des frères Tharaud dès 1925, mais il ne prendra réellement connaissance de l'œuvre péguyste que trois ans plus tard, notamment à travers ses *Lettres et entretiens* dont les citations dans *La pensée de Charles Péguy* (1931) peuvent apparaître disproportionnées par rapport à celles de l'œuvre écrite. Cf. Ch. Péguy, *Lettres et entretiens*, éd. M. Péguy, Cahiers de la Quinzaine, 1927 ; 2^e éd. amplifiée aux Éditions de Paris, 1954 ; 3^e éd. par A. Béguin, J. Bertrand-Sabiani et G. Leroy, Lessius, 2017.

13. Cf. J. Chevalier qui, à la question : « Pourquoi notiez-vous [les] moindres paroles [du Père Pouget] ? », répondait ainsi : « J'y étais poussé par une sorte d'instinct secret, dont je n'eusse pu, alors, formuler explicitement les raisons. Le coup de foudre n'existe pas seulement en amour [...]. Il existe encore, pour moi, en présence du génie, bien qu'il se manifeste sous une autre forme, par cette sorte d'étonnement ou de "stupeur" pareille à celle qui, selon Virgile, s'empara d'Énée à la vue de l'embrasement de Troie » (Avant-propos aux *Logia : propos et enseignements du Père Pouget*, Grasset, 1955, P. IX-X). Par la suite, il évoque dans le même sens ses rencontres avec Henri Bergson, Henri Poincaré, Vincent d'Indy, Miguel de Unamuno, lord Halifax et le cardinal Mercier. À lire ses *Entretiens*, Mounier connut indéniablement ce type de « coups de foudre » avec Jacques Chevalier, Guillaume Pouget, Charles Péguy (à travers ses textes et le témoignage de ses proches), Jacques Maritain, Marie Silve, Louis Massignon, le peuple espagnol ou Maurice Martin-Noël.

que le lecteur le visualise mais plus encore le *sente*, sente la vibration de son corps qui se fait tout entier parole. Citons par exemple le début et la fin des *Entretiens* : « Trouvé Péguy aux Cahiers à 3 heures de l'après-midi. [...] Il avait une barbe hirsute. "J'attends qu'il fasse beau pour me la couper" » ; « Nous parlions dans l'arrière-boutique, la nuit était tombée, nous n'avions pas allumé. Il n'y avait plus de clarté que sur le front de Péguy et sur sa main¹⁴. »

Ce qui rapproche surtout les *Entretiens* de Mounier d'avec ceux de Lotte, c'est leur forme qui relève tour à tour de la conversation de café, de l'entrevue entre deux courses ou deux trains – entretiens à brûle-pourpoint et à cœur ouvert, avec tout ce que cela suppose de propos humoristiques, légers, braques, et de propos sérieux, bouleversants parfois, de raccourcis, digressions, courts-circuits, embardées, etc. Mounier écrit dans son *Péguy* : « Le désir d'une contemplation qui n'aurait qu'à vivre et se rayonner sans le souci préliminaire de se justifier, de se limiter, de s'opposer [...] éloignait [Péguy] de la dialectique démonstrative à l'avantage d'une dialectique culturelle qui cherchait en tout lieu sa nourriture et son élan¹⁵. »

On a là un excellent résumé du style péguyste, qui semble exemplaire pour Mounier et éclaire la démarche plus ou moins consciente de ses propres *Entretiens*. La dimension réactive, intuitive, d'une dialectique qu'on pourrait appeler du « tout-venant », sensible à tous les aspects des personnes¹⁶, est privilégiée par rapport à une dialectique purement argumentative qui vise avant tout la mise au net des idées débattues. Car c'est – point fondamental et original de la pensée de Mounier – dans le passage même par les voies les plus broussailleuses, et non dans leur dépassement, que les voies prophétiques trouvent leur légitimité : « Ce ne sont ni des concepts élaborés ni une orthodoxie enseignante, ni une législation qu'il faut demander à cette pensée toujours ouverte [de Péguy]. Mais quelque chose comme les visions d'un prophète, ces idées multiples, serrées, fécondes, inépuisables à l'usage, qui apparaissent d'abord en foule bigarrée¹⁷. » Pas d'engagement éclairé, donc, sans cette plongée en aveugle

14. Ch. Péguy, *Entretiens*, p. 25 et 59.

15. *La pensée de Charles Péguy*, éd. N.-Y. Kisukidi et Y. Roullière, Le Félin, 2015, p. 71.

16. C'est, nous semble-t-il, ce que met Mounier sous le terme de « dialectique culturelle ». On relira avec fruit la définition qu'il donne du mot « culture » en 1949 : « La culture n'est pas un secteur, mais une fonction globale de la vie personnelle. Pour un être qui se fait, et se fait par développement, tout est culture ; l'aménagement d'une usine ou la formation d'un corps, comme la tenue d'une conversation ou l'usage de la terre. C'est dire qu'il n'y a pas une culture à l'égard de laquelle toute autre activité serait inculte (un "homme cultivé") mais autant de cultures diverses que d'activités. Il faut le rappeler contre notre civilisation livresque » (*Le personnalisme*, dans *Œuvres IV*, Seuil, 1962, p. 522 ; renvoi est fait à l'ouvrage de Denis de Rougemont, *Penser avec les mains*).

17. *La pensée de Charles Péguy*, p. 23-24. À sa manière, les réflexions qui suivent annoncent celles, devenues célèbres, sur le « pôle prophétique » (en relation avec le « pôle politique »), soit la « théorie

dans le multiple, d'où peut naître la figure du prophète qui pour Mounier est « celui qui sait sacrifier aux sollicitations du réel les voies et les harmonies imaginées par nous », ce qui développe en lui « l'effort continu de fidélité sur les chemins déconcertants ». Si nous sommes à la hauteur, « le risque que nous prenons dans l'obscurité partielle de nos choix nous place dans un état de dépossession, d'insécurité et de hardiesse qui est le climat des grandes actions¹⁸ ». Ainsi Mounier, dans ces *Entretiens*, laisse-t-il exemplairement venir à lui la multiplicité des idées des uns et des autres avec toujours un a priori de bienveillance joint à une lucidité par instants redoutable vis-à-vis de ses interlocuteurs. Lotte et Mounier l'ont bien compris : les paroles et les gestes qui s'expriment dans les entrevues, conversations et dialogues, sont *donnés*, à rebours des écrits, réunions et discussions qui nécessitent réflexions préalables, voire préparations plus ou moins stratégiques.

L'abord des événements (1930-1939)

Le 7 décembre, de la rue Saint-Placide au Palais Royal, nous parlons, G. Izard et moi, de la Revue dont nous avons besoin. « Et pourquoi ne nous en chargerions-nous pas ? » Nous sommes rue de Valois¹⁹.

Ces quelques lignes sont placées en exergue des *Entretiens IV* (1930-1931), chose unique dans tout le livre, et il est probable qu'elles le furent bien après coup. Elles frappent par leur sobriété. Pas un seul mot inutile : la date (un dimanche), l'itinéraire qu'empruntent les deux jeunes hommes²⁰, le motif de la conversation, liée à une nécessité impérieuse, ponctuée par une décision irrévocable et le lieu où celle-ci est prise. À la fois mémorial et conclusion d'un pacte, prise de conscience d'un moment dont les conséquences seront celles que l'on connaît. Espace et temps sont au même instant convoqués, ce qui constitue le principal critère pour authentifier un fait en événement. Et ce d'autant plus que cette conversation n'était en rien prévue : la question du besoin d'une revue est venue sans crier gare au cœur d'une conversation se déroulant en

de l'engagement » selon Mounier (*Le personnalisme*, p. 503-506). Camille Riquier confirme cette intuition : « Il y a bien chez Péguy cette manie et ce "désir secret" de saisir ce qui a été dit à son point d'éclosion et de fraîcheur, et d'affiner son écoute quand le regard, lui, incline trop vite à s'habituer à ce qu'il a lu, transportant aussitôt l'idée conçue sur le plan de l'éternité, comme si on l'avait toujours déjà su » (*Philosophie de Péguy ou les mémoires d'un imbécile*, PUF, 2017, p. 480).

18. *Le personnalisme*, p. 505.

19. *Entretiens*, p. 239.

20. La rue Saint-Placide (Paris VI^e) est celle où vit G. Izard, parallèle à la rue du Regard où loge Mounier à l'époque, et les amis se rendent rue de Valois (I^{er}), où travaille Izard. Cela fait environ une demi-heure de marche, en traversant la Seine.

marge du rythme habituel de la réflexion, avec pour témoin de prédilection la ville alentour²¹.

Et il est clair qu'en transcrivant ces *Entretiens*, Mounier cherchera la trace renouvelée de ces événements déterminants, même si, à plusieurs reprises, il émet des doutes sur leur pertinence :

Médiocrité de ces phrases pressées où je n'inscris que des événements, alors que *tout* se passe en dessous des événements.

Où en sommes-nous ?

Non pas qu'avons-nous *fait*, mais qu'*est* devenue la pureté de notre mouvement²² ?

Par la tournure réfléchie de la dernière phrase (« qu'*est* devenue »), Mounier confirme bien l'importance qu'il accorde à ces moments de grâce que l'écrivain a bien du mal à restituer, alors qu'il lui est aisé – et avec quel talent – de transcrire le cours d'une réflexion entre personnes assises autour d'une table ou dans un salon, et avec une attention renouvelée lorsque la conversation « se disloque », « s'interrompt », part dans de tout autres directions que celles initialement prévues. Ici c'est l'action qui mène ou ramène à l'être, et non l'inverse²³.

Ce critère jouera un grand rôle lors d'une rencontre, que Mounier jugera majeure, quasi providentielle, avec Raymond de Becker, proche de Maritain et de sept ans son cadet. Après s'être retiré de la Troisième Force, monopolisée par les ambitions politiques de Georges Izard, Mounier attend beaucoup du mouvement d'action politique Communauté, à la constitution duquel il contribue activement avec ce nouvel ami²⁴. La réflexion sur les liens qui l'unissent à celui-ci nous vaudra cet autoportrait exceptionnel :

21. Cf. début de la *Note conjointe sur M. Descartes* de Péguy : « Deux amis sortent de cette petite boutique.

Ils vont se promener. L'écrasant tracés de cette vie de Paris, toute de labeur, leur laisse le temps de quelque respiration. Ils ont trois quarts d'heure, cinquante minutes devant eux. À trois on est forcé de parler. Mais à deux on peut causer » (*Œuvres en prose complètes III*, Gallimard, 1992, p. 1282 suiv.).

22. *Entretiens*, 3 janvier 1933, p. 406.

23. Exemple entre mille, ce dialogue avec un des propriétaires des Éditions De Brouwer, premier éditeur d'*Esprit* : « Je dîne avec Véricourt, qui m'entraîne aux amis de *L'Aube*. Nous allions nous séparer quand il me demande de passer quelques instants chez lui. J'hésite, puis j'accepte. À cette hésitation fut liée une amitié. » (*Ibid.*, 6 juillet 1932, p. 375.)

24. « Depuis un an, après la dispersion de la première équipe, j'étais seul à tenir le char, seul à sentir l'amitié qui circulait dans le corps et qui n'avait plus de communications latérales. Primard [homme d'affaires proche de Maritain] avait bien raison, l'autre jour – pourquoi ai-je protesté ? – quand il me disait que jusqu'ici, *Esprit*, c'était moi et mon histoire personnelle. Non, c'est l'histoire de beaucoup, et de combien qui me surclassent en sainteté ou en génie : mais selon les contingences historiques, il faut bien dire que j'étais seul à soutenir, diriger, centraliser. Il y avait besoin de recréer une communauté. » (*Ibid.*, 13 mai 1934, p. 495.)

Je suis comme une force calme et sur place, rayonnant, non pas fait pour la conquête mais pour la séduction, non pour l'attaque mais pour la présence. En ce sens force féminine qui veut être fécondée par des impulsions du dehors : ce fut le rôle d'Izard – il a aussi créé *Esprit*, non pas en ce sens sans doute qu'il lui ait beaucoup donné de son contenu, mais s'il ne m'avait persuadé, me serais-je cru désigné, moi précisément, pour cette tâche, l'aurais-je entreprise ? – Il est parti vers d'autres destins. Peut-être est-ce le rôle de De Becker de reprendre auprès de moi la place pour laquelle malgré tout Izard n'était pas fait²⁵.

Ce retour constant à l'être, aux raisons d'être, qu'opérait Mounier et sa méfiance vis-à-vis du faire, de l'à-faire, du résultat, relève donc moins d'un choix de sa part que d'un habitus. On comprend mieux alors l'insistance sur son caractère « méditatif », voire « érémitique », qu'il perçoit comme un avantage mais aussi, dans une certaine mesure, comme une faiblesse, dès qu'il s'agit de se donner des moyens d'action conformes à ses convictions, fruits de ses réflexions²⁶. Quoi qu'il en soit, il est rare de voir des intellectuels d'influence reconnaître ainsi en eux ce « pôle féminin », maternel, pour mieux valoriser le rôle masculin, paternel, de l'homme d'action. Rare de les voir accepter d'être ainsi « fécondés », transformés par les « impulsions du dehors », autre nom de l'événement véhiculé par les « politiques » qui savent, eux, profiter de l'instant favorable...

Mais Mounier devra de nouveau déchanter. En effet, Raymond de Becker fait preuve d'une « trop grande malléabilité qui [l]'effraye, plus qu'elle ne [le] rassure²⁷ ». Cette déception coïncide avec ce qu'il appellera « la grande trouvaille : [Brice]

25. *Ibid.*, 5 juin 1934, p. 503.

26. « Moi qui ai eu toute ma vocation intérieure tournée vers la vie érémitique, méditation, flamme intérieure, vie privée, amitié, me voilà jeté en pleine rue, condamné au travail impur et bruyant, à la corvée de quartier. Que Dieu prenne hommage de cette impureté et en lave mon cœur, car Il m'a mis aux seules besognes dont j'étais digne » (*ibid.*, 5 novembre 1932, p. 401) ; ou encore : « C'est quand je viens de sortir de la méditation ou de la communion la plus épurée que je me sens le plus proche des hommes, en contact le plus riche avec eux : c'est que les profondeurs à explorer par le dedans sont autrement touffues que les profondeurs de surface » (*ibid.*, 3 janvier 1933, p. 407). *A contrario*, ce portrait d'Izard : « Toujours là au moment où il faut concilier, arranger des formules, lâcher brusquement ce qu'il a défendu, comme tout homme pour qui le résultat spirituel compte plus que les chemins pour y aller. Mais aussi souvent excité par l'attaque, et d'abord disposé à agrandir les fossés. Il est foncièrement ce tempérament généreux où s'est greffé son christianisme ; mais il est bien évident que la vie intérieure et le monde spirituel restent pour lui une aube, une lumière que l'on reçoit et que l'on rayonne dans un embrasement d'amour, que l'on oublie aussi parfois dans les vigueurs de l'action, – non pas une dimension où l'on se meut, que l'on explore, où l'on avance, où l'on peut tomber. » (*Ibid.*, 18 août 1932, p. 386.)

27. *Ibid.*, 12 juillet 1934, p. 545.

Parain²⁸ ». Ancien communiste ayant vécu deux ans en URSS, ce philosophe du langage (1897-1971) proche de Jean Paulhan fascine Mounier qui entretiendra avec lui pendant quelques mois un dialogue soutenu²⁹. Néanmoins, sa pensée claire et distincte (à l'opposé de celle de De Becker) sera vite jugée par Mounier trop distanciée du réel : excessivement amoureux de la modération en politique et indifférent à toute mystique, peu soucieux de joindre le geste à la parole. Ce nouveau désenchantement par rapport à ce qu'il croyait être un événement sur lequel faire fond, même s'il fut sans commune mesure avec les deux précédents, entraînera pourtant la plus radicale remise en question de tous les *Entretiens* :

Je ne suis que trop porté, depuis quelques semaines, au goût de l'éternel, à la démission des procédés humains, au sentiment de la vanité de tous nos gestes. Par éclairs, comme si subitement je le voyais d'un regard divin, *Esprit* m'apparaît comme un remous dans la ridicule bousculade des hommes d'aujourd'hui. Et si notre ferveur n'était qu'agitation ? Notre pureté que raideur rationaliste ? Et si nous détournions, si nous arrêtons sur le chemin de Dieu, après les y avoir un tout petit peu tirés, quelques garçons, par la satisfaction, par les enthousiasmes mêmes que nous leur apporterions ? Et si le courage, le vrai courage était de jeter tout cela aux buissons ? Et si le sacrifice de ce travail en profondeur, que je croyais parfois non dépourvu de quelque renoncement n'était qu'un consentement aveugle à la plus subtile tentation de divertissement³⁰ ?

Sans doute lui faudra-t-il souvent se reporter à l'événement-source du 7 décembre pour ne pas désespérer de rencontrer alter ego qui le comble. Mounier pourra cependant compter sur des hommes dont il fit connaissance sans effusion particulière,

28. *Ibid.*, 22 novembre 1934, p. 512.

29. Ces dialogues font suite à sa lecture enthousiaste du premier livre de Parain, *Essai sur la misère humaine* (Grasset, 1934), comme en témoigne sa recension : « [Ce livre] est un des actes les plus importants de la littérature d'après-guerre, où l'on trouve si peu d'actes. [...] Depuis Péguy sans doute n'avons-nous pas eu de témoignage plus authentiquement péguyste, par l'inspiration, par cette manière de saisir les problèmes au ras des jours et des travaux de la terre, comme un paysan encombré de ses images, incapable d'en isoler ses idées, mais qui ne livre aucune d'elles sans un lambeau de chair, de son œuvre quotidienne ou de la poésie immédiate qui s'y mêle. [...] Ceux de nos sympathisants qui nous demandent parfois "où nous allons", et se plaignent d'imprécision, je crains que pour une part ils se laissent encore prendre à la tentation de ces systèmes de mots, plus agencés que pensés, qui rassurent mais immobilisent. Ce n'est pas en six mois, ni en deux ans que l'on "refait la Renaissance". Ce n'est pas sans tâtonnements, – du fromage pour finir mon pain, du pain pour finir mon fromage... On n'attaque pas la croûte des paroles mortes sans une effervescence de paroles à l'état naissant qui peuvent paraître superflues ou obscures, – mais ainsi va la vie. » (*Esprit*, octobre 1934, p. 146-147 et 151.)

30. *Ibid.*, 24 octobre 1935, p. 549. Au même moment, Mounier trouve une paradoxale consolation dans une rencontre avec Massignon qui est en train de perdre son fils : « Je suis bouleversé par cet homme presque chaque fois que je le vois. Mon émoi se nourrissait tout à l'heure de l'étrangeté de ces quartiers inconnus de Passy où mes certitudes se perdaient dans les lumières. » (*Ibid.*)

comme les journalistes André Ulmann – secrétaire de rédaction d'*Esprit* – et surtout Pierre-Aimé Touchard (« Pat ») – secrétaire général d'*Esprit* et des amis de la revue, puis rédacteur en chef du *Voltigeur français*³¹. Plus que d'autres, ce sont eux qui aideront Mounier, au jour le jour, à surmonter ses doutes, à nuancer son purisme, à calmer ses élans mystiques, à préciser ses positions. L'assurance dont il fit preuve sur la guerre d'Espagne et les accords de Munich, par exemple, doit beaucoup au soutien efficace de ces hommes d'action à leur manière, ni purs politiques, ni purs intellectuels.

Chroniques

Dès les *Entretiens II*, on trouve chez Mounier une forte propension à raconter la vie de la personne en marge ou au-delà de l'exposé de ses idées. Ainsi en va-t-il de Péguy au sujet duquel il enregistre avidement la moindre anecdote recueillie auprès de sa famille et de ses amis, parallèlement à l'écriture de son ouvrage sur sa « pensée » ; ainsi en va-t-il de M^{lle} Silve. Dès que l'idée de la revue commence à prendre forme, le rythme des récits s'accélère. Chaque rencontre est comme mise en scène, en sorte que l'on se (re)trouve *in situ*, « comme si on y était ». Si par exemple les négociations avec la *Revue des jeunes* en vue d'une possible fusion sont rapportées avec une telle précision (circonstances, lieux, assistants, avancées, reculs, etc.)³², c'est que ces notes permettent de tenir bon dans cet entre-deux toujours inquiétant, parfois vertigineux, qui sépare les principes d'action et l'action elle-même, les événements nous obligeant à rebattre sans cesse les cartes. Conséquence : les entretiens nous portent à accorder la plus grande importance, comme dans un banquet, à *l'ensemble des présents* : les personnes révélées à travers leurs paroles, bien sûr, mais aussi à travers leurs attitudes, le langage de leur corps ; et non seulement les personnes, mais aussi le contexte dans lequel elles se meuvent. On ne s'entretient pas de la même manière dans un salon à Grenoble, Meudon ou Clamart que dans un restaurant à Lille ou Lyon ; on ne dialogue pas de la même façon dans une salle de rédaction à Paris qu'au fond d'une cellule en Ardèche ; on ne discute pas avec la même intensité dans les transports menant en Espagne, Grande-Bretagne, Italie ou Tunisie que sur les prés de Font-Romeu ou des environs de Bruxelles.

À partir de mai 1932 jusqu'en 1935, les *Entretiens* prennent un tour plus complexe puisqu'à la conception et aux premiers pas de la Revue se superpose la lente formation de cette autre communauté qu'est le couple. Un dialogue se met dès lors en place

31. Cf. les notices que leur consacre Bernard Comte dans *ibid.*, p. 929-932 ; cf. aussi son article « Des amitiés de Mounier aux Amis d'Emmanuel Mounier », *Cahiers Mounier*, n° 1, 2014, p. 133-136.

32. *Entretiens*, 21-23 mai 1931, p. 287-288.

entre l'ardent jeune homme (Mounier, qui vit à Paris), la jeune femme aimée (Elsa ou « Poulette » Leclercq, qui vit à Bruxelles), l'homme qui aime celle-ci sans réciproque (Jacques Lefrancq, l'ami et quasi-frère de Mounier), la femme qui aime Mounier sans réciproque (Jéromine Martineggi, camarade d'études à Grenoble) et jusqu'à Dieu lui-même que Mounier prend souvent à témoin dans le trouble comme dans la joie... Une fois éclaircie la situation, après trois années d'atermoiement, Mounier confie :

De moins en moins le temps de prendre ces notes sur le vif. Pourtant leur utilité. Il y a quelques années, nettement nécessitées par le besoin lyrique, le besoin de dialoguer avec moi, y compris ma vie intérieure et privée qui errait sans miroir. Depuis que je connais Poulette, [...] elle est le miroir et l'écrivoire. Cela même que je ne lui exprime point est comme libéré, ne se heurte plus à un mur d'absence qui le fasse refluer sur soi. C'est pourquoi, le surmenage aidant, il n'est plus question ici que d'événements extérieurs, d'une fraction seulement de ma vie, et que j'ai juste le temps de repérer, sans savoir en dire toutes les résonances. Mais utilité pour ne point me duper sur leur vraie histoire, si j'ai plus tard à témoigner de tout ce que à quoi je suis mêlé, ou simplement à me débrouiller parmi tout ce qui en sortira. Pour ne point m'arranger à moi-même le passé aussi quand j'arriverai à l'âge où l'on regarde en arrière pour régler ce qui vous reste de temps³³.

De facto, Mounier fera régulièrement le point sur ses actions passées en essayant d'en comprendre les mouvements, la logique, que ce soit dans ses *Entretiens*, sa correspondance, ses articles ou ses conférences³⁴. Grâce à certaines incises inscrites après coup, on sait aussi que pour ce faire, il consultait ces notes qui donnent, avec le minimum de reconstruction, une idée des paroles et du comportement de ses interlocuteurs, ainsi que de ses propres réactions sur le vif. Au point qu'il paraît souvent difficile de distinguer les notes écrites pour lui-même des notes écrites pour les amis d'*Esprit* ou des intimes³⁵. Quoi qu'il en soit, elles répondent à un besoin impérieux, et une telle disposition suppose des dons exceptionnels de réception et de communication, d'attention et d'oblation.

D'« utiles », ces notes deviendront strictement nécessaires en 1940-1941, quand, l'équipe d'*Esprit* étant dispersée, Mounier se trouvera seul en charge de la revue en ces « temps de crise », où « ni le fait de parler, ni le fait de se taire, ni l'adresse, ni la maladresse n'ont encore un sens clair³⁶ ». Confusion régnante entre semi-vérités

33. *Entretiens*, 20 juin 1935, p. 539-540.

34. La plus connue : « Les cinq étapes d'*Esprit* » (24 octobre 1944), publiée dans *Dieu vivant*, n° 16, 1950.

35. La création en novembre 1935 du *Journal intérieur*, « mensuel des groupes d'amis d'*Esprit* », veut clairement répondre à ce besoin de tenir le journal de la communauté *Esprit*, en inventoriant l'état des réflexions des différents groupes à travers l'Europe.

36. « Sur l'intelligence en temps de crise », *Esprit*, février 1941 (cf. *Esprit de novembre 1940 à août 1941*, éd. B. Comte, Éditions *Esprit*, 2004, p. 373).

et demi-mensonges. Ici les chroniques vont précisément contre ce à quoi elles sont souvent assimilées : bruits, calomnies, médisances, ragots... C'est qu'*Esprit* constitue désormais une communauté bien précise, et c'est à elle et à elle seule qu'il doit rendre des comptes sur le choix de ses rencontres, les états d'âme qui les accompagnent, les réflexions qu'elles provoquent et les décisions prises. D'où l'importance de reprendre le dialogue sur ses bases saines :

La principale de toutes [nos méthodes de travail], c'est que l'intelligence est une œuvre de dialogue. Quand elle n'a pas à dialoguer, elle se fait en elle-même un interlocuteur imaginaire pour dialoguer avec elle-même. Son expérience, c'est que le monologue tue. Elle le connaît, elle le nomme idée fixe, et l'idée fixe conduit au délire. Une force physique va droit son chemin, et toutes les résistances qu'elle rencontre ne sont pour elle que pertes sèches. Une idée ne vit que par l'appui qu'elle prend sur ces résistances. Elle se fortifie de leur opposition, se multiplie par leur réseau, s'élève sur leurs prises³⁷.

Le vrai dialogue suppose donc *opposition*. Le consensus a en horreur la confrontation des points de vue. Il la liquéfie, l'inonde de bons sentiments (comme un certain pacifisme...) préalables à toutes les trahisons, toutes les soumissions. Pour autant, il ne s'agit pas de faire de l'exercice dialectique une fin en soi. Certes, Mounier renoue avec le sens premier du verbe « s'entretenir », à savoir « se soutenir mutuellement », soutenir ensemble des propositions, se soutenir communautairement, à plusieurs voix, dans l'amour d'une vérité à apprivoiser et dont l'expression ne vise pas forcément la synthèse ni d'ailleurs l'analyse, en ce qu'elle ne cherche pas d'abord à résoudre une problématique. Mais, aussi nobles soient-ils, ces conflits d'interprétation seraient futiles s'ils ne menaient à une réponse, à un engagement, comme il l'écrit dans *Traité du caractère*, qui apparaît comme une synthèse et une conclusion des *Entretiens* :

La démarche la plus élevée de la pensée regardée comme un mode de la vie communautaire est la compréhension. [...] En elle se concilient la disponibilité et l'affirmation. Doublement désintéressée, car elle est ouverte deux fois sur le dehors, sur une vérité à mériter et sur un prochain à découvrir, elle mobilise cependant à leur plus haute puissance de concentration toutes les forces de l'esprit. [...] Comme les sociologues, nous considérons donc bien que la démarche sociale est constitutive de l'acte intellectuel ; mais pour une psychosociologie matérialiste, cet acte est une simple résonance du milieu ; pour une psychologie personnaliste, il est une réponse hautement organisée solidaire d'un dialogue. Dans la réponse, terme suprême du dialogue, se constituent l'un dans l'autre l'autonomie personnelle, le lien communautaire et l'universalisation progressive des esprits³⁸.

37. *Ibid.*, p. 386.

38. *Œuvres*, t. II, Seuil, 1961, p. 664.

L'OMBRE DE PÉGUY

Charles COUTEL¹

Il convient de saluer, comme il se doit, une belle et récente initiative éditoriale et philosophique qui réjouira autant les amis de Mounier que ceux de Péguy. Il s'agit de l'édition critique et scientifique des *Carnets* rédigés par le philosophe personnaliste entre 1926 et 1944, sous le titre d'*Entretiens*, aux Presses universitaires de Rennes (PUR) en 2017. Cette édition a été établie par Bernard Comte et Yves Roullière avec la collaboration d'Étienne Fouilloux, Jacques Le Goff, Jean-François Petit et Maria Villela-Petit.

L'ombre de Péguy y passe et repasse : encore une fois, on mesure le lien d'amitié et de filiation qui unit les deux philosophes².

Mais cette édition présente une grande originalité : ces *Entretiens* nous invitent à passer de l'*entre-soi* des hagiographies à l'*entre-nous* de l'amitié, de l'hospitalité et de l'espérance partagées. De cela nous avisait déjà l'*Avant-propos* de *La pensée de Charles Péguy* (Édition Plon, 1931), où Mounier sentit sa responsabilité spirituelle à l'égard de Péguy : « *Il dépendait un peu de nous que l'espérance de Péguy ne mentît pas dans le monde. Nous nous y sommes donnés de notre mieux comme à un soin d'amitié.* » C'est dans cette perspective qu'on peut lire la remarque suivante de Mounier, en avril-mai 1930 : « Je vois une fois de plus que Péguy entraîne l'amitié dans son sillage. »

Mais pour que cette amitié resplescisse, les *Entretiens* nous révèlent qu'il fallait justement que Péguy restât un peu en retrait et dans l'ombre ; car c'est là que *reluit* la lumière discrète de la constance et de la fidélité (l'inverse des « feux de la

1. Université d'Artois, IEF, Amitié Charles Péguy. Ce texte reprend une intervention donnée à l'Institut catholique de Paris le 13 novembre 2017. Il a paru dans *L'Amitié Charles Péguy*, n° 161, janvier-mars 2018, p. 5-11.

2. Notre présentation et nos analyses doivent beaucoup aux travaux de Jean-François Petit, de Simone Fraisse et de Françoise Gerbod consacrés aux liens entre Péguy et Mounier. On peut citer aussi l'article de Jean-yves Guérin dans le n° 112 de *L'Amitié Charles Péguy* (octobre-décembre 2005, p. 421-429) consacré à la présence de Péguy dans la revue *Esprit*.

rampe »)³. C'est ce paradoxe qui nous aide à mieux comprendre l'intérêt de cette présente édition.

Notre propos s'articulera en trois moments. Nous commencerons par un bref éloge du *carnet* et de l'*entretien*, nous verrons ensuite les « chocs en retour » de cette publication sur les recherches portant sur les liens entre Mounier et Péguy, enfin nous préciserons ce que ce compagnonnage, ici renouvelé, nous apporte sur les plans éthique, philosophique et spirituel.

Éloge du *carnet* et de l'*entretien*

Les amis de Mounier, comme ceux de Péguy, sont sensibles aux supports écrits privilégiés au quotidien par ces philosophes : ils aiment les *carnets* et les *entretiens* (Péguy y ajoute le *cahier*)⁴. Ces supports deviennent autant de genres littéraires et éditoriaux qui se tiennent au plus près de leur volonté manifeste de garder en mémoire les rencontres, les faits, les événements afin qu'ils deviennent autant de témoignages de vie. Ces médiations élaborent une conscience authentique et non pas une mémoire fictive. Ils évitent ainsi l'anecdotisme vide et la démonstrativité désincarnée.

Très tôt, entre 1926 et 1931, Mounier, jeune étudiant provincial monté à Paris, se plaît à fréquenter mais aussi à animer des cercles d'étude et des rencontres intellectuelles. Dès ces années, Péguy est souvent cité lors des échanges avec Berdiaev, Massignon, Maritain ou encore Gabriel Marcel.

Tout se passe comme si Mounier allait jusqu'au bout de la richesse poétique et sémantique du mot *entretien*, qui exprime à la fois une volonté de tenir ensemble ce qui peut s'éparpiller, se dégrader, voire s'oublier ; mais c'est aussi l'idée qu'il faut préserver et soigner une relation d'amitié. Enfin, ce mot renvoie à la volonté de parler avec attention à quelqu'un. En ce sens, Mounier *s'entretient* avec Péguy dans ces *Carnets*. C'est ce qui a poussé l'ami de toujours de Péguy, Joseph Lotte, et Marcel Péguy à éditer, eux aussi, des *Entretiens*, en 1927, puis en 1954, encore récemment réédités chez Lessius. Ils voulurent entretenir la flamme de la fidélité. L'édition de ces *Entretiens* de Mounier, par sa clarté et sa précision, va plus loin encore que les précédentes tentatives : elle manifeste une approche philosophique que le grand texte de 1931, *La pensée de Charles Péguy*, occulte en partie. En effet, en 1931, il fallait

3. Les amis de Péguy savent combien le petit Charles, aidant au ménage, aimait faire *reluire* les meubles de la maison du Faubourg Bourgoigne.

4. Péguy, on le sait, n'aime pas ceux qui se contentent de faire des *fiches*.

s'opposer à l'hagiographie qui entourait déjà Péguy : Mounier y accentue encore le bergsonisme de Péguy (*le se faisant s'opposant aux idées toutes faites*).

Ces *Entretiens* montrent un Mounier soucieux d'inscrire Péguy dans une anamnèse de type augustinien et dans un nouveau *régime de vérité* philosophique. En effet, si Péguy reste dans l'ombre, c'est pour mieux diffuser une vérité qui éclaire, certes, mais c'est pour promouvoir une vérité vigilante et autocritique⁵. Péguy serait le porteur des vérités qui dérangent et que minorent les hagiographies (notamment celle des frères Tharaud). On peut observer ce même processus dans l'histoire des sciences, en lisant de près les *Carnets* de Claude Bernard qui montrent un savant au travail au-delà des reconstructions idéologiques et épistémologiques. Ainsi que l'introduction des *Entretiens* le précise : « Le carnet agit comme un miroir filtrant, où les impressions confuses et trompeuses deviennent pensées et sentiments clairs, données objectives de l'explication à donner, de la décision à prendre dans les situations difficiles » (p. 12).

Pourquoi cette remarque est-elle importante ?

Mounier, au plus près des événements et des rencontres, les transcrit sans les arranger, ce que font les frères Tharaud dans le registre anecdotique ou Maritain dans le registre thomiste officiel : la portée critique et anti-conformiste de Péguy est minorée. Or pour Mounier, Péguy est *brillant* mais aussi *reluisant* car il ouvre l'avenir à partir des prises de conscience de nos erreurs reconnues et de nos petites passées. C'est le rôle critique que jouent les humanités classiques dans l'œuvre de Péguy⁶. Pour cela, il nous faut bien mesurer en quoi ces *Entretiens* ont pu aider Mounier à rester dans l'amitié exigeante de Péguy, au sein de ce que l'auteur de *Jeanne d'Arc* nomme sa « petite vie ». Le second régime de vérité (autocritique) requiert un témoignage continu, quasi incognito (Péguy est-il *l'ange gardien* de Mounier ?).

En ce sens, on peut parler de « choc en retour » de ces *Entretiens* sur la perception que Mounier a de Péguy ; nous sommes invités par là même à relire avec de nouveaux yeux les textes consacrés à Péguy, notamment dans la revue *Esprit* : Péguy y est, plus que nous ne le pensions, un maître de courage et de résistance pour Mounier

5. Ces deux régimes de vérité sont analysés par saint Augustin au chapitre 23 du Livre X des *Confessions*. La vérité qui rayonne (*lucentem*) gagne à être complétée par la vérité qui revient sur soi (*redarguentem*). Si la première nous fait croire que nous sommes *brillants*, la seconde nous aide à garder notre estime de nous, en nous demandant si nous sommes restés fidèles à nous-mêmes : si la première est projective, la seconde est remémorative. Pour reprendre une formule de Rémi Brague, nous n'aimons pas toujours la seconde vérité (quand quelqu'un nous dit nos « quatre vérités »).

6. On se reportera aux actes (à paraître) du Colloque de l'Amitié Charles Péguy consacré à la transmission des humanités (décembre 2017).

(notamment durant la Seconde Guerre mondiale)⁷. Il en prend conscience en écoutant cette confidence d'Édouard Berth, le 30 mars 1930 : « Péguy était surtout un mystique, mais un mystique temporel. Il voulait sauver. Tout est dans la dédicace de la première *Jeanne* et la méditation de la seconde. Les deux tendances ne font qu'un. »

Quelques chocs en retour

Au-delà des informations précieuses et nouvelles que cette édition nous apporte sur le milieu intellectuel et amical où évolue Mounier, tout se passe comme si le ressouvenir de Péguy modifiait continuellement le rapport de Mounier à lui-même. Songeons à cette confidence à Jérôme Martinaggi le 1^{er} avril 1931 : « Alors Péguy intervint. Ce fut pendant les vacances de Noël 1928-1929. Je me rappelle bien que je piquais des deux fers dans son œuvre de prose. Je compris alors pourquoi j'hésitais au bord de ces tuyauteries bien réglées qui mènent directement de l'École normale à l'enseignement "supérieur". Il cristallisait toute la part extra-universitaire de ma vie, et au surplus donnait son souffle à l'Universitaire. »

Cette lettre est précieuse car elle se situe dans l'après-coup ; or cette édition des *Entretiens* s'inscrit en amont et nous place dans les préparatifs de l'important texte de 1931. On y voit un Mounier revêtant le costume d'un « Sherlock Holmes », venant visiter la mère de Péguy, le 28 janvier 1930. Dans les pages qui relatent cette visite, on le sent attentif à tous les détails de la maison du Faubourg Bourgogne, transformée en petit musée. Mounier précise : « Je suis allé voir la piété maternelle. Je l'ai rencontrée une grise après-midi de janvier, chez la mère de Charles Péguy. » Et le philosophe n'hésite pas à retranscrire les paroles mêmes de la mère : « Ah ! C'était un bon petit [son fils au moment de son mariage], il a embrassé la pauvreté [...] et il a bien souffert le pauvre petit » (avril 1930). Au-delà des tensions dans la famille Péguy, il regarde et enquête. Il se lie d'amitié avec Rose Treglos qui lui fournit des photos qui ornent l'édition originale du texte de 1931, paru chez Plon. Ces lignes sont directes, non reconstruites, comme c'est le cas dans l'article « Mon garçon » que Mounier publie sous pseudonyme. Se trouve confirmée l'hypothèse selon laquelle ces *Entretiens* contextualisent les rencontres, les échanges et les confidences : l'induction du témoignage le dispute à la déduction des thèses, au sein d'une remémoration spirituelle. Par ce travail philosophique, Mounier se prémunit contre toute dérive hagiographique qui prélève dans le passé d'un auteur ce qui permet au commentateur de briller sans toujours servir la vérité. Mounier assume donc les

7. Ce sont tous les travaux de Jean Bastaire qu'il conviendrait de citer.

ombres et les lumières de Péguy. Nous sommes aux antipodes de la démarche des frères Tharaud ou encore de Jacques Maritain, comme se plaisait déjà à le noter Antonin Lavergne.

Ces *Entretiens* nous font mieux comprendre pourquoi et comment Péguy ne quitte jamais Mounier. Mounier puise dans cette filiation une force qui l'aide à repérer les instrumentalisation politiques – qui tenteront Marcel Péguy ou encore Henri Massis – et religieuses – dans le cas de Jacques Maritain. L'hagiographie tente tous ceux qui parlent d'un auteur alors qu'ils ont cessé de le lire, de l'étudier et de le méditer, voire de l'aimer. Enfin, ces pages montrent comment Péguy aide Mounier à *passer son époque en revue* : il y puise une force pour résister contre les inégalités, les injustices et l'arbitraire dans le monde moderne et les régimes totalitaires. Cette force passe des *Cahiers de la Quinzaine* à la revue *Esprit*. Ainsi s'explique l'omniprésence de Péguy dans les numéros d'*Esprit* qui paraissent en 1940-1941, notamment lorsque les textes de Péguy sont sollicités pour protester contre l'antisémitisme de Vichy.

On le voit, cette nouvelle moisson est belle.

Témoignage, mémoire, personne

En avril 1930, Mounier écrit : « Les gens du peuple [...] sont comme les techniciens du sort commun de l'humanité [...]. Au-delà d'un brillant manteau d'événements se forme la trame nue de leur journée ; c'est cette compétence qu'il nous faut aller leur demander. »

Péguy aiderait ainsi Mounier à ne pas se revêtir trop complaisamment du « brillant manteau des événements » pour aller plus en profondeur vers toujours plus de fidélité soucieuse de transmission. Le 27 juin 1930, il transcrit cette remarque de Jean-Pierre Laurens : « Laurens me dit combien il est heureux de me voir reprendre la fidélité de ceux qui passent. »

Une même espérance relie donc Péguy et Mounier ; c'est cette même théologie de l'espérance qui enrichit toute la poésie de Péguy. De l'introduction de ces *Entretiens* retenons que Mounier met en place des dispositifs philosophiques permettant « la rencontre des personnes » par laquelle « le questionneur devient partenaire⁸ ». La clarification et la mémorisation vont de pair. Cette remarque rapproche Mounier des pages consacrées au témoignage dans le livre de Jean Lacroix intitulé *Le sens du dialogue* (1955). Ce compagnon de toujours de Mounier s'y réfère implicitement au saint Augustin des *Confessions* X, 23 et du *Traité sur la Trinité* XIV, 6, 9 : une relation philosophique et spirituelle se noue entre *aimer, comprendre et se souve-*

8. *Ibid.*, p. 11-12.

nir – trois actes qui s'enrichissent mutuellement. Cette philosophie augustinienne de la connaissance explique pourquoi ces *Entretiens* ne cherchent pas à découvrir une vérité sur Péguy mais bien une *présence* de Péguy. Jean Lacroix précise : « On témoigne toujours d'une présence. »

Cette matrice augustinienne éclaire les relations philosophiques entre les deux philosophes tandis que le texte *La pensée de Charles Péguy* s'installait unilatéralement dans une lecture de type bergsonien. On a l'impression que, plus pertinemment, Mounier se pose toujours la question : *qu'aurait pensé et fait Péguy à ma place ?* Péguy devient une sorte d'*ange gardien* de Mounier, au sens où un ange gardien serait la christianisation du *daïmon* socratique. Comment comprendre autrement la référence à Péguy durant la Seconde Guerre mondiale, quand il s'agira de défendre nos frères juifs persécutés par les nazis⁹ ? Ainsi, l'*ange Péguy* permet à Mounier de se tenir sans cesse *en avant* de lui-même, comme on peut le constater dans les derniers textes consacrés à Péguy en janvier 1945 puis août 1948, qui portent des titres révélateurs : « Péguy ressuscité » et « Péguy et le mal vaincu¹⁰ ».

Cette présence de Péguy n'habite-t-elle pas ces lignes de *Refaire la Renaissance*, datant d'octobre 1932 : « Tout se passe comme si ma Personne était un centre invisible où tout se rattache, bien ou mal, elle se manifeste par signes, *comme un hôte secret*, des moindres faits et gestes de ma vie, mais ne peut tomber directement sous le regard de ma conscience¹¹ » ?

À la lecture de ces *Entretiens*, on ne peut s'empêcher de penser que Péguy serait cet « hôte secret », en personne.

9. Péguy n'écrit-il pas, en juin 1900 : « Et comme il plaît à Zeus hospitalier, je défendrai mes hôtes juifs jusqu'à la mort » (*Œuvres en prose complètes I*, Gallimard, 1987, p. 532).

10. NdR : Tous les articles de Mounier écrits sur Péguy entre 1939 et 1948 ont été recueillis dans le *Cahier Mounier*, n° 1, 2015, p. 18-48.

11. Nous soulignons.

L'INCONTOURNABLE MARITAIN

Sylvain GUÉNA¹

Il n'était en rien évident que Mounier et Maritain vivent l'amitié qu'ils ont pu mettre en place à la fin des années vingt et faire fructifier durablement. Le titre de l'intervention laisse supposer une rencontre quasi obligatoire entre les deux hommes – tant l'audience de Maritain était puissante en France, et même en Europe, dans l'Entre-deux-guerres (ce qui paraît parfois bien oublié aujourd'hui) –, mais il laisse aussi penser que Mounier trouva chez Maritain une ouverture à la modernité qu'il n'avait pas rencontrée jusqu'alors.

Dans une première partie, nous verrons combien il n'était guère facile ou « naturel » pour Mounier d'aller voir le philosophe de Meudon. Le second point permettra de revenir sur leur collaboration, avec la publication par Maritain du premier livre de Mounier sur Péguy et à travers la genèse de la revue *Esprit* dont Maritain fut le principal appui : un combat commun avec quelques désaccords. Dans la troisième et dernière partie nous tenterons de dire ce qu'a pu réellement représenter Maritain pour Mounier – ni tout à fait « un père spirituel », ni un censeur intransigeant, ni un compagnon de route complaisant.

Des difficultés à aller vers Maritain

Beaucoup de choses pouvaient entraîner une certaine méfiance de la part du jeune Mounier à l'égard de son aîné. Le 17 décembre 1928, c'est un jeune homme de 23 ans qui se rend chez un penseur déjà connu de 46 ans. Une génération complète les sépare, mais surtout Mounier vient de l'université de Grenoble où il a été l'étudiant de Jacques Chevalier et en est même devenu l'ami, sinon le fils spirituel. Les

1. Cercle Jacques et Raïssa Maritain et AAEM, éditeur scientifique de la *Correspondance Maritain/Mounier* chez Desclée de Brouwer, 2016. Ce texte reprend une intervention donnée à l'Institut catholique de Paris le 13 novembre 2017.

premiers entretiens nous révèlent ce moment vital et important de la formation de l'esprit de Mounier. Avec le groupe des disciples de Chevalier – dont Jean Guittou – il écoute, prend des notes, médite sur des sujets : la vérité en philosophie, les sciences, la mystique. Cette dernière l'intéresse tant qu'il pense longtemps à un sujet de thèse sur le mystique franciscain espagnol Jean des Anges. Jacques Chevalier est très proche de Bergson et Jacques Maritain – autrefois son étudiant enthousiaste avec Raïssa, Péguy et d'autres – s'est séparé de son ancien maître après sa conversion (baptême en 1906) et son entrée en thomisme. Convaincu par le P. Clérissac qu'il fallait dénoncer les erreurs bergsoniennes, il a publié en 1913 *La philosophie bergsonienne*. Henry Bars, un des meilleurs interprètes de la pensée de Maritain, a resitué parfaitement le contexte :

Quand Maritain écrit son *Évolutionnisme bergsonien*, il n'y avait pas très longtemps qu'il avait rencontré la philosophie de saint Thomas. Il en avait saisi le sens et les implications avec une extraordinaire promptitude, mais cette philosophie était jeune en lui. Et l'on ne se passe jamais sans dommage de la durée : cela du moins est un élément commun à la sagesse thomiste et à la sagesse bergsonienne. Le reproche d'avoir jugé une philosophie qui se cherchait au moyen d'une philosophie faite – et trop par-faite – n'est donc pas dépourvu de justesse. Le thomisme aussi a besoin de se chercher longuement en chacun de ceux qu'il éclaire. Maritain opposait au bergsonisme les solutions, non pas verbales comme on l'a dit très injustement, mais trop vertes, de problèmes que Bergson ne s'était pas toujours posés, ou qu'il avait posés autrement. [...] La préface de l'édition de 1930 est au contraire d'une admirable maturité, son accent est aussi tout autre ; mais pour le fond des choses rien n'est changé. Maritain a seulement centré sa critique sur la métaphysique, explicite en partie seulement, dont le bergsonisme est chargé².

Du reste, dans l'Appendice « Gloses sur Aristote » de la seconde édition, Maritain prit soin – tout en réaffirmant ses désaccords avec Chevalier sur Aristote, Descartes, Bergson, exprimés de manière polémique dans l'ouvrage sur Bergson et dans plusieurs articles de *La Revue universelle* (1921) et des *Lettres* (1920 et 1922) – d'écrire que « nous n'éprouvons par ailleurs à son égard [de Chevalier] que des sentiments de cordialité³ ».

À l'inverse la personnalité de Maritain n'est guère appréciée dans le « milieu Chevalier », puisque sous la plume de Mounier, J. Chevalier parle le 15 décembre 1926 de son « orgueil involontaire et inconscient⁴ ». Son néo-thomisme est visé

2. *Maritain en notre temps*, Grasset, 1959, p. 198.

3. *La philosophie bergsonienne*, 2^e éd., 1930, dans *Œuvres Complètes*, t. I, Éditions universitaires Fribourg/Saint Paul, 1986, p. 563.

4. E. Mounier, *Entretiens*, PUR, 2017, p. 34.

comme rigoriste et agressif. Même Madeleine Daniélou, pédagogue et philosophe de l'éducation, conseille à Mounier, le 18 juin 1930, d'éviter Maritain :

Laissez donc Maritain. Ce n'est pas là qu'est la vraie religion. Tout se ramène à une chose : qu'est-ce que la connaissance religieuse ? Or la connaissance religieuse est une connaissance confuse, savoureuse, et Pascal, Bergson nous y portent plus que toute cette théologie. [...] Il y a des gens qui sont perdus dans l'angoisse religieuse : des neurasthéniques qui transposent précisément leur neurasthénie dans le domaine religieux, et c'est pour leur sécurité qu'on a bâti le bel édifice thomiste. [...] Et puis il ne faudrait pas oublier qu'il y a d'autres théologies que la théologie thomiste. Je crois, bien plus qu'à la renaissance thomiste, à une renaissance prochaine de l'augustinisme⁵.

Il y a aussi, en profondeur, le rapport de Maritain à l'Action Française, et la confusion « thomisme/maurrassisme ». Sur ce point il faut être précis. Maritain venait de la gauche socialiste dreyfusarde et libertaire. Sa conversion a tout retourné en lui, lui faisant comme il l'écrit « changer de fin dernière ». Ce n'est pas la découverte de saint Thomas mais la direction spirituelle du P. Clérissac qui eut raison de ses réserves à l'égard du mouvement de Maurras. Le legs d'un jeune soldat mort au front en 1918 (Pierre Villard) en faveur de Maurras et Maritain, pour une œuvre commune, aboutit à la création en 1920 de la *Revue universelle*. Dirigée par Jacques Bainville, avec Henri Massis pour rédacteur en chef, Maurras y écrit de nombreux articles et Maritain tint la rubrique de philosophie. Il apparut donc, indiscutablement, comme un « compagnon de route » du mouvement du nationalisme intégral. Et cependant, contrairement à ce qui est encore parfois écrit, jamais il n'a été adhérent à l'Action Française. Avant la condamnation du Vatican en 1926 et la rupture définitive de 1927 que constitua *Primauté du spirituel*, bien des éléments montraient des signes de désaccord : son philosémitisme, son ouverture aux artistes, son soutien à Georges Valois contre Maurras en 1924-1925, ses préventions à l'égard de *Défense de l'Occident* d'Henri Massis⁶. Maritain ne fut jamais d'Action Française, ni ami de Charles Maurras⁷.

Un combat commun avec quelques désaccords

Après quelques rencontres avec Berdiaev et Maritain à Clamart ou à Meudon pour réfléchir sur catholicisme et orthodoxie, c'est vers Maritain et sa collection « Le Roseau d'Or », que Mounier se tourne pour faire éditer son livre sur Péguy. Il aurait

5. *Ibid.*, p. 205-206.

6. Voir René Mougel, « Pour relire *Primauté du spirituel* », *Cahiers J. Maritain*, n° 18, juin 1989, p. 62-66.

7. En ce sens, la note des *Entretiens* (p. 137) est discutable. Voir à ce sujet « J. Maritain et la condamnation de l'Action Française : documents », *Cahiers. J. Maritain*, n° 46, juin 2003.

pu s'attacher à Henri Massis ou aux frères Tharaud qui eux aussi avaient bien connu Péguy... Le choix de Mounier – accompagné de Georges Izard et de Marcel Péguy – est assumé, et dans les *Entretiens* comme dans la *Correspondance* on voit se dessiner rapidement un projet. Ainsi, le lundi 6 avril 1930, alors qu'il propose quelques corrections à Mounier, Maritain lui dit : « Votre partie est excellente maintenant⁸. Je suis très content de votre Avant-propos : vous y dites ce qu'il faut et très juste, cela situe très bien l'ouvrage. J'ai vu plus encore à seconde lecture tout le bien que votre livre pourra faire, en plus de son intérêt historique : il y a vraiment une très riche substance spirituelle dans Péguy. Mais dites-moi, cela vous a demandé une lecture très serrée de son œuvre⁹ ! »

Après la publication de l'ouvrage, on peut lire dans une lettre de Maritain à Mounier, sans doute du 14 février 1931 :

Votre livre sur Péguy est une grande joie pour moi, et je suis profondément heureux d'avoir pu vous aider en quelque mesure à le publier. Il répond de la façon la plus pure au type des ouvrages consacrés à une grande âme et à un grand labeur intellectuel et spirituel, et où il convient de mettre, comme vous l'avez fait, toujours l'accent sur le vrai et sur la substance impérissable. Vous y avez réussi admirablement. Péguy doit se réjouir d'avoir de tels interprètes¹⁰.

L'autre thème sur lequel j'ai choisi d'insister un peu – parmi la multitude des possibles – est la fondation et les premiers moments de la revue *Esprit*. La création d'une revue s'était imposée à Mounier dès son travail sur Péguy : une absolue nécessité – un acte essentiel, fondateur, engageant le plus profond de son âme. J'oserai cette comparaison : il a fondé cette revue comme d'autres imaginent une nouvelle congrégation ou une structure spirituelle prenant forme charnelle. En février 1931, il écrit à Maritain :

Nous songeons très sérieusement à une revue. [...] Organe de recherches, de travaux originaux, et non principalement d'information, donc une revue de premier rayon : les autres existent, et trop abondantes. Non catholique, mais où se grouperaient tous les catholiques ayant le sens de la sainteté, de l'art et des idées qu'elle commande ; elle recouvrirait de plus quelque chose comme la présence d'immensité du christianisme dans le monde, ceux qui sont sur le porche et témoignent du Christ avec ses accents, comme Arland, et ceux qui Le portent en se débattant contre Lui¹¹.

8. Mounier a écrit l'Avant-propos et la première partie (« La vision des hommes et du monde ») de *La pensée de Charles Péguy*, que Nadia Yala Kisukidi et Yves Roullière ont republié à part aux Éditions du Félin en 2015.

9. *Entretiens*, p. 162.

10. *Correspondance*, p. 75.

11. *Ibid.*, p. 70.

Le fait est que Maritain accueille ce projet « avec son habituelle charité », comme l'écrit Mounier¹². Après être intervenu auprès de son ami Pierre Van der Meer et après moult péripéties annexes à notre sujet, Mounier et quelques collaborateurs lancent *Esprit* par souscription. Le vendredi 12 juin 1931, chez De Brouwer, Mounier a la certitude que Maritain et ses amis considèrent la création d'une telle revue comme « indispensable¹³ ». Dans son *Carnet* du mardi 11 octobre 1932, Maritain note : « Je suis content du premier numéro d'*Esprit* », et le dimanche 23 octobre 1932 : « Très bonne soirée, ces jeunes d'*Esprit* nous donnent grande joie¹⁴. »

Très vite cependant plusieurs thèmes de discordes apparaissent : la totale indépendance de la revue à l'égard de tout groupe politique, l'ouverture à des non-catholiques – voire non-chrétiens –, l'utilisation du mot « Révolution » et le dialogue avec des révolutionnaires... La liste n'est pas close, mais nous allons nous concentrer sur la grande difficulté, celle qui va apparaître dès le début et suivre la vie de la Revue comme un serpent de mer : dire Dieu.

Maritain et Mounier sont d'accord sur les mêmes principes : désolidariser les chrétiens du monde de la finance et du parti de l'Ordre, collaborer avec des personnes de bonne volonté sur des bases communes, pénétrer la culture et y témoigner d'une certaine vision de l'homme – personne ouverte à l'infini mais présente au monde –, lutter contre le capitalisme¹⁵, dénoncer le communisme soviétique tout en méditant sur la mise en place d'une première société qui se veut radicalement privée de Dieu¹⁶, dénoncer le fascisme et le nazisme¹⁷, lutter contre les totalitarismes (sans aucune illusion, et là ils sont tous deux, à leur manière, celle des prophètes, en avance sur bien des intellectuels de leur temps), combattre racisme et antisémitisme (dès 1938, au théâtre des Ambassadeurs, chahuté par des militants d'extrême droite, Maritain prédit l'extermination des Juifs), assurer la primauté du Spirituel.

Et c'est cependant dans l'application de ce dernier principe que les deux hommes divergent. Aucun ne souhaite qu'*Esprit* devienne une revue confession-

12. *Entretiens*, dimanche 22 février 1931, p. 265.

13. *Ibid.*, vendredi 12 juin, p. 289.

14. *Correspondance*, p. 143-144 ; *Cahiers J. Maritain*, n° 74, octobre 2017, p. 67-69.

15. Voir les pages savoureuses sur la « pulvérisation du capitalisme », *Entretiens*, chez Maritain, dimanche 21 décembre 1931, p. 244-251.

16. Voir l'entretien du 1^{er} février 1931, toujours chez Maritain, avec Valentin Le Campion, d'origine russe, *ibid.*, p. 257-264.

17. À ce sujet, voir la lettre de Mounier à Maritain, écrite d'Allemagne, le samedi 20 juin 1936 : « On nous conseille de rester ce soir à la fête du solstice. [...] Il se passe ici quelque chose de première grandeur historique – aucune mesure avec le fascisme italien – mais du même ordre qu'à l'Est : "Notre royaume est sur la terre" » (*Correspondance*, p. 341-342).

nelle. C'est la notion d'inspiration chrétienne, qui, entrant dans la réalité concrète avec l'expérience de la revue, pose problème. Dès le n° 2, Maritain s'insurge contre une phrase de Mounier dénonçant les compromissions de tous les chrétiens. La lettre de Mounier à Maritain du 5 novembre 1932 et la réponse du 6 sont empreintes d'émotion : « Déposons aux pieds du Seigneur la peine que nous nous sommes faite mutuellement¹⁸. » Dans le n° 8, Maritain traite la chronique de la 3^e Force – qui annonçait une collaboration possible avec la Révolution communiste avant de faire la Révolution personaliste – de « Force 2^{bis} » et même de « niaiserie kerenskyste¹⁹ ». Pour Maritain, *Esprit* n'a pas osé annoncer clairement le Christ et Mounier n'a pas l'intention de cacher sa foi ni celle d'une grande partie des collaborateurs réguliers d'*Esprit*, mais il veut d'abord faire la preuve qu'il est sincèrement révolutionnaire.

Ce décalage d'intention entre les deux hommes ne trouvera jamais de solution satisfaisante. Et pourtant, il y a accord – en profondeur – sur l'importance de vivre du Christ, de le placer au centre de tout. Il y a là un thème très important, fondamental, à creuser, à développer : la proximité d'une conviction spirituelle et intellectuelle donnant des cheminements différents.

Une réelle amitié spirituelle et intellectuelle

Dans ce dernier point, je souhaiterais tenter de définir la relation qui unit Maritain et Mounier. Au-delà des divergences, des points d'accord, il y a une affinité d'élection. Il n'est pas anodin de constater que, dans l'index des *Entretiens*, c'est le nom de Maritain qui est le plus souvent nommé ! Maritain a été très important dans l'itinéraire de Mounier ; il n'hésite pas à écrire avec un brin d'humour à la fin d'une lettre du 2 juin 1936 : « Votre mauvais garçon²⁰. » L'idée d'une certaine filiation mais d'une filiation parfois désobéissante... Quand Maritain est attaqué pour avoir osé écrire dans un journal de gauche, *Vendredi*, Mounier écrit en défense un bel article sur la *Lettre sur l'indépendance* de Maritain, où il met bien l'accent sur l'itinéraire de Jacques : s'abstraire des embrigadements n'est en rien un itinéraire de fuite. Quand des menaces pèsent sur *Esprit* du côté du Vatican, Maritain se dépense sans compter – abandonnant tout travail de recherche pour démarcher, faisant jouer ses amitiés vaticanes (bien que peu nombreuses). Par deux fois il s'oppose à ceux qui voudraient faire de Mounier et d'*Esprit* « un fourrier du communisme en France » : à Henri

18. *Ibid.*, p. 155-159.

19. Lettre du 18 mai 1933, *ibid.*, p. 197.

20. *Ibid.*, p. 340.

Massis, lors des menaces de condamnation, et plus tardivement au P. Bruckberger en décembre 1946²¹. Quand Mounier lit les premiers chapitres d'*Humanisme intégral*, il en sort ébloui et veut le publier dans la collection « Esprit » chez Aubier. C'est également à Jacques et Raïssa qu'il ouvre son cœur à propos de sa rencontre avec Elsa Leclercq : à l'étape du renoncement à l'histoire d'amour : « Vous voyez que je suis un pauvre garçon. De cette médiocrité où je piétine, Dieu a trouvé le moyen de se donner la plus belle offrande que peut-être je lui ferai jamais²² » ; puis lors de l'acceptation et de la délivrance : « Cher ami, quand je pense à cette grâce immense d'avoir connu l'amour humain dans les conditions exactes du chrétien : noué sur la souffrance, expurgé du sentiment de l'exclusif et des assurances de l'avenir, je suis effrayé de ma dette²³. »

Et, pour conclure, il y a cette rencontre du dimanche 23 avril 1933, au retour de Chartres, sur « la terrasse de Meudon », comme l'écrit Emmanuel :

Nous sommes revenus rapidement par les escaliers grim pant entre de grands murs, puis nous sommes montés tout au haut de la galerie qui court au ras du toit. Dans un grand essoufflement, nous nous sommes embrassés là tout près de la Vierge et du Ciel. Seuls au retour dans ce wagon de seconde. Elle a presque dormi dans mon bras. Quelle paix sur nous. Émotion de ces minutes pleines.

Maritain et Raïssa nous ont accueillis avec toute une tendresse secrète parmi les autres. Dans ce bureau de Jacques, nous n'avons pas osé en dire plus. Nous étions tous deux sur le divan, lui en face de nous. Mais comme notre histoire était présente à travers toutes les conversations étrangères²⁴.

21. Dans une lettre à son ami Charles Journet du 22 décembre 1946 : « Bruck. Je suis content que vous l'ayez vu. Moins content de ce qu'il vous a dit. Va-t-il devenir intégriste ? Je n'aime pas du tout qu'on appelle Mounier un fourrier du communisme, si exaspérant que soit parfois *Esprit* » (*Correspondance Maritain/Journet*, Saint-Augustin/Parole et Silence, 1998, p. 479).

22. Lettre du 8 février 1933, *Correspondance Maritain/Mounier*, p. 188.

23. Lettre du 22 mars 1933, *ibid.*, p. 193.

24. *Entretiens*, p. 453.

RECENSIONS SUR LES *ENTRETIENS* D'EMMANUEL MOUNIER

1

Carlos DÍAZ

(*Acontecimiento*, Madrid, juillet 2017)

1. Mes plus sincères félicitations à ceux qui gardent encore vive la mémoire de Mounier et qui de ce fait ont rendu possible, au prix de grands efforts durant des années, l'édition de ce livre, gratitude qui s'étend aux dizaines d'institutions et aux centaines de personnes qui ont connu indirectement Mounier (de sa génération il ne reste pratiquement plus de témoins). Mounier est aujourd'hui assez méconnu, y compris en France, dans la mesure où le monde a connu un tournant radical depuis 1950, date de sa mort. Ainsi va l'histoire : demain on ne se souviendra pas davantage de nous, qui le méritons moins.

Ces *Entretiens* enfin édités dans une édition de province (Rennes) sont passés par bien des vicissitudes économiques jusqu'à sa parution. Malgré tout, je ne peux que louer la rigueur de l'édition, grâce à laquelle nous localisons parfaitement de nombreuses circonstances de l'action de Mounier, qui autrement auraient disparu pour toujours, comme c'était sur le point de l'être. Ses multiples collaborations avec des institutions sont parfaitement détaillées dans les index impeccables sur lesquels l'œuvre s'achève. Du point de vue de la technique de recherche, nos amis français ont fourni une œuvre insurpassable.

M^{me} Paulette Mounier conserva les *Entretiens* – excepté le cahier VI, inexplicablement disparu –, puis sa fille Anne en envoya copie à l'Abbaye d'Ardenne (Fonds Mounier), enfin, à la mort de celle-ci, sa sœur Martine, héritière avec ses neveux, les donna à l'impression. M^{me} Mounier en avait annoncé la publication en 1983, mais il n'en fut rien, même s'ils ont paru en partie dans le volume IV des *Œuvres* et le *Bulletin des Amis d'Emmanuel Mounier* qu'elle dirigeait.

Dans les circonstances actuelles, ne disposant pas nous-mêmes de volontaires qualifiés pour la traduction, et compte tenu du petit tirage de l'édition originale, il y a fort à craindre que ces *Entretiens* soient réservés à des travaux universitaires, à moins

que quelqu'un ne fasse un livre sur le sujet et ne le rende de la sorte, fût-ce indirectement, plus accessible. On pourrait aussi éditer certains fragments, par exemple sur son voyage en Espagne avec en contrepoint celui en Grande-Bretagne (quelle différence !), sur son comportement en prison, son affrontement au régime nazi sous l'Occupation, son attitude face à la menace d'excommunication par l'Église – fragments non traduits, ou en partie seulement, dans les *Obras*¹.

2. Comme on le sait, le terme français *Entretien* est polysémique : il peut désigner des choses aussi variées que notes, carnets, réflexions ponctuelles, observations, etc.

Personnellement, je demeure plus que surpris – fasciné – par l'incessante activité de Mounier, humainement indépassable, ayant presque le don d'ubiquité dans ses contacts avec des personnes fort différentes et en même temps infatigable ouvrier de la vigne, apparemment inaccessible au découragement même aux pires moments, dans la mesure où il faisait tout à partir de la présence du Christ, en qui il avait foi. Il était comme M^{lle} Silve quand elle disait : « J'aime mon travail, ma classe. Ce matin je n'ai pas donné de récréation parce que j'avais peur d'avoir commencé en retard. C'est pour cela que prendre un congé me serait insupportable » (p. 106). Pour se reposer il faudrait avoir du temps.

La seule fois que Mounier dans ces pages se rapporte aux *Entretiens*, il en dit ceci : « J'ai quelque peine à transformer ces notes en simples notations, quand je me suis si bien approfondi, mesuré, cherché dans une âme et une conversation vivantes que je n'ai plus le goût de le faire, comme en reflet sur ce papier » (p. 551). La non-publication de ces écrits est due selon moi à sa grande délicatesse d'âme, identique à celle de M^{lle} Silve quand elle affirme : « Je crois qu'il y a très peu de mauvaises intentions. Plus je vis, plus j'ai confiance dans les hommes. Seulement, il est très difficile de bien s'exprimer. [...] Les jeunes [Davidées] savent bien qu'elles peuvent m'écrire n'importe quoi, que je ne le prendrai jamais à la lettre, que je les aiderai à voir en elles. Aussi je puis les reconforter. [...] Je brûle les lettres, parce qu'il y a dans les lettres quelque chose qui n'est vrai qu'au moment même » (p. 105). Ainsi donc les gens sont bons et la vie est belle : « La vie est un grand mystère, mais la vie est bonne » (p. 106). Difficile de citer les centaines de personnes avec lesquelles Mounier est en relation et à l'égard desquelles il n'exprime ni soupçon malveillant, ni insinuation destructrice, ni l'ombre d'un doute.

1. *N.D.T.* : Les *Œuvres* de Mounier ont été traduites en espagnol en 4 volumes, conformément à l'édition du Seuil, chez Sígueme entre 1988 et 1993. L'un des treize traducteurs était C. Díaz, par ailleurs fondateur de l'Institut Emmanuel Mounier en Espagne.

D'autre part Mounier ne recherche pas la masse, le nombre, convaincu qu'il est du caractère personnel de chaque dialogue : « Pouvoir parler aux hommes *un à un* ! » (p. 500). C'est ce dialogue que j'ai toujours ressenti avec Emmanuel Mounier : je me suis toujours vu personnellement interpellé, en communication unique avec lui, et je continue à le ressentir ainsi ; jamais je n'ai eu l'impression de lire des discours mais toujours des invitations, par des rencontres, à m'enrôler à la cause.

3. L'attitude qui m'impressionne toujours chez cet infatigable chevalier errant est celle d'un grand courage. Si en tant que directeur d'*Esprit* il n'a jamais censuré de paroles, d'expressions ni d'arguments de peur d'être condamné, de scandaliser quiconque, ou par scrupule lymphatique, c'est qu'*il était sûr de lui-même et de sa foi*, à l'exemple de M^{lle} Silve : « J'ai toujours eu pour préoccupation d'avoir une foi intelligente, et c'est l'esprit de notre œuvre » (p. 108). Et d'insister : « Pour moi, j'ai toujours eu confiance dans l'œuvre, sauf peut-être pendant deux ans, mais en moi-même non » (p. 100), et c'est en ce sens qu'il faut faire sa déclaration d'amour à l'*événement*, notre maître intérieur. Seule la peur rend incapable d'agir, car elle est rhétorique, scrupuleuse et existentiellement corrosive. À l'attention des personnalistes : « Nous ne serions pas chrétiens si nous nous croyions, nous ou notre action, indispensables » (p. 355). Arrêtez-vous sur l'expression « nous ou notre action », qui n'est pas alternative mais tautologique : qui dit « nous », en effet, dit « notre action ».

4. D'autre part, je considère sans nostalgie comme un apport historique inestimable le rappel de l'époque de ces *Entretiens* (1926-1944), dont l'actualité ignore presque tout quoiqu'elle soit en réaction contre elle. En même temps, il est inévitable de se demander ce que seraient les *Entretiens* de Mounier aujourd'hui, ses causes et son engagement : que ferait, que dirait Mounier aujourd'hui ? Pour la majorité d'entre nous, dont la vie manque d'énergie, tout le contenu de ces pages est une admirable *présence lumineuse*. À ce propos je voudrais reconnaître un aspect de Mounier que j'ignorais jusqu'à la lecture de ces pages. Le 8 décembre 1931, il note : « Ce soir nous nous sommes réunis en jurant de sortir avec un nouveau titre. C'est décidé : *Esprit*. Une revue communiste qui aurait le courage de s'appeler : *Matière* ! » (p. 347). Chacun ses affaires. Cette *volonté de vérité*, tellement inhabituelle, là où d'aucuns présumaient qu'il n'y en avait pas, brille en chaque page de ces *Entretiens*. Pour Mounier, je l'ai découvert, « esprit » voulait dire « esprit advenu » !

(Traduit de l'espagnol par Yves Roullière.)

2

Jean-Louis SCHLEGEL
(*Esprit*, juillet-août 2017)

Le bruit des élections présidentielles et législatives a en partie recouvert celui de la parution de ces *Entretiens* exceptionnels, qui sont l'édition intégrale des carnets où Emmanuel Mounier a transcrit ses rencontres, ses réflexions, ses notes et ses questions, de 1926 à 1936 et de 1940 à 1942. Y figurent aussi d'autres textes comme les « journaux d'un détenu », écrits lors de ses séjours dans plusieurs prisons en 1942, et une « chronique de Dieulefit » de 1944. Avant de parler du fond, il convient de saluer la prouesse technique de cette édition, avec ses notes très nombreuses (en particulier, des notices qui éclairent les centaines de noms de personnes, d'événements et de lieux cités).

Les *Entretiens* commencent timidement, si l'on peut dire, par les notes de Mounier qui rendent compte du « groupe de travail », des étudiants en philosophie que réunit autour de lui, à Grenoble, Jacques Chevalier. On est en 1926, Mounier a 21 ans, et le premier entretien (sur treize) garde les traces des débats, quelque peu scolaires quoique assez érudits, avec le maître, très bergsonien, et entre étudiants. Mais, dès le second entretien, domine le récit, écrit selon des formes différenciées, mais souvent circonstancié, précis, portant sur les sujets les plus divers, nommant les choses et les gens, franc du collier, je dirais même : de plus en plus franc au fil des années, des épreuves, des conflits et des oppositions que Mounier affronte.

De ces carnets, dont les deux versants essentiels mais non exclusifs, et non séparés, sont la revue *Esprit*² et le rapport à son actualité historique, ne ressort pas l'image d'un homme lisse, sans arêtes ou d'une ouverture illimitée à tous. Au contraire, s'il est certes d'une droiture absolue, dépourvu de toute vanité malgré les talents de « chef » et des capacités de décision évidents, doté d'une bienveillance en général qui le rend capable aussi de retours sur soi, d'admettre ses erreurs, est aussi un intransigeant, qui affirme et défend des convictions, avec des mots parfois durs, y compris sur ses amis, et les *Entretiens* racontent aussi des ruptures avec certains. Il faut dire qu'innombrables sont les contacts de toutes sortes qu'il entretient, les réunions qu'il honore, les voyages qu'il fait, en se gardant des temps de réflexion et de retrait, menant de front les deux vies – active et contemplative – que Hannah Arendt séparait.

2. Sur les multiples avatars de sa création et de son développement, voir « Élaboration d'une revue », *Esprit*, mars-avril 2017, p. 222-229.

Historiens et amateurs d'histoire trouveront dans ces *Entretiens* nombre de témoignages de première main sur l'histoire des années 1930, de la guerre et de Vichy. Sans vouloir ranimer ici une vieille querelle, il est nécessaire de souligner à quel point les *Entretiens X, XI, XII et XIII* rendent justice à Mounier contre le procès de « pétainisme » que lui a fait Bernard-Henri Lévy dans *L'idéologie française* : il ne se vautre pas dans le vichysme pour avoir l'autorisation de faire paraître *Esprit* – une décision, certes, qui divise fortement les proches de la revue – car sa participation restera toujours critique. Son illusion vient peut-être, pendant un temps, de ce qu'il croit pouvoir faire le tri entre un bon et un mauvais Vichy : un esprit libre pourrait malgré tout y avoir une action efficace. Sa sévérité pour son ancien maître, Jacques Chevalier, devenu ministre-secrétaire d'État à l'Instruction publique, particulièrement zélé dans la surveillance des enseignements et l'application de la politique antisémite qui exclut les enseignants juifs, est sans concession. Il a des mots cinglants en 1940 sur Gaston Gallimard et la politique d'« adaptation » de sa maison aux demandes allemandes (la collection « Esprit », reprise plus tard au Seuil, se trouve alors chez Gallimard). L'antisémitisme de Vichy le révulse. De nombreuses pages particulièrement piquantes mériteraient d'être citées, comme lors de ce voyage impromptu à Rome en mai 1935, à l'invitation de l'Institut de culture fasciste, dont Mounier fait le compte rendu ironique. Le récit de sa détention (janvier-octobre 1942) en compagnie de la résistante Bertie Albrecht, ou encore celui de l'arrivée des Américains à Dieulefit en 1944, sont particulièrement percutants : il ne mâche pas ses mots sur les partisans de Vichy devenus résistants du jour au lendemain, étant même les premiers à accueillir les libérateurs d'outre-Atlantique, à côté desquels les maquisards de la Résistance française font pour leur part figures de gueux inexistantes...

Les *Entretiens* sont aussi remplis de réflexions, de rencontres et de questions sur le devenir du christianisme et de l'Église : si Mounier est certainement un chrétien fervent, avec une vie intérieure intense, on est frappé par sa liberté critique, par exemple devant les concessions peu honorables du cardinal Gerlier au Maréchal ou devant la politique scolaire de Vichy en matière religieuse, tentante pour l'Église, mais que Mounier et *Esprit* combattent. Avec pudeur, les carnets relatent aussi son amour naissant, en 1933, pour « Poulette », qui deviendra son épouse, ainsi que, plus tard, le malheur de leur fille Françoise, frappée à huit mois par une encéphalite.

Qui s'intéresse à Mounier, veut savoir qui il était et le sens de son engagement devra désormais impérativement lire les *Entretiens* : on y retrouve Mounier tel qu'on croit le connaître, solide, engagé, fort, mais aussi un Mounier autre, inconnu, sensible, toujours résistant et toujours vulnérable.

3

« Dans la pensée d'Emmanuel Mounier »

Alain PEUDENIER

(Ouest-France, 4 juillet 2017)

C'est un gros pavé (pas loin d'un millier de pages, truffées d'annotations et de renvois). Pas vraiment un livre de plage, mais une mine de valeur exceptionnelle pour tous ceux qui s'intéressent au parcours et à la pensée d'Emmanuel Mounier, grande figure intellectuelle de l'entre-deux-guerres, fondateur du mouvement personnaliste et de la revue *Esprit*.

De 1926 à 1936, puis de 1940 à 1942, le philosophe chrétien a consigné dans des carnets le compte-rendu de ses rencontres intellectuelles et personnelles. Elles furent nombreuses et souvent passionnantes.

La recherche d'une troisième voie

Ces textes, dont la plupart n'avaient jamais été publiés, se lisent comme le journal intime d'un penseur engagé. L'un des premiers à avoir compris, au tournant des années 30, que la crise économique qui frappait l'Europe après avoir ruiné Wall Street, était aussi une crise de valeurs et de civilisation.

Catholique fervent mais ouvert, Mounier cherchait une troisième voie, spirituelle, entre l'individualisme libéral et le matérialisme marxiste. Il étudiait, voyageait, questionnait la grande histoire qui s'écrivait sous ses yeux, de la guerre d'Espagne aux premiers soubresauts de la décolonisation africaine.

Sur ces derniers sujets, les amateurs liront aussi avec intérêt la dernière livraison des *Cahiers Mounier*³, la revue de l'Association des amis d'Emmanuel Mounier, que préside notre ami et collaborateur Jacques Le Goff : une série d'articles témoignant de l'influence internationale d'un philosophe dont la pensée reste d'une étonnante actualité.

4

« Lire Emmanuel Mounier en personne »

Nicolas WEILL

(Le Monde, 6 juillet 2017)

Bien que la revue *Esprit*, fondée en 1932, ait récemment connu un regain de notoriété pour avoir compté Emmanuel Macron dans son comité de rédaction, de

3. *Cahiers Mounier* n° 3, Association des amis d'Emmanuel Mounier (200 pages, 15 €, [rens. www.emmanuel-mounier.com](http://www.emmanuel-mounier.com)).

2009 à janvier 2017, son fondateur, le philosophe catholique Emmanuel Mounier (1905-1950), demeure pour beaucoup un inconnu.

Reçu deuxième à l'agrégation de philosophie derrière Raymond Aron, en 1928, cherchant une voie entre le conservatisme promu par l'Action française, adopté par de nombreux catholiques de son époque, et le marxisme, Mounier, d'abord plutôt contemplatif, s'est plongé, comme son modèle, Charles Péguy, dans l'action politique. Il appartenait à ce groupe d'hommes des années 1930 déchirés par les impasses de la III^e République et convaincus que le régime tel qu'il fonctionnait devait être dépassé par la « révolution spirituelle » qu'ils appelaient de leurs vœux.

Il faut que l'individu isolé des démocraties modernes soit empli du sentiment d'appartenance à une communauté (nationale, religieuse, etc.) pour devenir une « personne » à part entière – d'où le nom de « personnalisme » du courant qu'il a incarné. Celui-ci, face à l'ombre de plus en plus envahissante des totalitarismes nazi ou communiste, s'efforce de dessiner les contours d'un nouvel humanisme.

Jugements sévères

Mais cette quête obstinée d'une « troisième force » a pu passer par quelques chemins de traverse parfois sévèrement jugés. L'historien Zeev Sternhell, dans *Ni droite ni gauche* (Folio, 2012), rappelle par exemple la participation de Mounier à un colloque organisé à Rome en mai 1935 par l'Institut de culture fasciste. En acceptant la réparation d'*Esprit* après la défaite de 1940 (la revue sera finalement interdite en août 1941), Mounier, désespérant de la démocratie, aurait, selon Sternhell, participé « pendant plus d'un an, dans le cadre de la Révolution nationale [...] à l'effort de rénovation intellectuelle et spirituelle entrepris par Vichy ».

Les défenseurs de Mounier rappellent que celui-ci avait aussi participé en observateur au Congrès international des Écrivains pour la défense de la culture organisé en sous-main par l'URSS, en 1935, et, surtout, qu'il fut arrêté et interné en 1942 par le même régime de Vichy, qui l'accusait d'appartenir au mouvement de résistance Combat (dont il était sympathisant).

La publication intégrale des carnets qu'Emmanuel Mounier a tenus de 1926 à 1944, sous le nom d'*Entretiens*, était donc attendue. Le critique et spécialiste du romantisme Albert Béguin, successeur de Mounier à la tête d'*Esprit*, en avait révélé une infime partie dès 1956 dans *Mounier et sa génération* (Seuil), mais l'essentiel des textes n'a été accessible aux chercheurs qu'à la mort de Paulette Mounier, sa femme, en 1991. Il aura donc fallu encore plus de vingt-cinq ans pour qu'ils paraissent en volume.

L'éditeur, l'historien Bernard Comte, est l'auteur d'*Une utopie combattante : l'École des cadres d'Uriage (1940-1942)* (Fayard, 1991), décrivant en détail ce milieu

de l'école d'Uriage (Isère). Censée former les cadres du régime de Vichy (en réalité beaucoup passeront à la Résistance), elle fut en partie inspirée par la personne et l'œuvre de Mounier et fréquentée, notamment, par Hubert Beuve-Méry, le futur fondateur du *Monde*.

Un document essentiel

La mémoire de Mounier et son univers se sont-ils estompés ? Les polémiques d'antan entourant *Esprit* feraient-elles moins recette ? Proposés en 2007 à Claude Durand (1938-2015), P.-D.G. des éditions Fayard, par Olivier Corpet, directeur de l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine, où une copie des carnets est déposée par un proche d'*Esprit*, Guy Coq, les *Entretiens* devaient faire l'objet d'une coédition Fayard/Seuil – cette dernière maison prenant ses racines dans le courant personnaliste.

Changements de direction et peut-être de génération obligent, ce projet érudit, nécessitant un énorme appareil critique, traîne. Fayard et Seuil se désengagent. Les Presses universitaires de Rennes (PUR), à l'initiative de Pierre Corbel, qui les dirige alors, et de Jacques Le Goff, professeur de droit public à l'université de Brest, qui travaille sur le carnet *Entretiens IV*, finissent par sauver l'entreprise du naufrage ou de l'oubli.

Le document est d'autant plus essentiel que, confie Bernard Comte au *Monde des livres*, l'évolution des carnets de Mounier traduit celle du personnage : « Mounier prend d'abord des notes sur ce que disait son maître Jacques Chevalier [philosophe catholique, 1882-1962, avec lequel il rompt quand celui-ci devient ministre de l'éducation de Vichy] et opère une sorte de travail de secrétariat. Devenu autonome et homme public, Mounier ajoute ses réflexions personnelles. Enfin la période de la guerre, alors qu'il vit à Lyon, transforme ces écrits en travail critique sur une information qui est passée au tamis de la censure. Par ailleurs, il y dévoile un peu sa personnalité et son fonctionnement moral et affectif. Il parle ainsi, en août 1940, de l'infirmité de sa fille Françoise et de son malheur de père, dont il estime qu'il représente sa participation, en tant que parent, aux souffrances de la guerre et de la persécution. »

Derrière le polémiste politique, les *Entretiens* font en outre apparaître le chrétien, souligne Bernard Comte. Produits d'un « homme de témoignage » érigeant la modestie en vertu suprême, pensant sans cesse avec les autres, ces carnets composent, selon leur éditeur, un éloge « de la précarité et de la désappropriation ». En tout cas une pièce maîtresse pour mieux comprendre cet architecte méconnu de notre modernité.

Mounier et Vichy : matière à pondération

L'édition de sources n'est pas suffisamment prise en France, et c'est dommage quand on constate à quel point certaines s'avèrent susceptibles de pondérer discussions ou controverses. La parution des *Entretiens (1926-1944)* d'Emmanuel Mounier en fournit une illustration dans la mesure où elle permet, entre autres, de préciser quelles furent les positions du philosophe par rapport à Vichy.

Celui-ci tente bien, au début de l'Occupation, de faire profiter la revue qu'il a fondée, *Esprit*, et sa mouvance des initiatives que prend le régime en faveur des organisations de jeunesse, et ses proches imaginent possible de constituer des cadres autour de Philippe Pétain, dans l'idée de contrebalancer l'influence des ultras et de l'Action française. Mais l'arrestation de Mounier en 1942, suivie d'une grève de la faim (le philosophe en consigne les étapes dans « Journaux d'un détenu », publiés dans les *Entretiens*), dissipe ses restes d'illusion.

Mounier, quoique croyant, s'oppose à la campagne néo-cléricale (« Dieu à l'école ») que veut promouvoir dans l'éducation son ancien maître devenu ministre, le penseur Jacques Chevalier. Il s'emporte contre « l'infecte radio de Vichy » noyautée par les hommes de Pierre Laval et par le « honteux statut des juifs ». Autour de lui, « tout le monde [en] est sourdement révolté ». Si ces textes, rédigés pour lui-même par le philosophe, ne révolutionnent pas la connaissance que nous avons de l'homme ni de son groupe de « purs » et de « modestes », ils apportent d'incontestables nuances à un débat aux positions parfois trop affûtées.

Signalons également la parution des *Cahiers Mounier, 2016-2017*, Association des amis d'Emmanuel Mounier, 200 p., 15 €.

5

Paul VALADIER
(*Études*, septembre 2017)

Voilà une mine inépuisable pour quiconque s'intéresse à la pensée et à l'action d'Emmanuel Mounier. Ces textes, appelés « entretiens », sont de natures diverses, ils relèvent le plus souvent du journal personnel, mais ils contiennent surtout des comptes rendus minutieux, et pratiquement des *verbatim*, de conversations avec des interlocuteurs très différents, la plupart du temps de premier plan. On y découvre la fidélité attentive de Mounier, son souci assez exemplaire et presque inimitable de noter au plus près les positions et les réactions dont il est témoin. Il faut convenir aussi que la période couverte par ces pages, entre 1926 et 1944, est passionnante, foisonnante, sur le plan intellectuel, surtout dans les dernières années avant la Seconde Guerre mondiale, trouble et inquiétante pendant l'Occupation de la France

par l'Allemagne nazie. On assiste donc aux interrogations liées à la fondation de la revue *Esprit* dans les années 1932-1933, mais surtout on reste plus que surpris par l'attitude de Mounier à l'égard du gouvernement de Vichy. Distant sans doute sur nombre de points, l'homme reste cependant du côté du régime, malgré ses nombreux contacts avec des gens qui avaient pris des positions bien plus radicales ; ainsi des pères Pierre Chaillet, Henri de Lubac, Dominique Dubarle, Maurice Montuclard ici cités, mais dont les engagements en faveur des Juifs ou du côté de la Résistance ne semblent pas provoquer d'interrogations. Le lecteur ne trouve guère dans ces textes les raisons profondes d'une telle attitude qui, malgré un emprisonnement commandé par Vichy et qui fut fatal pour Mounier, mort en 1950, demeure identique jusqu'à la Libération (le texte ne va pas au-delà). L'homme reste très pudique sur sa vie privée, sauf dans une page splendide sur sa fille handicapée, mais on admire l'homme de foi, le contemplatif qui a besoin de recueillement et de silence, et aussi un écrivain particulièrement doué.

Ce gros volume se lit presque d'un trait, restituant une époque à la fois vivante et confuse. Un volume indispensable aux historiens, et à quiconque a le souci d'un passé récent qui nous habite encore, ou qui nous dépayse des médiocrités ambiantes. On doit aussi signaler le travail remarquable fait pour les notes et diverses annexes qui indiquent avec précision les circonstances et les attendus des *Entretiens* : tout à fait précieux, ces textes supposent un labeur d'historien considérable.

6

Pierre FOURNIER
(*Lignes de crêtes*, octobre 2017)

Ce volumineux ouvrage ne manquera pas d'intéresser les enseignants, au moins pour trois raisons. Le célèbre philosophe Emmanuel Mounier (1905-1950), ancien étudiant de la Sorbonne et agrégé de philosophie, s'est passionné pour l'enseignement aux périodes où il a pu enseigner : au lycée du Parc à Lyon, puis, pendant la guerre, à Vienne (Isère). Par ailleurs, comme l'a souligné J. Guittou dans *Les Davidées* (éd. Casterman, 1977), Mounier a su exprimer toute sa reconnaissance devant la rayonnante institutrice Marie Silve, fondatrice du regroupement de ses collègues avec Mélanie Thivolle, et proche de la Paroisse universitaire et des Équipes enseignantes. De plus, ce remarquable ouvrage est dû à la mobilisation d'enseignants universitaires et à leur travail très réussi.

Cet ouvrage réunit les « entretiens » d'Emmanuel Mounier, promoteur d'un courant personnaliste existentialiste et chrétien. Il s'agit de ses réflexions personnelles, souvent suscitées par ses rencontres avec des intellectuels de son époque,

acteurs de la vie politique, sociale ou culturelle. Les réalisateurs de cette remarquable édition, Marie-Étiennette Bély, Bernard Comte, Yves Roullière, Étienne Fouilloux, Jacques Le Goff, Jean-François Petit et Maria Villela-Petit, sont des universitaires en activité (Lyon, Brest, Paris) ou émérites, bien connus pour leurs travaux et, pour plusieurs, responsables de l'Association des Amis d'E. Mounier.

Avec beaucoup de minutie et de pertinence, ces auteurs ont établi la présentation de chaque série de ces *Entretiens* et des notes aussi instructives que fouillées. La première série d'*Entretiens* (1926-1927) commence quand E. Mounier n'a que vingt et un ans et réfléchit sur « la force immanente de la vérité » ou sur l'exemple de la démarche de Claude Bernard dans la soumission au fait et sur l'apport de la philosophie de Bergson. La deuxième série d'*Entretiens*, en 1926-1930, relate ses réflexions avec des philosophes, Jacques Chevalier, Gilson, et des prêtres : l'abbé Moïse, les pères Pouget, Guerry, H. Bremond, et l'islamologue L. Massignon, futur prêtre. Les *Entretiens III* portent, en 1930, sur les séjours de Mounier en Espagne et en Italie, et ses contacts avec Claudel et la famille de Ch. Péguy. Dans les *Entretiens IV*, 1930-1931, l'affaire de *La Revue des jeunes*, et les cercles d'échanges de Mounier chez Maritain avec G. Marcel, Du Bos, Fumet, et des prêtres : Lallement, Guérin... Avec les *Entretiens V*, 1931-1932, ce sont ses voyages en Angleterre, en Écosse, en Belgique et à Rome, et son travail novateur pour le lancement décisif, en 1932, de la « revue internationale » *Esprit*. Les *Entretiens VI, VII, VIII* et *IX* couvrent les années 1932-1937, avec en 1936 un voyage à Rome et, en 1938, en Tunisie. Puis des *Entretiens* manquent, perdus, hélas, alors qu'ils concernent le début de la guerre 1939-1945. Les *Entretiens X*, en 1940, situent Mounier, entre autres, par rapport au gouvernement de Vichy, où il s'est rendu pour questionner les si graves conséquences de la collaboration avec les nazis et les dispositions antisémites. Après, les *Entretiens XI-XIIbis*, 1941-1942, font écho aux événements si marquants pour Mounier dans les prisons de Saint-Paul à Lyon et de Clermont-Ferrand, puis de Vals avec sa grève de la faim, avant sa troisième détention, encore à Saint-Paul, et le procès de Combat. Aux *Entretiens XIII*, Mounier, libéré, mais caché sous le nom de Leclercq, est dans la Drôme, à Dieulefit, dans l'ambiance de la libération de la France.

Un tel ouvrage ne peut que nous faire connaître Mounier avec plus de précision sur l'évolution de sa personnalité et de ses idées-forces, son contexte immédiat (sa famille avec son épouse Paulette, ses cercles d'amis philosophes et d'autres interlocuteurs) et, plus largement, les relations qui l'ont nourri et stimulé, ses luttes successives au nom de sa foi chrétienne et de ses convictions philosophiques sur la dialectique entre la personne et une société plus juste. Nous voyons Mounier créer, avec détermination, une voie spécifique entre l'individualisme libéral et le marxisme ou le communisme. Sa voie personnaliste prend forme et trouve sa consistance. Le

personnalisme existentialiste de Mounier s'affermir alors, et nous savons qu'il se développera ensuite davantage en Europe (notamment en certains pays comme la Pologne...), aux USA et en Amérique Latine.

Des pages assez déterminantes sont consacrées à Marie Silve (1894-1976), cette dynamique institutrice qu'il va rencontrer à Saint-Pons (Alpes de Haute-Provence), puis en sessions près de Toulouse (*Entretiens II, III...*). En soutien à ses collègues chrétiens dans l'enseignement public, Marie Silve a courageusement créé une « revue de formation chrétienne » : *Aux Davidées*. Comme Jean Guitton, Mounier admire l'engagement citoyen et chrétien de M. Silve, discret et approfondi, dans le cadre de la laïcité républicaine. Il y trouve un exemple d'initiative venue du cœur de la population et rayonnant dans la société. De plus, Mounier voit dans les revues des Davidées une recherche pédagogique pertinente et exemplaire pour la promotion de l'enseignement en milieux populaires et pour la quête de vérité que porte l'être humain. Mounier dit s'inspirer de cette démarche féconde, typique d'un personnalisme pratique.

À la fin de l'ouvrage, des notices apportent un utile éclairage sur les diverses personnalités ou les divers courants de pensée évoqués par Mounier dans ses *Entretiens* et avec lesquels il correspond ou débat de façon critique. Nous trouvons aussi une bibliographie sur l'œuvre de Mounier et sur des études qui explicitent son œuvre, ainsi que trois précieux index : des personnes (18 p.), des institutions et groupes et des publications. Bien sûr, dans les publications, on trouve *Esprit*, mais aussi l'*Action française*, la *NRF*, *La Revue des jeunes*, *Chantiers* (de la JEC), *Temps nouveaux*, *La Vie intellectuelle* (dominicains), l'un des bulletins des Davidées : *Après ma classe*, où Mounier écrivait sous un pseudonyme.

Dans ces *Entretiens*, nous découvrons Emmanuel Mounier dans toute la richesse de sa personnalité et de son parcours sur le plan humain et spirituel, avec son attention à la vie quotidienne et ses enjeux, avec sa perspicacité pour analyser les convictions des penseurs et des leaders sociopolitiques ou les transformations d'une société si bousculée par les conflits et la guerre. Grâce à ces *Entretiens*, nous pouvons mieux mesurer la valeur des œuvres de Mounier, par exemple : *La pensée de Ch. Péguy*, *Révolution personaliste et communautaire*, *Le personnalisme*, *L'affrontement chrétien*, *La petite peur du XX^e siècle*, mais aussi le *Traité du caractère*. Dans toutes ces intenses circonstances d'évènements, d'échanges et d'écriture, Mounier s'est fait témoin d'espérance et d'engagement.

7

François LECLERCQ
(*Citoyens*, octobre 2017)

Publiés pour la première fois, les *Entretiens* constituent une sorte de journal d'un philosophe engagé. Le mot « entretiens » a été donné par Mounier lui-même en tête de ses carnets. Il y en avait 14, mais 2 ont disparu.

Ces notes couvrent la période de 1926 (il est jeune étudiant qui vient de monter à l'École Normale de Paris) à 1946 (il est le penseur reconnu, animateur de la revue *Esprit*, qui marque son époque).

Disons-le, le premier carnet est très scolaire : il s'agit essentiellement de la transcription d'entretiens (pour l'heure, c'est le mot juste) d'un groupe d'étudiants avec leurs professeurs (principalement Jacques Chevalier).

Puis les carnets s'enrichissent de rencontres avec des hommes (célèbres ou obscurs) des villes et des pays (l'Espagne et l'Italie, l'Angleterre, l'Écosse, l'Allemagne) où il se rend pour donner des conférences sur Péguy et découvrir d'autres horizons. Les descriptions des universités de Salamanque ou d'Oxford sont à ne pas manquer.

Ces deux décennies, toutes marquées par l'essor des totalitarismes et la crise économique, conduisent à la Guerre. Mounier traverse ces événements en observant, en s'interrogeant, en essayant de trouver la conduite juste. Les entretiens nous relatent un parcours passionnant dans cette époque chaotique.

C'est aussi l'engagement dans une revue, *Esprit*, qu'il porte sans se décourager, en dépit des difficultés financières (il faut trouver des fonds, réunir des abonnés), malgré les oppositions de toutes parts (on découvre le différend avec François Mauriac qui pourfend ces « jeunes bourgeois révolutionnaires »). Avec la défiance de l'Église qui balance à plusieurs reprises à condamner une revue trop libre. Mais aussi avec des amitiés touchantes, bouleversantes parfois, qui viennent spontanément soutenir son impossible projet. Le tout dans un style agréable, limpide, coloré, malgré certains passages moins lisibles.

Toute la partie sur la Guerre (les carnets X à XII) nous éclaire sur l'attitude de Mounier (accusé d'ambiguïté avec la Collaboration). On suit au jour le jour cette période très confuse et on découvre un Mounier franchement opposé à toute idée de collaboration (le gouvernement aurait dû refuser les propositions allemandes de paix : « L'accord est fait. La France a vendu le monde pour la tranquillité. Que risquions-nous à refuser : l'opposition totale, un tour de vis, bon »).

Dans la même période, on assiste à la naissance du mouvement Compagnons et de sa revue, à la dislocation du mouvement scout désarticulé par les mots d'ordre

de Pétain, aux aléas des mouvements JOC et JAC, aux arrestations, exécutions, intimidations. Le plus touchant, le carnet VII, rapporte la rencontre avec Elsa Leclercq à Bruxelles, leur difficiles fiançailles, entre idéal chrétien et fragilité humaine.

8

Guy COQ

(*Observatoire Foi et Culture*, 22 novembre 2017)

La récente publication des *Entretiens* d'Emmanuel Mounier a été saluée comme un événement éditorial. Cet ouvrage conséquent, de près de mille pages, éclaire de manière remarquable la personne et l'œuvre d'Emmanuel Mounier. Le travail considérable mené à bien sous la direction de Bernard Comte et d'Yves Roullière, avec les collaborations d'Étienne Fouilloux, de Jacques Le Goff, de Jean-François Petit et de Maria Villela-Petit, apparaît comme un modèle, il importe de le souligner.

Osons ici une parenthèse personnelle. Pour certains lecteurs de Mounier, cette publication intégrale des *Entretiens* renvoie à *Mounier et sa génération* (Seuil, 1956 ; réédition par Parole et Silence, 2000), ouvrage ancien, qui divulguait déjà des extraits des *Entretiens*... Nous avions 20 ans quand parut cet ouvrage. Pour certains, ces pages des *Entretiens* reliées à de nombreuses lettres de Mounier, ce fut leur première entrée dans la pensée du fondateur d'*Esprit*, la première rencontre avec Mounier, et ce fut comme une forme d'illumination. Nous découvrons dans ce livre qu'il est possible et nécessaire de vivre en même temps un engagement spirituel radical avec l'Évangile et un engagement temporel authentique dans la cité. Nous comprenions que spirituel et temporel, sans se confondre, dépendaient l'un de l'autre. La publication de l'intégrale des *Entretiens* est de nature à activer pour de nombreux lecteurs la vitalité humaine et spirituelle de l'œuvre de Mounier. Espérons-le !

L'ouvrage se présente sous la forme de carnets correspondant chacun à une tranche de vie plus ou moins large, avec des textes d'inégale longueur situés par leur date d'écriture. Il y a au total 13 entretiens, auxquels on a judicieusement ajouté les carnets de prison. Au début de chaque entretien, les éditeurs proposent une synthèse de quelques pages qui aide considérablement la lecture. Les notes font appel à des lettres inédites de Mounier et à un important travail de présentation, de contextualisation.

Le terme « entretiens » est dû à Mounier lui-même car, dit-il, il ne s'agit pas d'un journal intime. Les entretiens « relateront sans régularité pendant quinze ans des rencontres avec des personnes, des groupes, ou des lieux, qui ont été occasions d'échange de l'ordre de l'enseignement ou de la découverte, du débat ou du partage, de l'affrontement ou de la collaboration. [Mounier] fait parfois le bilan de ces échanges, dans le sens de l'encouragement ou de la critique, de l'entente ou du désaccord, mais

ne se pose pas comme les auteurs de journaux intimes en sujet soucieux de mieux se connaître ; il se montre plutôt partenaire de l'autre qu'il cherche à comprendre dans un climat de vérité à la recherche de l'action à mener ensemble » (extrait de la belle introduction de Bernard Comte, p. 9).

Bernard Comte pointe excellemment la chose la plus remarquable en effet. Dans ces années où Mounier construit peu à peu sa pensée, sa philosophie de la personne et de la communauté, les carnets nous font voir comment la pensée s'éclaire de la vie et la vie de la pensée. Le dialogue, qui fonde toujours la formation de la pensée, est présent dès les premiers carnets. Très vite la pensée de Mounier est déjà tout entière présente sur le mode d'une qualité d'existence et de relation, ce qui donne leur belle luminosité à tant de pages des *Entretiens*.

Le style, l'objectif des carnets peuvent varier avec le temps. Les premiers sont émouvants par la qualité des échanges qu'ils présentent, comme témoignage d'un esprit avide d'apprendre, de dialoguer. Le style change quand, à partir de 1930, ils nous rendent témoins de tous les contacts et des discussions menant à la publication du premier numéro d'*Esprit* en octobre 1932. Dans cette période cruciale, on voit Mounier argumentant deux refus : d'un côté, il ne veut pas faire une revue catholique, de l'autre il ne veut pas d'une revue uniquement politique, l'organe d'un parti. Il vise à regrouper des catholiques mais dans une revue non identifiée catholique ; il la veut portée par un engagement sur le politique, mais articulée avec l'enjeu spirituel. Lui-même se positionne comme profondément attaché au catholicisme mais il refuse les diverses formes de cléricisme (d'où les menaces de condamnation par le Vatican).

L'intérêt de ces débats qu'assume Mounier et sa manière d'analyser la tension entre le spirituel et le temporel sont plus que jamais actuels. Concluant sa présentation du carnet, Bernard Comte remarque l'intérêt dans ce carnet d'« éclairer cette spiritualité de consentement à l'épreuve d'une vie mangée par l'action publique alors qu'elle aspire à la contemplation – attitude qui vérifie la conviction de Péguy : le spirituel est présent là où on ne sait pas le chercher, dans le charnel, y compris dans la politique avec ses combats et ses colères » (p. 491).

Parallèlement à cet engagement dans le combat pour *Esprit*, Mounier vit une belle histoire d'amour avec « Poulette » qu'il épouse en 1935. Cela nous donne des pages magnifiques de profondeur, de délicatesse, de grande qualité à la fois humaine et spirituelle, avec des paroles d'une grande force : « Merci mon Dieu qui m'avez donné de toucher la joie » (p. 417). Très vite, le couple connaît le drame. On ne peut éviter d'évoquer la terrible épreuve qu'allait être la maladie de leur premier enfant, Françoise, victime à huit mois d'une encéphalite qui bloque le développement nerveux et mental. « Je n'ai sans doute jamais connu aussi intensément l'état de prière que quand ma main disait des choses à ce front qui ne répondait rien, quand mes yeux se risquaient vers ce

regard distrait portant loin derrière moi » (p. 593). Et Mounier recadre son malheur personnel dans le malheur collectif : « Tant d'innocents déchirés, tant d'innocents piétinés » (août 1940).

En novembre de cette même année, suite à sa demande, Mounier ayant obtenu l'autorisation de Vichy, il fait reparaître *Esprit*, sous la censure et jusqu'en août 1941, avec un numéro dans lequel Pétain apparaît comme l'âne de Hitler dans une fiction intitulée « Supplément aux mémoires d'un âne » !

Les *Entretiens* éclairent de manière définitive le sens des initiatives de Mounier sous l'occupation, et jusqu'en 1942.

Déjà, la republication des dix numéros d'*Esprit* en fac-similés avec un commentaire historique rigoureux de Bernard Comte avait mis les choses au point⁴.

En janvier 1942 commence pour Mounier l'année des prisons. Il est arrêté parce que soupçonné d'être responsable du mouvement clandestin Combat. Les entretiens deviennent des journaux de prison (Saint-Paul à Lyon, Clermont-Ferrand), puis d'internement administratif à Vals, c'est-à-dire dépendant de la justice militaire. Du 19 au 30 juillet, Mounier et d'autres détenus parmi lesquels Bertie Albrecht se lancent dans une grève de la faim. Celle-ci est l'occasion pour Mounier de faire un récit au jour le jour qu'il intitulera lui-même *Journal d'un acte fragile*. C'est le texte le plus fort que Mounier ait écrit sur l'engagement, avec ce passage extrême où il analyse sans concession le sens de son action, et le doute qui l'accable (p. 851s.)

Avec la publication de ce grand texte la lecture des œuvres ne pourra plus se passer de recourir à ces *Entretiens* comme la vérification de la solidarité entre l'être existant, la pensée et l'action, autrement dit, de l'esprit socratique de Mounier⁵.

9

« Emmanuel Mounier, un itinéraire »

Élodie MAUROT

(*La Croix*, 28 décembre 2017)

Les carnets du philosophe personnaliste, fondateur de la revue Esprit, offrent une vue magistrale sur son cheminement intellectuel et son engagement.

« Le vrai n'est pas excommunication, mais expansion et charité. » Cette remarque notée par Emmanuel Mounier à la date du 15 décembre 1926 – il a alors 21 ans – donne le ton de ce monumental volume d'*Entretiens*. Ces mille pages, qui

4. *Esprit de novembre 1940 à août 1941* (reproduction intégrale présentée et annotée par Bernard Comte, Éditions Esprit, 2004).

5. Pour complément rappelons le numéro de la revue *Esprit* de décembre 1950... qui mériterait réédition.

retranscrivent fidèlement les carnets personnels du philosophe personnaliste (de 1926 à 1936 puis de 1940 à 1942), rendent compte de son extraordinaire générosité dans l'écoute et de son hospitalité dans la pensée. Deux qualités qui lui permirent de créer un sillon intellectuel et politique nouveau dans la France de l'entre-deux-guerres, menacée par les extrémismes fascistes et nazis, d'une part, la séduction communiste de l'autre, mais aussi fragilisée par l'individualisme libéral et un christianisme embourgeoisé.

Cette voie, on le sait, fut celle d'une revue, *Esprit* (fondée en 1932), proposant une « révolution spirituelle » mais incarnée et engagée, fédérant des chrétiens non-conformistes ouverts aux échanges avec des hommes d'horizons divers pour fonder une « civilisation de la personne », inspirée par le christianisme et l'humanisme laïque.

Des extraits de ces carnets avaient déjà été publiés par Paulette Mounier après le décès prématuré de son mari en 1950, à l'âge de 44 ans. Les voilà, pour la première fois, publiés dans leur intégralité grâce au travail érudit et patient d'un collectif mené par Bernard Comte et Yves Roullière. Le résultat est passionnant, tant sur l'homme et son œuvre que sur l'époque.

Le terme d'« entretiens » – choisi par Mounier – montre combien le style du dialogue et de la conversation est au cœur de ces écrits. « [Emmanuel Mounier] ne se pose pas comme les auteurs de journaux intimes en sujet central soucieux de mieux se connaître ; il se montre plutôt partenaire de l'autre qu'il cherche à comprendre, dans un climat de vérité à la recherche de l'action à mener ensemble », précise Bernard Comte.

On y rencontre d'abord le jeune étudiant, encore sous l'influence de son professeur de philosophie Jacques Chevalier, disciple et confident de Bergson. On voit sa personnalité se déployer, des thèmes (la mystique, la révolution, l'engagement...) et des influences (Péguy, Maritain...) se détacher, jusqu'à ce que le philosophe trouve sa voie propre. À partir de 1931, l'ouvrage devient un témoignage unique sur les débuts d'*Esprit*, manifestant de ce qu'il fallut d'énergie, d'entregent et de courage pour porter la revue sur les fonts baptismaux et pour tenir la ligne choisie : caractère non confessionnel, primauté du spirituel sur le politique...

Les derniers volumes offrent de précieuses informations sur la traversée de la Seconde Guerre mondiale et l'Occupation. Si Mounier, en relation avec les mouvements clandestins lyonnais, ne bascule pas dans la Résistance, c'est qu'il entend combattre le nazisme en intellectuel. « Je suis un homme de conversation, de méditation, de dialogue. [...] Je ne vaudrais rien pour engager une action offensive de style politique, clandestine ou publique. [C'est ma] perception nette de ma vocation et de mes lignes d'efficacité », écrit-il (30 mars 1941). Il entend déjà « former des

hommes pour demain », mais l'arrière-plan est clair : « guerre sans merci à l'esprit totalitaire, recherche de toute action, même inchoative, même tronquée, poussant dans le sens de la défaite du nazisme » (30 mars 1941).

Au fil des pages, la vie personnelle du philosophe affleure, de manière plus discrète : sa rencontre avec sa femme, Paulette Mounier, et la joie d'un amour partagé « à la fois sans confort et sans inquiétude » (6 mars 1933), l'épreuve de la maladie de leur fille aînée Françoise... L'homme, pudique, ne s'épanche guère, mais l'inspiration puisée dans la foi chrétienne rayonne, source d'une vitalité intellectuelle et spirituelle exceptionnelle.

10

Guillaume CUCHET

(*Revue d'histoire de l'Église de France*, janvier-juin 2018)

La publication par les Presses universitaires de Rennes du journal de Mounier, sous le titre (pas forcément très adapté) d'*Entretiens*, est un événement important pour qui s'intéresse à l'homme et au penseur, à la revue *Esprit* qu'il a cofondée en octobre 1932 et, plus largement, à cet « esprit des années 1930 » sur lequel Jean Touchard avait le premier attiré l'attention en 1960, avant que son élève Jean-Louis Loubet del Bayle ne publie en 1969 son grand livre sur *Les non-conformistes des années 1930*. Il est prévu que cette publication soit suivie, chez le même éditeur (qui prend fort heureusement en histoire religieuse la relève du Cerf de plus en plus défaillant), de celle des œuvres complètes de Mounier en huit volumes. Au lendemain de la mort prématurée de Mounier en mars 1950, à l'âge de 45 ans, le Seuil avait publié entre 1961 et 1964 quatre volumes d'œuvres qui, avec leur célèbre couverture en toile bleue, ont figuré dans bon nombre de bibliothèques de catholiques cultivés de sensibilité progressiste des années 1960-1970 (avec celles de Teilhard de Chardin bien souvent, publiées dans la même collection). C'est sans doute à ce moment-là, à la fin des années 1950 et au début des années 1960, avant Mai 68, que sa pensée forgée dans les années 1930 a trouvé sa plus large audience, bien au-delà des seuls milieux intellectuels. Dans le contexte des Trente Glorieuses, elle a accompagné le passage à gauche d'une partie du monde catholique.

Parce qu'il a pris soin de noter soigneusement ce qu'il a entendu, surtout dans les premières années, ces *Entretiens* permettent d'entendre littéralement (comme si on y était) certains des échanges qui ont eu lieu dans les années 1920 à Grenoble dans le cercle de son premier maître, le philosophe bergsonien Jacques Chevalier, ou vers 1930 à Meudon autour de Jacques Maritain. « D'un Jacques à l'autre », comme disait Jean Guilton à propos des maîtres successifs de Mounier. Maritain en particulier a

joué un rôle décisif dans le lancement d'*Esprit* en octobre 1932, en dépit de certaines divergences de vue entre les deux hommes. Protecteur de la jeune revue dans le catholicisme officiel de son temps, il n'a pas ménagé sa peine pour lui éviter la condamnation en 1933 et surtout 1936. On peut renvoyer ici à la correspondance complète entre les deux hommes publiée en 2016 chez Desclée de Brouwer par Sylvain Guéna.

Il y a énormément de choses à glaner dans ces mille pages d'*Entretiens*. Parmi les points saillants, on peut retenir tout ce qui a trait à cette période de la vie de Mounier, vers 1930, où, après avoir été reçu deuxième à l'agrégation de philosophie derrière Raymond Aron, il se cherche un sujet de thèse dans le domaine de l'histoire et de la philosophie de la mystique. Le sujet était à la mode depuis le début du siècle, tant dans l'Université que dans l'Église. Il rencontre pour cela tout ce qui compte dans le domaine (de Jean Baruzi à Henri Delacroix en passant par l'abbé Bremond, qui lui laisse une impression mitigée). Il fera même en 1930 un voyage en Espagne, terre des mystiques, à cette intention, avant de renoncer au projet. Mais, de façon significative, juste avant cela, il imagine un temps consacrer sa thèse secondaire à un auteur mystique et sa thèse principale à un sujet lié aux rapports du psychologique et du moral (il a même pensé un temps faire une thèse sur saint Alphonse de Liguori). Cette inversion des priorités, entre mystique et psychologie, est révélatrice et on sait qu'après la guerre, Mounier s'intéressera de plus en plus à la psychanalyse, en même temps qu'au marxisme. Ce sont finalement les loisirs forcés de la guerre qui lui permettront de mener à bien ce projet avec la rédaction de son gros *Traité du caractère* paru en 1946.

Autre trait frappant dans le journal : son hostilité assez radicale à l'égard des démocrates-chrétiens, qu'ils soient de droite (membres notamment du Parti démocrate populaire né en 1924) ou de gauche (de la Jeune République, qui a participé au Front populaire). Peut-être lui venait-elle au départ de Péguy, déjà très hostile à Marc Sangnier. Il leur reproche leur timidité, leur réformisme, leur style jugé pieusard et idéaliste, leur manque présumé de sens de l'Histoire, etc. Rétrospectivement, on se dit qu'il y avait pas mal d'injustice dans ce procès fait aux démocrates-chrétiens, lesquels se sont souvent montrés plus lucides que lui sur certains problèmes, notamment sur l'attitude à avoir face au régime de Vichy au lendemain de la défaite. C'est Charles Blondel d'ailleurs, « un des rares hommes de formation démocrate chrétienne qui ait quelque sens de l'histoire », écrit-il p. 581, qui lui conseille, début août 1940, de faire du « réarmement spirituel clandestin » à l'intérieur de Vichy en profitant « des similitudes de noms entre nos valeurs et les valeurs publiquement proclamées », et ce afin d'éviter de voir la jeunesse tomber dans les mains de mauvais maîtres. On se demande parfois si dans cette hostilité (qui ne résistait pas toujours, au demeurant, à la rencontre des hommes eux-mêmes), il n'y avait pas un peu de narcissisme des petites différences, voire de plates logiques bourdieusiennes de champ.

Un autre aspect frappant du journal est la manière dont s'articulent chez lui vie privée et vie publique, vie spirituelle et engagement politique. En deux occasions notamment. Une première fois, en août 1940, quand tombe le diagnostic d'incurabilité de sa fille Françoise, née deux ans auparavant, et que le drame privé rencontre le drame public : « [La guerre] a fini de nous guérir de la maladie de Françoise. Tant d'innocents déchirés, tant d'innocences piétinées ; ce petit enfant jour par jour immolé était peut-être bien notre présence à l'horreur du temps. On ne peut pas seulement écrire des livres. Il faut bien que la vie nous arrache périodiquement à l'escroquerie de la pensée, la pensée qui vit sur les actes et les mérites d'autrui » (p. 594). Une seconde fois lors de cette bien étrange grève de la faim ardéchoise dans laquelle, détenu à Vals-les-Bains, il se lance avec quelques camarades en juin 1942. Au départ, il s'agissait simplement de tenter d'obtenir un examen plus rapide de son dossier, à l'instar de ce que venait d'obtenir par les mêmes moyens un cagoulard, voisin de cellule. Mais, face à l'intransigeance de l'administration, l'événement tourne à l'expérience mystique. Il écrit le 28 juin 1942 au dixième jour de la grève : « Vaincre avec mon corps, moi qui suis ordinairement privilégié par les opérations royales de la pensée. Vaincre à corps perdu, au sens matériel du mot, sans plus savoir ni vouloir savoir exactement la limite des risques, et n'ayant plus de souci que de donner mon offrande, si mince, à la montagne des souffrances actuelles des pauvres et des persécutés » (p. 854). Dans les deux cas, une certaine forme de mystique chrétienne, jointe à la culpabilité de l'intellectuel face aux hommes d'action, assure la connexion des deux histoires, la personnelle et la collective, loin du partage « bourgeois » qui fait ordinairement de la vie privée la bulle qui permet de se protéger des affres de l'Histoire. Philippe Ariès, qui avait dix ans de moins, à propos de la Seconde Guerre mondiale précisément, a écrit là-dessus des choses décisives dans son admirable petit livre de 1954 sur *Le temps de l'histoire*.

11

Claire DAUDIN

(*L'Amitié Charles Péguy*, janvier-mars 2018)

On connaît les liens de filiation philosophique et spirituelle entre Emmanuel Mounier et Péguy. En 2015, l'étude que le fondateur de la revue *Esprit* avait consacrée à la pensée du gérant des *Cahiers de la Quinzaine* a fait l'objet d'une nouvelle édition, dont nous avons rendu compte (voir ACP 152). Récemment, sont parus les *Entretiens* de Mounier, qui rassemblent ses écrits intimes couvrant la période 1926-1944 (voir ACP 158). Au cours de ces années, le jeune philosophe prépare sa publication sur Péguy. S'il procède à une relecture approfondie de ses textes afin d'en dégager la substance philosophique, il ne néglige pas les rencontres avec des proches de l'écri-

vain mort au front, ni les avis de lecteurs avertis. L'important volume publié aux Presses universitaires de Rennes regorge donc d'aperçus passionnants, révélateurs et parfois surprenants, sur Péguy, l'homme, le fils, le père, l'ami... La voix de Madame Péguy mère y retentit avec des accents touchants ; celle de Marcel, le fils aîné, se fait entendre dans des cercles que nous découvrons ; des silhouettes familières se profilent... Ces *Entretiens* sont aussi un document sur la réception de Péguy dans les décennies qui suivent sa disparition, une réception déjà contrastée, tiraillée entre des idées et des sensibilités éloignées. Jacques Maritain, consulté à de nombreuses reprises, reste circonspect dans son admiration pour le grand aîné. Les frères Tharaud, dont le livre de souvenirs vient de paraître, ne remportent guère l'assentiment des intimes de Péguy, qui jugent leur approche trop anecdotique. L'amour de Péguy pour Blanche Raphaël et la question religieuse sont déjà des pierres d'achoppement. Madeleine Daniélou apparaît d'emblée comme une lectrice audacieuse et perspicace : se devine le rôle capital qu'elle jouera dans la postérité de Péguy, en le faisant lire à son fils, le futur cardinal Daniélou, et en en faisant l'inspirateur de ses vues pédagogiques.

Ce contenu si divers, si riche, nous vous proposons de le découvrir dans le présent bulletin, grâce à la générosité des « Amis d'Emmanuel Mounier », particulièrement Jacques Le Goff, qui nous ont libéralement autorisés à publier les pages consacrées à Péguy. Merci pour ce geste fraternel⁶ !

6. *NdR* : Ces pages intitulées « Péguy dans les *Entretiens* d'Emmanuel Mounier » ont été sélectionnées par Jean-Yves Caradec et Cl. Daudin (p. 12-55).

CHRONIQUES

III - DIVERS

LETTRE À ALEXIS LACROIX SUR MOUNIER ET VICHY

Jacques LE GOFF

Quimper, le 5 décembre 2017

Monsieur,

J'ai suivi avec retard, mais intérêt, la récente émission de France-Culture *Avis critique* du 25 novembre 2017 consacrée à Macron et à laquelle vous avez participé.

Les propos que vous y avez tenus sur Mounier, sans me surprendre, puisque vous êtes proche de BHL, m'ont consterné.

Évoquant la « matrice intellectuelle de Macron », vous déclarez : « Par-delà Ricœur, [elle renvoie] à une certaine tradition qui est celle de l'humanisme communautaire à la Emmanuel Mounier. Alors, vous connaissez vous-mêmes peut-être Mounier qui a fini en 1942 dans la fameuse École d'Uriage. Ce n'est pas un bon signe... Néanmoins, il y avait chez Mounier le désir, dans les années 30, avant qu'il devint soutien du maréchal Pétain, de dépasser le clivage de l'individu libéral et du collectivisme socialiste... C'est cette matrice que l'on retrouve chez Macron et elle ne mène pas à une situation pétainiste, soyons-en sûrs... »

Une exécution sommaire contenant à la fois des erreurs factuelles et des jugements à la hache loin de correspondre à la réalité des choix de Mounier en 1940.

Erreurs factuelles

Mounier a en effet donné des conférences à Uriage en 1940 et début 1941 dans la ligne qui avait déjà justifié, à ses yeux, la réparation d'*Esprit* en 1940 et qui visait à introduire, au cœur même du dispositif politique et idéologique vichyste, des ferments de résistance spécialement du côté de la jeunesse. Ce qui lui vaudra d'en être exclu dès 1941 (décision de Vichy de février 1941).

Et faut-il vous rappeler que figuraient parmi les autres conférenciers Hubert Beuve-Méry, Chombart de Lauwe, Dumazedier... et quelques autres tels De Segonzac ou Philippe Lamour qui, comme Mounier, ont armé intellectuellement et pratiquement la Résistance dès la première heure ? Uriage deviendra vite une pépinière de résistants de premier ordre.

En 1942, Vichy, qui a fini par s'aviser de la menace que constitue *Esprit*¹, décide son interdiction, déjà en suspens depuis quelques mois. Un peu plus tard, cette même année, Mounier est arrêté et mis en détention au motif qu'il serait l'une des têtes pensantes du réseau Combat d'Henri Frenay. Il entame alors une grève de la faim avec Bertie Albrecht qui durera douze jours et sera tenue pour l'une des principales causes de sa mort prématurée à l'âge de 45 ans. Faute de preuves convaincantes, son procès à Lyon se conclura par un non-lieu. À la Libération, sur proposition du même Frenay (pièce jointe)², il sera proposé à l'attribution de la rosette de la résistance (JO du 29 janvier 1948)³.

Jugements expéditifs

Il est très facile de juger les comportements passés du point de vue du censeur dûment informé de la suite des événements.

Quand Mounier prend la décision de faire reparaître *Esprit*, c'est parce qu'il attend, comme beaucoup dans cette génération, du Vichy de l'époque une rénovation de la vie sociale et politique. Illusion et candeur peut-être. Mais il faut se resituer dans le contexte d'alors pour comprendre ce qui l'a conduit à un tel choix. C'est surtout parce qu'il veut éviter que le nouveau cours politique, dont il mesure très lucidement les faiblesses et risques, ne dérive vers des horizons douteux. Il s'en explique clairement dans ses *Entretiens* qui viennent de paraître⁴ en insistant sur la difficulté d'un choix au demeurant contesté par une bonne part de l'équipe d'*Esprit*.

C'est ce qu'ont compris aussi bien Nicolas Weill dans son récent papier du *Monde des livres* que Jean-Louis Schlegel dont le commentaire des *Entretiens* retient l'attention :

Historiens et amateurs d'histoire trouveront dans ces *Entretiens* nombre de témoignages de première main sur l'histoire des années 1930, de la guerre et de Vichy. Sans vouloir ranimer ici une vieille querelle, il est nécessaire de souligner à quel point les *Entretiens* X, XI, XII et XIII rendent justice à Mounier contre le procès de

1. Cf. l'édition par Bernard Comte d'*Esprit de novembre 1940 à août 1941* (Éditions Esprit, 2004).

2. Voir annexe I.

3. Voir annexe II.

4. Aux Presses universitaires de Rennes sous la direction de Bernard Comte et Yves Roullière.

« pétainisme » que lui a fait Bernard-Henri Lévy dans *l'Idéologie française* : il ne se vautre pas dans le vichysme pour avoir l'autorisation de faire paraître *Esprit* – une décision, certes, qui divise fortement les proches de la revue – car sa participation restera toujours critique. Son illusion vient peut-être, pendant un temps, de ce qu'il croit pouvoir faire le tri entre un bon et un mauvais Vichy : un esprit libre pourrait malgré tout y avoir une action efficace. Sa sévérité pour son ancien maître, Jacques Chevalier, devenu ministre-secrétaire d'État à l'Instruction publique, particulièrement zélé dans la surveillance des enseignements et l'application de la politique antisémite qui exclut les enseignants juifs, est sans concession. Il a des mots cinglants en 1940 sur Gaston Gallimard et la politique d'« adaptation » de sa maison aux demandes allemandes (la collection « *Esprit* », reprise plus tard au Seuil, se trouve alors chez Gallimard). L'antisémitisme de Vichy le révolte. De nombreuses pages particulièrement piquantes mériteraient d'être citées, comme lors de ce voyage impromptu à Rome en mai 1935, à l'invitation de l'Institut de culture fasciste, dont Mounier fait le compte rendu ironique. Le récit de sa détention (janvier-octobre 1942) dans les prisons de Lyon, de Clermont-Ferrand et de Vals, notamment sa grève de la faim (juin-juillet 1942) en compagnie de la résistante Bertie Albrecht, ou encore celui de l'arrivée des Américains à Dieulefit en 1944, sont particulièrement percutants : il ne mâche pas ses mots sur les partisans de Vichy devenus résistants du jour au lendemain, étant même les premiers à accueillir les libérateurs d'outre-Atlantique, à côté desquels les maquisards de la Résistance française font pour leur part figures de gueux inexistant (*Esprit*, juillet-août 2017).

Je n'en dirai pas plus en vous invitant derechef à vous plonger dans la lecture de ses passionnants *Entretiens* et, qui sait ?, à en rendre compte dans votre magazine⁵ avec une pointe d'objectivité.

Avec mes salutations,
Jacques Le Goff⁶

5. *NdR* : *L'Express*, dont A. Lacroix est directeur délégué chargé de la culture et des idées. Cette suggestion est restée sans effet.

6. *NdR* : Cette lettre est restée à ce jour sans réponse.

Annexe I

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
MINISTÈRE DES PRISONNIERS DE GUERRE DÉPORTÉS ET RÉFUGIÉS
SECRETARIAT PARTICULIER
LE MINISTRE

ATTESTATION

M. Emmanuel MOUNIER a, dès les premiers jours de la Résistance française, travaillé en liaison étroite avec le Groupement COMBAT que je dirigeais⁷ et le Groupement LIBÉRATION.

En même temps que, grâce à ses relations, de nombreux hommes et cadres ont été fournis à la Résistance, il a organisé et dirigé des groupes d'études pour la préparation de la reprise de la vie morale, politique, économique et sociale de la Nation.

En raison de ces activités, il fut arrêté au mois de février 1942 à Lyon et incarcéré pendant plusieurs semaines à la prison de Clermont-Ferrand.

Mis en liberté provisoire, il fut ensuite interné à Vals-les-Bains d'où il força sa libération par une grève de la faim de treize jours ; après cinq mois encore de détention à la prison de Lyon, il fut jugé par le Tribunal correctionnel de Lyon avec cinquante de nos camarades.

Réfugié ensuite dans la Drôme, il continua son activité clandestine dans des conditions efficaces mais que je n'ai pas été à même d'apprécier.

Henri FRENAY
MINISTRE DES PRISONNIERS DE GUERRE DÉPORTÉS ET RÉFUGIÉS

Annexe II

PROPOSITION ATTRIBUANT LA ROSETTE DE LA RÉSISTANCE À EMMANUEL MOUNIER

Qualifié par ses juges et par les soutiens du Gouvernement d'abdication de « Directeur spirituel de la Résistance », dès 1942, Emmanuel Mounier a été parfaitement digne de ce brevet décerné par l'ennemi.

7. La rencontre entre les deux hommes, à Lyon le 10 octobre 1941, est racontée dans les *Entretiens* p. 787-788. H. Frenay (1905-1988), fondateur et animateur du groupement de résistance Combat, fut ministre des prisonniers de guerre déportés et réfugiés dans le gouvernement provisoire du général de Gaulle du 3 juin 1944 au 21 octobre 1945.

A apporté dès la première heure le prestige de sa pensée et de sa personne à la cause de la Résistance, a, par son action inlassable, recruté les énergies, suscité les vocations et les courages qui lui donnèrent le meilleur de ses cadres et de ses militants.

Emprisonné, a donné un admirable exemple de courage physique et moral qui n'a pas peu contribué à exalter les vertus des combattants volontaires.

A maintenu, dans toute sa pureté intransigeante, l'honneur de l'intellectualité française et apporté le témoignage concret de son efficacité dans les heures de péril national.

*DÉCRET DU 31 MARS 1947 PORTANT ATTRIBUTION
DE LA MÉDAILLE DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE⁸*

Le président de la République,

Sur la proposition du ministre de la guerre,

Vu l'ordonnance n° 42 du 9 février 1943, instituant une médaille de la Résistance française⁹ ;

Vu l'ordonnance du 7 janvier 1944, relative à l'attribution de la médaille de la Résistance française¹⁰ ;

Vu l'ordonnance du 2 novembre 1945, relative à l'attribution de la médaille de la Résistance française¹¹ ;

Vu l'avis de la commission de la médaille de la Résistance française¹²,

Décète :

Art. 1^{er}. – La médaille de la Résistance française est décernée, avec rosette, aux titulaires dont les noms suivants :

8. *Journal officiel de la République française*, 29 janvier 1948.

9. Cette ordonnance signée à Londres par Charles de Gaulle, « chef de la France combattante » (ainsi que par le Comité national composé de René Pleven, René Massigli, André Philip, André Diethelm, Martial Valin, Philippe Auboyneau et Jacques Soustelle), stipule que cette médaille est « destinée à reconnaître les actes remarquables de foi et de courage qui, en France, dans l'empire et à l'étranger, auront contribué à la résistance du peuple français contre l'ennemi et contre ses complices depuis le 18 juin ».

10. Cette ordonnance signée à Alger par Ch. de Gaulle précise la précédente, notamment en ce qui concerne la résistance depuis l'étranger.

11. Cette ordonnance signée par Ch. de Gaulle, chef du gouvernement provisoire, et par Pierre-Henri Teitgen, garde des Sceaux, ajoute à la précédente « l'attribution de la rosette, celle-ci, de couleur noire et rouge, est apposée sur le ruban ».

12. Cette commission était présidée à l'époque par Georges-Louis Rebattet (1907-1976), qui rallia le groupement Combat en 1942.

(Suit une liste d'une vingtaine de noms, dont celui d'Emmanuel Hippolyte Henri Mounier.)

Art. 2. – Le ministre de la guerre est chargé de l'exécution du présent décret, qui sera publié au *Journal officiel* de la République française.

Fait à Paris, le 31 mars 1947.

VINCENT AURIOL

Par le président de la République :
Le président du conseil des ministres,

PAUL RAMADIER

Le ministre de la guerre,

PAUL COSTE-FLORET¹³

13. P. Coste-Floret (1911-1979), MRP, résistant, proche d'A. Philip, fut ministre de la guerre dans le gouvernement de P. Ramadier de janvier à octobre 1947.

PRÉFACE À
LA PERSONNE AU SECOURS DE L'HUMAIN :
30 ÉTUDES PERSONNALISTES
DE JEAN-FRANÇOIS PETIT¹

Guy Coq²

La publication de ce recueil intervient au bon moment. L'édition des *Entretiens* de Mounier en 2017 fut l'occasion d'un nouvel intérêt vis-à-vis du fondateur d'*Esprit*. De plus, la préparation des *Œuvres complètes* est entrée dans une phase décisive. Les volumes seront édités au fil des années prochaines. Ils sont l'occasion d'un regain de l'attention à la pensée de Mounier. La réunion de ces textes de Jean-François Petit est à la disposition des personnes alertées par cette actualité de Mounier et forme un ouvrage qui a le mérite d'aborder diverses facettes de son œuvre.

L'auteur, Jean-François Petit, est depuis longtemps un médiateur important de l'œuvre de Mounier. Toutes ces interventions, échelonnées depuis le début des années 2000, témoignent de la qualité de pédagogue de l'œuvre de Mounier qui caractérise Jean-François Petit... Les registres sont logiquement variés, et vont de l'intervention destinée à un premier contact avec la pensée de Mounier à des articles de recherche. Au demeurant l'auteur a non seulement lui-même consacré sa thèse à Mounier, mais il a mené depuis des années un gros travail pour donner une place à Mounier dans les études de l'Institut catholique de Paris. Il y assume un séminaire de recherche consacré à Mounier et ces « 30 études » témoignent de l'ampleur du travail réalisé. Jean-François Petit est l'un des animateurs de l'AAEM, cette association consacrée au rayonnement de l'œuvre de Mounier. Pour avoir présidé pendant quinze ans cette association, j'ai pu apprécier l'action de Jean-François Petit et de

1. Parole et Silence, 2018, 470 p., 25 €.

2. Président d'honneur de l'Association des Amis d'Emmanuel Mounier. A récemment publié : *Dieu est Dieu : quête de l'humanité commune*, avec Cl. Dagens et E. Falque, Cerf, 2015.

la petite équipe qui fait vivre et se développer l'Association des Amis d'Emmanuel Mounier.

Près de trois quarts de siècle après sa disparition prématurée, Mounier peine à occuper la place qu'il mérite dans les études et la recherche philosophique. Cela se voit notamment dans le fait que dans la petite cohorte des intellectuels catholiques qui ont marqué le xx^e siècle et qui ont mérité la reconnaissance de l'histoire, on cite évidemment Bernanos, Péguy, Mauriac, Claudel... Mais la liste des quatre ou cinq s'arrête la plupart du temps avant le nom d'Emmanuel Mounier. Il mériterait pourtant d'y figurer.

Il est, au côté des grands théologiens, le penseur qui a, sans le savoir, travaillé à rendre possible le Concile Vatican II. Son apport sur ce point mérite d'être examiné. Le plus marquant est dans l'avancée accomplie par Emmanuel Mounier en faveur d'une pleine reconnaissance par l'Église, notamment française, de l'autonomie du temporel, la fin d'une soumission des engagements catholiques dans le social et la politique à l'autorité et la prétendue omniscience de la puissance vaticane avant Jean XXIII. Sur cette autonomie de la cité des hommes, on le sait, Mounier va jusqu'à affirmer qu'il n'est pas légitime, du point de vue du message chrétien, de reconnaître aux autorités religieuses le droit de dicter sa morale à la société. Mais une telle position s'accompagne d'une analyse forte de l'interaction entre Église et société ; à travers l'histoire, et aujourd'hui même, il n'y a pas de civilisation chrétienne qu'on pourrait imposer d'en haut. Mais au nom de l'incarnation, l'interaction, la coprésence du spirituel et du temporel sont une donnée majeure de l'engagement des chrétiens.

La reconnaissance de la grandeur des autres religions, des valeurs et des philosophies non fondées par le christianisme, l'ouverture à l'humanité, à la diversité des orientations spirituelles et du dialogue entre elles, sont déjà une pratique quotidienne essentielle de Mounier dans sa manière d'animer *Esprit* de 1932 à 1950...

On peut dire qu'il aura eu un rôle important dans l'éducation des catholiques à l'accueil des aspects les plus novateurs du Concile. Du coup, la pensée de Mounier est capable d'aider à affiner les aspects les plus novateurs du Concile Vatican II, encore aujourd'hui.

Pour certaines générations de jeunes catholiques, Mounier fut un guide pour sortir d'une spiritualité piégée dans l'identification du christianisme avec des options politiques et sociales nécessairement réactionnaires.

L'état actuel du catholicisme se caractérise par deux tendances également néfastes. D'un côté, on voit une jeunesse portée à désirer une spiritualité pure, dégagée de tout engagement dans le politique. D'un autre côté, reviennent des volontés de confondre la foi avec un engagement politique auquel elle serait subordonnée. Or, dans sa philosophie de l'engagement qui, tout en reconnaissant au politique sa

dignité et sa nécessité, refuse de soumettre le spirituel au politique, Mounier ouvre la voie d'un engagement où le spirituel et le temporel s'équilibrent et se nourrissent réciproquement.

Au regard de son apport formidable, il y a donc quelque chose d'incompréhensible dans la méconnaissance qui continue de le marquer au sein du catholicisme, et plus largement de la culture française. Quelques éléments d'explication peuvent être toutefois avancés. Malgré le style original de Mounier et d'*Esprit*, la volonté de ne pas faire une revue catholique, la réussite du pluralisme dans la rédaction, il reste encore fréquent que la revue *Esprit* soit classée comme une revue chrétienne, et cela conduit à penser que son fondateur lui-même, dans ses écrits, ne peut intéresser que ces catholiques, et plus précisément des catholiques ouverts.

L'œuvre de Mounier est traitée comme ne pouvant être intelligible qu'à des croyants. C'est un fait plus général : dès lors qu'un penseur est repéré comme catholique, on est porté à penser qu'il concerne exclusivement des croyants, donc l'édition aura tendance à le renvoyer à des maisons étiquetées catholiques.

La pensée marquée par le christianisme est en fait traitée comme ne pouvant avoir d'intérêt que pour des croyants. Dès que le penseur est démasqué comme croyant vient une clôture : la foi de l'auteur disqualifie sa pensée. Dès le début du xx^e siècle, Blondel fut la première victime de cet ostracisme. Or, il y a eu à travers certaines œuvres récentes une remise en cause de cette exclusion. Et tout son intérêt est qu'elle provienne de penseurs agnostiques. L'exemple le plus éclairant est un bref essai de François Julien, *Ressources du christianisme*³. L'auteur mettant de côté le débat sur la foi et l'incroyance, et la question même de la vérité, se consacre à la question : n'est-il pas urgent de se demander si le christianisme offre en lui-même de véritables ressources pour la pensée ? Ne recèle-t-il pas des « raisons de fécondité culturelle » ? Et pour le passé n'y a-t-il pas à faire le « bilan de ce que le christianisme a fait advenir dans la pensée ? Qu'a-t-il apporté ou bien enfoui en termes de possibles de l'esprit ? » Accepter ces interpellations impose de faire cesser « l'évitement de la question du christianisme au sein de la pensée contemporaine ». Bref, il faut accueillir cette question : « Est-ce que cette capacité productrice du christianisme – ce qu'il y a le pouvoir de développer en l'homme – est aujourd'hui épuisée ? »

Cet intérêt pour le christianisme ne se bloque plus sur le préalable de la foi, celle des chrétiens, il contourne l'interrogation sur la vérité du message, pour questionner le message chrétien en lui-même, en examinant ses apports possibles pour la pensée, pour la compréhension de l'existence humaine.

3. Éditions de l'Herne, 2018.

S'agissant d'un auteur comme Mounier, il est clair que cette nouvelle posture de lecture lui donnerait une grande chance. Et tout d'abord celle d'être enfin lu comme un penseur sans préalable.

Sur plusieurs grandes questions qui sollicitent aujourd'hui l'initiative de la pensée, Emmanuel Mounier présente une pertinence nouvelle. Certes, au temps des systèmes utopiques dogmatiques issus du marxisme notamment, le refus du système clos qui caractérise la posture philosophique de Mounier ne faisait pas le poids. Quant au choix du système, mieux valait chercher du côté de Marx, de Freud, des structuralismes. Car dans son cheminement philosophique, c'est justement en opposition aux systèmes que se situait Mounier : déclarer que de sa pensée on ne peut pas tirer des conséquences pour une théorie qui dicterait l'action, qui en épuiserait tout le sens a priori, déclarer l'histoire vouée à l'imprévisible, mais non à l'insignifiance ou au hasard, c'était heurter de front les philosophies politiques issues de Marx.

Le comble était de préférer Proudhon à Marx ! Car Proudhon analyse bien les sociétés comme travaillées par des tensions ; il y a chez lui la contradiction (thèse, antithèse). Car l'histoire avance de contradictions en contradictions, par le déplacement des contradictions. Aucun terme de la contradiction ne doit vouloir éliminer l'autre en l'enfermant dans une synthèse définitive...

Après l'effondrement des grands systèmes, un espace s'est dégagé. Certes, la tentation fut de nier tout sens à l'histoire, de vivre dans une société sans projet, sans pensée de l'avenir. Mais on peut espérer que l'autre voie, celle qu'esquisse Mounier, soit enfin accessible.

Si l'on dépasse le préjugé qui empêche la lecture de Mounier, alors peuvent être abordées ses œuvres, en y percevant de véritables lumières pour creuser les questions qui agitent ces débuts du XXI^e siècle⁴.

Dans la formule centrale qu'est pour Mounier l'expression « personnalisme communautaire », l'adjectif continue de faire peur : il évoque le communautarisme. Or la communauté comme la pense Mounier repose sur la relation accomplie entre des personnes et ouverte à toute autre personne sans exclusion. Tout collectif humain qui met une frontière à l'accueil d'une personne est l'opposé de la communauté vue par Mounier... Bref, le personnalisme communautaire est le meilleur instrument d'une critique du communautarisme. Il faudrait aussi montrer que la cassure entre l'individu et la société repose sur la destruction de la personne comme telle. Car celle-ci n'a de sens que comme réseau de relations.

4. Dans mon premier texte en tant que président de l'AAEM, c'était déjà la question : « Y a-t-il un avenir pour Mounier ? » (*Bulletin de l'AAEM*, mars 1998).

L'individualisme est une menace pour la démocratie. Or, on a souvent réduit la pensée de Mounier à une critique superficielle de la démocratie. Il y a deux pôles opposés et en tension : face à Machiavel qui fait une théorie de l'exercice du pouvoir, Mounier jette les bases d'une philosophie du citoyen actif dans la lignée de La Boétie et de Proudhon. Cette pensée s'insère dans une vision neuve du devenir historique, dans une époque où les grandes utopies historiques ne mobilisent plus, ne sont plus le support des grandes espérances. L'indigence des politiques d'aujourd'hui porte sur l'abandon d'un ancrage sur une conception de l'histoire qui, suscitant de grandes espérances, donnerait à l'engagement politique d'autres raisons que la carrière personnelle ou l'argent.

On ne reviendra pas aux grandes utopies du xx^e siècle. Mounier les critiquait. Ce fut pour lui une raison de n'être pas reconnu. Ce qui faisait sa faiblesse autrefois devient sa force... pourvu que des éducateurs lucides conscients de l'actualité de cette pensée s'en emparent dans leur œuvre de formation !

Rappelons enfin brièvement le bénéfice que des chrétiens lucides pourraient tirer de la pensée de l'auteur de *Feu la chrétienté*... Dans la même lignée que Marrou⁵, son ami, Mounier ouvre des pistes sûres, par une pensée actuelle des relations entre christianisme et civilisation.

5. Voir *Théologie de l'histoire*, Cerf, 2006.

LIVRES

Florian MICHEL

Étienne Gilson. Une biographie intellectuelle et politique

Vrin, 2018, 457 p., 35 €.

Ce bel essai de Florian Michel, enseignant à Paris 1, est moins une biographie au sens strict que le portrait d'un « intellectuel atypique » dont la figure « oubliée de l'histoire culturelle » est fermement campée dès les premières lignes : « Étienne Gilson [1884-1978] ne fut pas seulement l'érudit professeur de philosophie médiévale de la Sorbonne et du Collège de France, qui laissa de savants volumes sur Thomas d'Aquin, Augustin d'Hippone, Duns Scot, Bonaventure ou Bernard de Clairvaux [...]. Même s'il se considérait comme un "mauvais politicien", une part de son œuvre et de son existence est vigoureusement engagée sur le terrain sociopolitique sous la bannière large de "l'humanisme intégral" et du "bien commun". »

Un profil qui n'est donc pas sans rappeler celui de Mounier dont il était proche à certains égards, tout en s'étant refusé à le suivre dans l'aventure d'*Esprit* en 1932. Brillant intellectuel comme lui, bien que plus voué à l'érudition universitaire, et aussi très engagé dans la cité par l'action et la réflexion journalistique avec toujours une « dose égale de réalisme et

d'utopie médiévale », il collaborera ponctuellement à la Revue après guerre.

« Esprit tout d'une pièce », « forte personnalité », ce « tempérament bouillant », en bon Bourguignon volontiers hédoniste, est convaincu de la justesse des vues thomistes et porté à une certaine forme d'intransigeantisme de tonalité paradoxalement laïque. Ainsi défendra-t-il en 1932 l'idée d'un « ordre catholique », vent debout contre les idéologies séculières mais sous un horizon moderne contestataire et protestataire. L'enjeu est la défense des droits de la pensée chrétienne en général et plus particulièrement sur le terrain politique. Ce qui le conduira naturellement du côté du MRP dont il deviendra l'un des intellectuels organiques. D'où d'ailleurs les fortes réticences de Mounier jugeant cette position exposée à une dérive droitière.

Curieusement cet « intellectuel atlantique », très présent au Canada et aux États-Unis où il multiplie les conférences et suscite des lieux de recherche en philosophie médiévale, ne sera jamais un atlantiste. Il s'illustrera au contraire par une farouche résistance au projet d'OTAN en 1949 au nom du neutralisme. La controverse prendra de telles dimensions qu'on parlera d'« affaire Gilson ».

Évoluant dans les années 1960 vers une forme de conservatisme de plus

en plus marqué, il ne ménagera pas la réforme conciliaire coupable à ses yeux de dénaturation du message chrétien. Au point de susciter l'incompréhension irritée de son ami le P. Chenu qui le lui fera savoir sans ambages.

Le portrait nuancé d'un intellectuel paradoxal, agitateur passionné d'idées non conformistes, même lorsqu'elles virent au conservatisme. Il en reste, selon Florian Michel, « le sens de la longue durée chrétienne, l'humilité de l'homme et une féconde liberté ».

Une belle traversée du siècle !

Jacques Le Goff

Jean-Pierre LE GOFF

La France d'hier.

*Récit d'un monde adolescent
des années 1950 à Mai 68*

Stock, 2018, 455 p., 21,50 €.

Après son bel essai *Mai 68, l'héritage impossible* (La Découverte, 1998), Jean-Pierre Le Goff revient sur les « événements » dans un récit très instructif et plein de charme.

C'est son histoire qu'il nous raconte dans un exercice d'égo-histoire qui déborde pourtant de beaucoup sa personne. Car à travers son évocation c'est toute la période précédente et donc les prémisses de la « rupture instauratrice » qui se trouvent remis en scène avec talent.

Le projet de l'auteur est simple dans son principe : montrer comment, par une

série de micro-déplacements, de changements souvent millimétriques, a émergé à faible bruit un nouveau continent culturel révélé par l'explosion tellurique de 1968.

L'évocation de sa jeunesse dans un milieu social modeste du Cotentin n'est pas sans rappeler l'enquête d'Edgar Morin sur Plozévet dans les années 1950. Dans les deux cas domine le choc frontal de la modernité et de ses séductions qui marquent la fin d'un monde encore imprégné de l'*ethos* rural. L'auteur analyse finement et vivement l'irruption progressive de la société de consommation, de la publicité, de la voiture puis de la télévision avec leurs répercussions sur le mode de vie et l'imaginaire sociaux.

Formé dans le giron religieux, il suit de très près l'évolution d'un catholicisme pris de vitesse en quête de points de contact avec la nouvelle culture qui sape l'autorité, les institutions traditionnelles dans une allergie générale aux rites et formalismes amidonnés. En réalité une contre-culture diffuse, qui conteste un temps sans entrer en sédition. Des noms et des mots l'illustrent et la symbolisent : Vian, Kerouac, Baez, Dylan... Yé-yé, minettes, rock'n roll, pop music... Le Goff se remémore, non sans une pointe nostalgique, ces « messes rêveuses et recollections chaotiques », les « ambiguïtés sirupeuses » sur le thème de la sexualité dans le discours des clercs et religieux gratte-guitare, les Duval, sœur Sourire mais aussi Pierre Selos, le « Christ chez les yé-yé ». Et l'ancien jéciste fait revivre la belle revue *Promesses* qui fut un labo-

ratoire de nouvelles synthèses entre religieux et sociétal. Sans oublier les lectures de l'époque dans les collections J'ai lu, Marabout et bien sûr le nouveau Livre de poche où se découvrent les incontournables Bazin, Cesbron, Pearl Buck, Cronin avant Camus et Sartre à l'heure de la libératrice classe de philosophie.

Une libération vraiment ? Pour part. Mais aussi un profond sentiment d'« étouffer dans un monde qui paraissait insensé, en même temps qu'un désir de jouir de la vie difficile à maîtriser ». Plus on se rapproche de la fin des années 1960 et plus croît le sentiment de malaise dans la civilisation et spécialement dans le milieu étudiant.

Sa présentation de Mai 68, là aussi à partir d'une expérience personnelle, ne donne pas dans la complaisance. L'auteur voit bien les limites des « événements » et les pointe précisément. Entre autres, avec l'affirmation de l'individu, la dictature des émotions qui en viennent à parasiter la vie sociale et tout particulièrement la lecture de la réalité sociale et politique. Déjà s'annonce le temps des « victimes ».

La recension de ce livre se justifie d'autant plus dans ce *Cahier* que Mounier y est à l'honneur. Le Goff souligne fortement à quel point sa pensée a contribué à la structuration de la sienne et au dépassement, dans la critique de la société, d'un marxisme qui lui semblait bien court : « La primauté donnée au spirituel allait de pair avec la condamnation du désordre établi ; le bourgeois était comme la figure

type d'une déshumanisation de masse. Autant de thème auxquels j'adhérais spontanément. Ce que je ne voyais pas ou feignais de ne pas voir c'était que la révolution personaliste et communautaire était une sorte de christianisme renouvelé cherchant à se réconcilier avec le monde moderne tout en l'orientant spirituellement. » Une manière de souligner l'actualité d'une pensée qui, cinquante ans après, n'a pas faibli.

Un livre passionnant !

J. L. G.

Karel Bosko

L'humanisme endurent.

Tchécoslovaquie, 1968-1989

Labor et Fides, 2010, 235 p., 24,40 €.

Cet ouvrage, qui nous avait échappé lors de sa publication en 2010, mérite d'être signalé en raison de sa proximité d'inspiration avec le courant personaliste.

Revenant sur le printemps de Prague en 1968, avant l'hiver moscovite, et sur la révolution de velours en 1989, cette étude de Karel Bosko, chercheur à l'Université de Genève, entend mettre en évidence la composante proprement métaphysique de l'approche du politique dans cette période. C'est le trait original d'une pensée d'inspiration profondément humaniste qui entend fonder l'action dans la cité sur un socle de valeurs qui font parler d'une « démocratie à caractère métaphysique ».

L'auteur remet en mémoire ceux, nombreux, connus, moins connus et inconnus qui ont forgé cette alliance d'où procédera le « socialisme à visage humain ». Parmi les plus connus, on peut citer Thomas Mazaryk, le fondateur de la République tchécoslovaque, philosophe de haut vol, penseur universaliste et européen convaincu. « Un modèle de conscience morale qui a été le premier à éveiller en moi la conception éthique du monde et de la vie », en dira son condisciple Husserl. Mais aussi, évidemment, le grand Jan Patocka, penseur de la « solidarité des réprouvés » dont on connaît la fin héroïque. Et bien sûr, celui qui fera passer cette forte inspiration dans la pratique politique, Vaclav Havel, qui après avoir souligné sans fard la responsabilité de tous dans la prolifération totalitaire, par faiblesse, démission et veulerie, soulignera pourtant le « potentiel spirituel et moral » de la nation, sa « culture civique » révélés après avoir « sommeillé sous le masque de l'apathie imposée ». La politique, insistera-t-il, ne se réduit pas « à l'art de la spéculation, du calcul, des intrigues, des accords et des manœuvres pragmatiques ». Elle est d'abord quête de « cet ordre immatériel qui est au-dessus de nous, mais qui est aussi en nous et entre nous et qui représente la seule source possible et sûre du respect de l'homme envers lui-même. Un "horizon absolu" qui suppose de régénérer notre sens de la transcendance afin qu'il donne un sens au monde ». Ce sera au

fondement de la Charte 77, pointe dure de l'offensive contre le régime de Husak.

Où se retrouve la forte communauté d'inspiration avec l'approche personnaliste du politique en tant que champ de déploiement de convictions éthiques et métaphysiques fortes. Car, comme l'a répété Mounier, le spirituel aussi est une infrastructure...

J. L. G.

LA VIE NOUVELLE
L'éducation populaire,
pour construire le citoyen
 Préf. Patrick Viveret.

Chronique sociale, 2018, 174 p., 8 €.

Mouvement d'éducation populaire par sa vocation, La Vie Nouvelle fonde son action sur deux principes rappelés par François Leclercq, son actuel président : « L'exigence de se former pour être un citoyen accompli ; la reconnaissance que tout le monde peut apprendre et a quelque chose à enseigner. » Où se reconnaît d'emblée l'influence de Mounier qui fut et demeure l'un des principaux inspirateurs du mouvement.

Dans la première partie, Pierre Bourges retrace sous le joli titre « La patience du jardinier » l'histoire du mouvement réinscrite dans l'histoire générale de l'éducation et des universités populaires. Une rétrospective très éclairante qui souligne l'importance d'un « projet fédérateur de transformation du monde » porté par « une vision globale

et complexe de l'homme et de la société réconciliés avec la nature ». Mounier n'est pas loin !

Et dans la seconde partie, l'ouvrage dresse le tableau des actions menées en bien des domaines selon cette inspiration : démocratie locale avec les GAM, les Foyers ruraux, la Ligue de l'enseignement, les économies d'énergie avec l'ADEME...

Une manière discrète mais remarquablement féconde de « progresser, comme le dit Patrick Viveret, vers la sagesse et le mieux vivre par échange de savoirs, de savoir être et de savoir vivre ».

J. L. G.

Signalons cette parution :

LES POISSONS ROSES

La famille durable au-delà des fascinations biotechniques

Une brochure du mouvement Les Poissons roses, sur un sujet sensible et avec des réflexions et propositions stimulantes ainsi présentées en 4^e de couverture :

« Quelle est la position de chrétiens, à gauche, vis-à-vis des réflexions bioéthiques, et notamment des propositions concernant la PMA, la GPA et la fin de vie ? Tel est l'objet de ce rapport initié par les Poissons roses et rédigé à la suite de nombreuses rencontres avec des personnalités et des experts d'horizons très divers. S'appuyant sur une analyse

éthique et sur leur foi, les membres de ce groupe soulignent combien ces sujets compliqués concernent la famille et la vision même que nous avons de la société de demain. Au-delà de ces thèmes âprement débattus pendant les États généraux de la bioéthique, c'est bien d'un regard global que nous avons besoin.

Nous réclamons le "débat apaisé" voulu par le président de la République E. Macron et surtout l'organisation d'"États généraux de la famille durable". Celle-ci reste à définir. Le respect de l'enfant, l'acceptation de principes sacrés – sans être nécessairement religieux – qui fondent nos vies individuelles et collectives, la prise en compte des souffrances des personnes, l'effet de l'allongement de la vie sur le couple : tous ces éléments doivent nous aider à ce travail indispensable mais qui exige du temps. La famille durable pourra nous aider à résister aux fascinations biotechniques.

Les Poissons roses, courant de chrétiens, à gauche, ont été créés en 2010. Ils militent pour une justice sociale dans tous les domaines, économique, social, éthique. La personne humaine reliée au centre de leur démarche. Ils ont publié en 2016 leur manifeste À contre-courant (Éditions du Cerf).

Ont participé à ce groupe de travail : Bénédicte de Boischevalier, Patrice Dunoyer de Segonzac, Bertrand du Marais (animateur et rapporteur), Michelle Foucault, Patrice Obert (président), Michel Simonnet. »

ÉCHOS DE LA VIE DE L'ASSOCIATION (2018-2019)

Un nouveau Conseil d'administration

Saluons l'arrivée de Marie-Étiennette Bély et de Patrice Obert. Patrick Bizot-Espiard devient secrétaire général et Robert Boucher, trésorier. Tous nos remerciements à eux et à ceux qui les ont précédés dans ces fonctions : Yves Le Gall et Pierre-Baptiste Cordier.

Autour des *Entretiens*

Les *Entretiens* ont paru en mars 2017 et ont fait l'objet de plusieurs manifestations :

- Le 27 avril 2017, dans les bureaux parisiens de l'IMEC devant une trentaine de personnes. Présentée par François Bordes (IMEC) et animée par Jacques Le Goff, cette présentation a compté sur les interventions de Bernard Comte, Yves Roullière et Michel Winock.
- Le 13 novembre 2017, à l'Institut catholique de Paris, une rencontre animée et conclue par Jean-François Petit. Interventions de Marie-Étiennette Bély, Charles Coutel, Georges Glaentzlin, Sylvain Guéna, Gérard Lurol, Yves Roullière et Maria Villela-Petit. Une centaine de personnes étaient présentes.
- Le 20 janvier 2018, un colloque organisé par le Cercle d'Études Jacques et Raïssa Maritain et l'AAEM au Collège des Bernardins (Paris). Conçu par Michel Fourcade, Jacques Le Goff, Florian Michel et Yves Roullière, il a bénéficié de l'organisation de Patrick Bizot-Espiard. Sont intervenus également Guillaume Cuchet, Sylvain Guéna, Gérard Lurol et Jean-François Petit devant cent personnes. Le 18, Guy Coq avait présenté le colloque à Radio Notre-Dame dans l'émission de Louis Daufresne. Les Actes du colloque paraîtront courant 2019.
- Le 17 avril 2018, à la Fondation Calouste Gulbenkian (Paris), présentation animée par Miguel Magalhães, son directeur, avec les interventions de João Fatela, Jacques Le Goff, Guilherme d'Oliveira Martins (président de la Fondation), Yves Roullière et Jean-Louis Schlegel devant 80 personnes.

En lycée

- Les 8 janvier 2018 et 7 janvier 2019, Institution Sainte Marie (Antony) : *La personne et l'engagement chez Mounier* (devant 400 élèves de terminales). Présenté par la censeur du lycée et animé par Arnaud Corbic, sont intervenus Michel Canet, Didier Da Silva et Y. Roullière.
- En octobre 2018, J.-F. Petit est intervenu à l'Institut Saint-Louis-Saint-Clément (Viry-Chatillon) sur l'engagement chez Mounier et Landsberg.

Séminaire Mounier (dirigé par Jean-François Petit)

5^e séminaire (2018) : « L'engagement »

- 23/01 : Présentation et mise en perspective du séminaire (J.-F. Petit)
- 30/01 : Péguy (Charles Coutel, université d'Artois)
- 06/02 : Jaurès (Éric Vinson, faculté d'éducation, ICP)
- 13/02 : Blondel (Marie-Jeanne Coutagne, université catholique de Lyon)
- 06/03 : Bonhoeffer : résistance et soumission (Arnaud Corbic)
- 13/03 : Bergamín (Yves Roullière, AAEM)
- 20/03 : Étienne Gilson (Florian Michel, université Paris 1)
- 27/03 : Landsberg (Markus Kneer, université de Münster)
- 03/04 : L'Action catholique (Jean-Hugues Soret, université catholique l'Ouest)
- 10/04 : Ricœur (Renato Boccali, IULM, Milan ; Pierre-Olivier Monteil, université Paris-Dauphine)
- 02/05 : Hannah Arendt et l'engagement contemporain (Hubert Faes, ICP)
- 07/05 : Sartre : aliénation et engagement (Alfredo Gomez-Muller, université de Tours)

6^e séminaire (2019) : « L'événement »

- 22/01 : Présentation et mise en perspective du séminaire (J.-F. Petit)
- 29/01 : Péguy et l'événement de l'affaire Dreyfus (Charles Coutel, université d'Artois)
- 05/02 : Avènement ou événement de la personne ? (Emmanuel Housset, université de Caen)
- 12/02 : L'événement christologique selon les Pères de l'Église (Alain Le Boulluec, EPHE)
- 19/02 : La dialectique de l'événement : Kierkegaard (Jérôme de Gramont, ICP)
- 05/03 : L'événement de la Parole : Barth (Claude Brunier-Coulin, ACVS)
- 12/03 : l'événement, c'est l'autre : Lévinas (Vincent Laquais, ICP)
- 19/03 : Le « moment Mai 68 » (Guy Coq, AAEM)
- 26/03 : Les engagements d'après-guerre : l'amitié avec J.-M. Domenach (Didier Da Silva, ISM)
- 02/04 : L'événement au fil de l'histoire (Gilles Marmasse, université de Poitiers)
- 09/04 : L'événement et le monde (Cathy Leblanc, université catholique de Lille)
- 16/04 : L'événement des Droits de l'homme (Valentine Zuber, EPHE)
- 07/05 : L'événementialité journalistique (Éric Vinson, ICP, AAEM)

Causeries

Jacques Le Goff a animé des causeries sur le personalisme auprès de groupes de *La Vie Nouvelle* et de *Poursuivre* à Paris, Lille, Nancy et Belfort.

Colloques

- Le 15 septembre 2017 : à Pierrefitte-sur-Seine a eu lieu une Journée Jacques Chevalier à l'occasion de l'entrée de son fonds aux Archives nationales. Y sont intervenus G. Lurol et J.-F. Petit.
- Les 5 et 6 octobre 2018 : à l'Université de Gdansk (Pologne), avec pour thème « Solidarité, fraternité et personalisme en Europe », Marek Langowski et J.-F. Petit ont invité Markus Kneer, Patrice Obert et Éric Vinson à intervenir.

- 29 novembre 2018 : à l'UNESCO, « Le message et l'action de paix de dom Primo Mazzolari ». G. Coq y a parlé de l'influence de Mounier sur son action.

Plaques

- Au printemps a été posée une plaque aux Murs blancs à Châtenay-Malabry (voir *supra* p. 6).
- Le 16 novembre a été posée une plaque au 11, Grand Rue à Grenoble, avec la reproduction du portrait d'Isché et un texte écrit par l'AAEM (voir *idem*).

Film

Le documentaire de Caroline Reussner sur Emmanuel Mounier (52 min) a fait l'objet d'une première diffusion sur KTO le 14 janvier 2019 à 20 h 40. Y sont interrogés G. Coq, D. Da Silva, Nadia Yala Kisukidi, J. Le Goff, G. Lurol, J.-F. Petit, Claire Rösler-Le Van et Y. Roullière. On peut le visionner jusqu'au 15 mars sur le site de KTO. La vente de DVD est prévue.

Œuvres complètes de Mounier

Nous avons trouvé un accord avec les Presses universitaires de Rennes (éditrices notamment des *Entretiens*) pour publier les sept volumes des *Œuvres complètes* de Mounier (dir. Y. Roullière). Le 1^{er} tome (1922-1932) est prévu pour avril 2020. Reste à trouver les fonds nécessaires.

les marches du temps (√)

le félin

EMMANUEL MOUNIER

La Pensée de Charles Péguy



Édition établie par
Nadia Yala Kisukidi et Yves Roullière